

LE LINCEUL DE POURPRE

PREMIÈRE PARTIE

I

SERGE Vincent du Doubs, que Julien Oraison suivait comme en rêve, traversa d'un pas rebondissant le large trottoir du boulevard, monta cinq marches, s'engagea dans un long couloir clos où séjournaient de fâcheux relents de cuisine, descendit treize autres marches à l'air libre, la onzième ébréchée, traitresse (mais il la connaissait bien); et il allait prendre un nouvel élan pour grimper l'escalier en tourelle qui mène aux loges d'artistes, quand une porte fermée l'arrêta net.

Il la connaissait bien aussi, cette porte que seule pouvait ouvrir, de son réduit, si tel était son bon plaisir, M^{me} Lemaure, veuve et concierge du théâtre depuis plus de vingt ans. Mais il avait la même révolte chaque fois qu'il devait heurter à la vitre et implorer le cordon.

La veuve ne manquait pas de lui demander : « Où allez-vous ? » Comme si elle avait pu l'ignorer ! Il répondait, d'un ton excédé : « Chez mademoiselle Aurélie. » Et elle appuyait enfin sur le bouton, si brusquement que le pène surpris semblait lui-même claquer de mauvaise humeur.

Ses façons avaient bien changé depuis la guerre, en même temps d'ailleurs que les mœurs du lieu. Auparavant, il n'y avait pas de porte close, et M^{me} Lemaure accueillait tous les

messieurs en habit noir d'un même sourire, de ce sourire qui signifie dans le langage des mimes : « Mais entrez donc, *senza complimenti*. »

Elle ne leur refusait jamais un renseignement, une innocente indiscretion. C'est elle qui fit un jour à un habitué cette réponse historique :

— Mademoiselle Aurélie ? Oh ! non, monsieur, elle est mariée. Elle a épousé monsieur le directeur. Mais nous avons mademoiselle Vaudreuil.

Naturellement, M^{me} Aurélie avait divorcé peu après; naturellement aussi, M. le directeur, sentant deux hommes en lui, le mari outragé et l'homme d'affaires, était, à ce dernier titre, resté dans les meilleurs termes avec la fameuse comédienne. Elle continuait de faire la loi dans la maison, et elle conservait la jouissance d'une loge comme on n'en voit plus dans aucun théâtre, depuis que, par l'effet de la crise du logement, ceux qui étaient naguère les plus petits sont devenus les plus grands, et ceux qui étaient grands sont devenus des cinémas.

La loge d'Aurélie était une manière d'appartement complet, et qui, par le temps qui court, aurait bien pu suffire à une famille nombreuse. Elle se composait de deux pièces à peu près également immenses, dont l'une servait de salon pour la réception et l'autre de salon pour la toilette.

Toutes deux étaient décorées et meublées dans le goût ancien du début de ce siècle; c'est-à-dire que les pâtisseries du plafond et des murs imitaient des boiseries du genre Louis XV, et que le style des fauteuils, des bergères, des marquises, des chaises longues à deux et trois pièces, des tables à coiffer, des paniers à ouvrage, combinait avec le plus commode libéralisme les grâces du Directoire, les raideurs de l'Empire, et les lourdeurs de la monarchie de Juillet.

Mais tout ce mélange disparaissait heureusement sous une profusion de lilas, de roses, d'œillets doubles et d'azalées; et Serge Vincent du Doubs, qui avait, comme son nom l'indique, une héritéité de grand bourgeois économe, ne pouvait, chaque fois qu'il pénétrait dans cette exposition d'horticulture, se défendre de calculer mentalement la dépense folle, encore que très partagée, que devait faire, pour la fournir de tant de fleurs, de trop de fleurs, le syndicat des admirateurs de M^{me} Aurélie.

Angèle, l'habilleuse, belle fille d'une santé campagnarde, était présentement seule dans la double loge. Vêtue d'une blouse toute pareille à celle que portent les chirurgiens quand ils vont opérer, — il ne lui manquait que les gants de caoutchouc, — armée d'un arrosoir au bec démesurément long, elle soignait avec passion les fleurs de mademoiselle, qui étaient bien plus à elle qu'à sa maîtresse.

— Comment? s'écria Serge. Aurélie n'est pas encore là? Moi qui craignais d'être en retard!

Il ne disait pas «nous» par délicatesse, crainte d'effaroucher la modestie de Julien Oraison, qui se jugeait trop peu de chose pour faire nombre et pour vouloir le pluriel.

Déjà le timide famulus s'était effacé derrière une touffe d'iris noirs, trouvant là, par fortune, un petit tabouret très bas. Serge se glissait, cherchant une place meilleure, entre les cache-pots et les paniers : il était mince comme Falstaff quand ce futur gros homme était page du sire de Norfolk.

Angèle, qui, toute à sa chère besogne, avait attendu pour répondre que son arrosoir fut vidé, dit tout à coup :

— Mademoiselle n'a pas besoin de se presser. Vous savez bien qu'elle n'est que du deuxième tableau, *monsieur Serge Vincent du Doubs*.

Il fit une sorte de rugissement douloureux.

— Vous tenez donc absolument, dit-il, à me qualifier de tous mes titres?

Son nom lui était odieux. Il en sauvait le ridicule par des plaisanteries longuement étudiées. Il disait par exemple :

— Je conçois que l'on prenne le nom d'une terre, d'un village, d'une ville, d'une province ; mais le nom d'un département!

Il disait encore :

— Pourquoi certaines gens ont-ils la rage de m'appeler Monsieur Serge Vincent du Doubs *in extenso*, quand il est si simple de m'appeler maître, cher maître, mon bon maître ou mon doux maître, selon le degré d'intimité?

Il était, en effet, artiste, l'artiste complet : il écrivait, peignait, dessinait, et il avait exécuté la première œuvre de sculpture connue en fils de fer mêlés de fils de laiton. Julien Oraison, chez qui un jour il avait décelé des traces d'un génie presque égal au sien, s'était depuis lors attaché à ses pas.

— Allons bon ! s'écria soudain le jeune maître. J'ai oublié... Oh ! cette madame Lemaure !... Elle m'exaspère, avec ses airs de vous faire une grâce quand elle vous tire le cordon... Elle me fait perdre la boule... J'ai oublié de l'avertir qu'il va venir deux personnes pour Aurélie... ensemble... le due et la duchesse de Charost... Angèle, mon enfant, va, cours, vole, et préviens-la. Pour Dieu ! qu'elle ne les fasse pas poser à la porte !

Angèle lâcha l'arrosoir qu'elle venait de vider encore, et courut. Serge, se frappant le front, courut derrière elle, dans l'escalier.

— Angèle ! Angèle ! cria-t-il. Qu'elle ne les prenne pas pour des fous : il seront déguisés !

— Silence ! cria la voix furieuse du régisseur. Le rideau est levé, on vous entend de la salle.

— Quel bruit faites-vous ! Il y a le feu ? dit avec une tranquillité, on ne sait pourquoi, comique, Aurélie, qui à cet instant même apparaissait.

Dans la vie comme sur la scène elle ne manquait jamais ses entrées ; elle arrivait aussi à propos que les personnages du vieux répertoire qu'annonce d'ordinaire cette réplique naïve : « Ah ! justement le voici... »

Sans attendre la réponse de Serge, elle passa dans le salon de toilette, où il la suivit, et sans hâte elle se débarrassa des fourrures qui l'emmitouflaient, ainsi qu'il convient en été.

De ce paquet presque informe se dégageait un corps d'une rare perfection, toujours svelte malgré l'âge et d'une grâce intacte ; mais, à rebours de ce que disaient les Grecs, « Tu oublieras qu'il y a un visage dès que tu auras vu le corps », on oublierait qu'elle avait un corps charmant dès qu'on voyait cette laideur frappante, souveraine, de la physionomie, cette laideur qui était une promesse d'intelligence, comme la beauté, s'il en fallait croire une définition trop utilitaire, serait une promesse de bonheur.

— Où est Angèle ? demanda-t-elle. Est-ce qu'on vous a donné du champagne ?

— Elle remonte, je l'ai envoyée... Vous avez bien reçu mon mot ?

— Quel mot ? Non, fit Aurélie avec une entière indifférence. Voulez-vous me donner mon peignoir ?

Après le manteau, elle avait quitté sa jupe, qu'elle avait

jetée au petit bonheur sur une mérienne. Visiblement, elle n'avait pas ombre de coquetterie ; elle pensait à autre chose, peut-être à son rôle, bien qu'elle le jouât ce soir pour la trois cent dix-septième fois. Ses dessous étaient d'une pensionnaire. Serge lui présenta le peignoir, avec beaucoup moins de cérémonie qu'on ne présentait la chemise à Louis XIV. Il l'aida même à l'endosser. C'était une espèce de tunique grecque, de soie molle, rose, tachée comme une palette, débris d'un ancien costume.

— Mais, reprit Serge, c'est ce soir que je vous amène les Charost !... le duc et la duchesse !... pour leur leçon de maquillage !... Il n'est que temps, la soirée du grand-duc est après-demain... Vous n'avez pas l'air de m'entendre.

— Je vous suis, je vous suis très bien.

Avant de faire sa figure, elle l'étudiait dans un grand miroir à chevalet, et cette contemplation semblait absorber à tel point tous ses sens, toutes ses facultés, que Serge avait peine à croire qu'elle ne fût pas dans un état voisin de l'hypnose. Il ne s'en formalisait point, mais il en était gêné, et comme les gens même qui ont l'élocution facile, quand ils ne se sentent pas écoutés, il ne trouvait plus ses mots. Il prit le parti de *bouler*, comme on dit dans l'argot du théâtre.

En deux temps il apprit à Aurélie, ou lui rappela, que la fête parée du grand-duc Nicéphore en sa propriété de Boulogne avait lieu le surlendemain ; que chacun y devait venir avec la tête d'une autre personne ; (« avec la tête d'une autre personne », pensa-t-il, comme je m'exprime mal ! mais aussi comment dire ?) que les Charost avaient dû recevoir leurs costumes et leurs perruques cet après-midi, et que tout à l'heure ils lui en donneraient l'étrenne, ou la répétition générale, ou plutôt la répétition des couturières, tout en lui demandant les derniers conseils pour le camouflage et le coup de fion.

— C'est bien aimable à eux. Et en quels « autres » se sont-ils mis ? dit Aurélie, d'une voix d'au delà, comme les personnes qui font la sieste après dîner, et qui tiennent à montrer, en jetant par ci par là un mot, que même profondément endormies, elles sont à la conversation.

— En quels « autres » ? C'est toute une histoire. Une histoire de famille.

Mais Serge n'eut pas le loisir de la raconter, ni même de

l'entamer. Au même instant, la voix d'Angèle, en fanfare multipliée par tous les échos de l'escalier, retentissait jusqu'au fond des corridors.

— Les voilà! Je les ai trouvés! Pas sans peine. Ils avaient descendu au lieu de monter, et ils ne savaient plus par où sortir de la chaufferie.

— Silence! cria encore le régisseur indigné.

Mais elle était de la maison, et se jugeait dispensée, pour ce motif, d'en observer les règlements.

Cependant, elle introduisait dans la loge d'Aurélie deux étranges personnages; premièrement, une femme, de stature si élevée, de carrure si athlétique, que le sentiment d'une disproportion, presque d'une monstruosité, étonnait d'abord les yeux au point de ne leur plus laisser apercevoir la beauté de cette géante: elle était pourtant aussi évidente que superbe.

Le profil surtout avait une majesté impériale: le front moyennement élevé, très pur, mais le nez hardi, fort et fin, franchement busqué, la bouche friande, un peu épaisse, le menton volontaire.

Sur les cheveux ondés, séparés par une raie, et qui en retombant de part et d'autre avec quelque mollesse cachaient des oreilles que l'on devinait trop grandes, était, en guise de coiffure, une étoffe curieusement chiffronnée avec une torsade de perles. Cela ressemblait, si l'on veut, au turban de M^{me} de Staël, mais plus lâche, et même dénoué, affaissé, retombant en arrière, au point de ressembler peut-être davantage à la bourse d'un pêcheur napolitain.

La robe était si simple qu'elle n'aurait point daté, et qu'on n'aurait pu prendre garde qu'elle était à la mode d'il y a cent ans, si les couturiers n'avaient entièrement changé depuis lors ce qu'ils appellent la silhouette féminine. La taille était bien marquée, la jupe bien ample et bien bouffante; on n'avait pas plaint l'étoffe; mais le corsage, à peine échantré, étroitement bordé de dentelle, n'accusait aucun style d'époque. Les manches mêmes ne faisaient point de ballon aux épaules; elles couvraient jalousement les bras jusqu'au poignet et s'allongeaient encore en pointe sur le dos de la main.

Cette toilette sans faste était d'une couleur crue et criarde, follement osée. Elle était violette avec insolence; et non pas de ce violet évêque ou archevêque, qui semble toujours

miroiter d'une promesse de pourpre, mais d'un violet qui n'avait pas peur d'être violet, sincère et brutal, d'un violet à fermer les yeux.

La dame tenait une grande toile encadrée dont elle ne montrait que l'envers et qui semblait l'embarrasser fort. Elle s'empressa de l'installer sur une chaise comme sur un chevalet : on vit alors que c'était son portrait, frappant, et aussi le portrait de sa robe violette.

L'autre personnage était un tout jeune homme, qui, auprès de cette imposante compagne, semblait curieusement petit et mince ; mais il avait la plus jolie figure, et dans le regard, avec une singulière douceur, une singulière autorité. Le nez était busqué comme celui de la dame en violet, mais plus fin ; la chevelure, séparée de même, exactement, par une raie, mais plus abondante et aussi plus rebelle, retombait jusque sur les épaules, étroites. Le corps était bien pris dans une redingote noire à collet et à revers de velours, fort serrée à la taille, fort ample au-dessous. Un pantalon collant et à sous-pieds, gris de perle, complétait ce costume suranné.

A l'entrée des deux travestis, Julien Oraison s'était dressé, brusquement mais toujours sans bruit, derrière la gerbe d'iris noirs qui le cachait ; et il regardait les nouveaux venus avec une curiosité ardente, silencieuse, entre les tiges et les fleurs funèbres. Serge Vincent du Doubs semblait avoir, de saisissement, perdu la parole. Puis, il fit une exclamation étouffée, et recouvrant enfin la voix, il dit à Aurélie, en lui désignant d'un geste affecté la dame en violet :

— Chère amie, le duc de Charost, dont je vous ai annoncé la visite... Et maintenant, permettez-moi de vous présenter à la duchesse, ajouta-t-il en conduisant vers le jeune homme la comédienne qui, un peu tardivement, s'était levée.

Cette présentation ne fit point le coup de théâtre que Serge s'était flatté peut-être de ménager, et elle n'aurait même pas dissipé une sorte de gêne et de froideur, si un franc éclat de rire d'Angèle n'était venu bien à propos mettre tout le monde à l'aise.

— Ça, par exemple !... s'écria-t-elle.

Et, hochant la tête d'un air judicieux :

— Je me disais bien aussi...

Aurélie sentit qu'il lui incombaît d'exprimer un pareil sentiment, mais avec un peu moins de vague et de points de

suspension, en termes plus littéraires. Elle cherchait encore la formule, quand une sonnerie prolongée retentit à tous les étages.

— Ah ! fit-elle, le premier tableau vient de finir, c'est à moi, et je n'ai pas commencé mon maquillage !

Elle fit un sourire agréable, qui était, hélas ! une assez laide grimace.

— Je ne vous renvoie pas, dit-elle, puisque vous n'êtes venus que pour assister à cette opération.

Le duc de Charost crut devoir protester, par politesse, et balbutia un compliment à peu près inintelligible, d'où elle put cependant inférer que la duchesse et lui avaient saisi ce prétexte ingénieux pour voir de près la grande artiste. Mais elle n'avait pas de temps à perdre et, sans répondre, elle commença aussitôt d'étaler sur ses joues flétries son fond de teint.

Sa transfiguration fut quasi instantanée, d'ailleurs inexplicable ; car elle usait le moins possible des crèmes et des fards dont souvent les comédiennes et les comédiens s'empâtent le visage et se font de véritables masques. Elle en mettait à peine, ça et là, quelques touches ; et non seulement elle avait déjà, comme par miracle, recouvré une fraîcheur qui semblait naturelle, mais de sa laideur elle avait fait la plus piquante et la plus séduisante physionomie.

Témoin de cette métamorphose, le duc de Charost, qui avait plutôt l'élocution difficile, devint subitement verbeux.

— Maggie, dit-il à la duchesse, avec le ton de l'enthousiasme et même de la sincérité, quand l'heure viendra de commencer l'éducation de notre fille...

— Quel âge a-t-elle ? interrompit Aurélie, tout en soufflant sur sa houppette.

Serge Vincent du Doubs répondit pour le duc :

— Deux ans et demi.

— Si vous m'en croyez, poursuivit le duc, nous lui apprendrons à se faire la figure : un point, c'est tout.

— Armand, dit Serge, comme vous avez raison !... Sauf « un point, c'est tout », qui est une façon de parler du dernier commun...

— Croyez-vous ? dit le duc inquiet. Je l'éviterai dorénavant.

— Faire sa figure ! reprit Serge. Une femme a-t-elle besoin de savoir autre chose ? Le maquillage est l'art par excellence, ou plutôt l'art unique...

Aurélie fut un peu effrayée de voir qu'on menaçait d'en venir aux idées générales. Heureusement, un coup discret fut frappé à la porte, et l'on entendit la voix, bien radoucie, du régisseur qui demandait :

— Mademoiselle Aurélie est-elle bientôt prête? Peut-on sonner au public?

— Sonnez, dit-elle.

Et ce fut un nouveau changement à vue, où ces profanes d'ailleurs ne virent que du feu : elle laissa la tunique-peignoir, tachée comme une palette, glisser jusqu'à ses pieds. Angèle, en même temps, lui enfilait sa robe-chemise : Mademoiselle Aurélie était prête.

— Vous m'excusez, dit-elle, madame la duchesse. Il faut que j'aille travailler de mon métier. Mais je remonterai dans vingt minutes et j'aurai alors une bonne demi-heure de tranquillité. Que vous seriez aimable, monsieur le duc, d'en profiter pour me mettre un peu au courant de la situation! Serge ne m'a donné aucun détail. Il est incapable de bâtir un premier acte et de faire clairement une scène d'exposition... Je vais et je reviens.

Mais, en passant devant le portrait, elle fit un geste de connaissance et jeta ce mot :

— Ravissant.

En dépit de son intelligence, elle avait quelques-uns des défauts de la profession, et en particulier une ignorance, poussée jusqu'au comique, de la valeur des épithètes. Quand on lui lisait une pièce âpre, sombre, elle disait volontiers : « C'est charmant. » Elle l'aurait dit de *la Tour de Nesle*. Ces pataquès de vocabulaire, bien pires que des fautes de grammaire ou d'orthographe, égayaient Serge Vincent du Doubs ou lui donnaient sur les nerfs selon son humeur du moment. Il fit un petit ricanement.

— Qu'est-ce qu'il a à rire, celui-là? dit Aurélie, dépitée.

— Ma chère! « Ravissant! » Je vous crois! c'est un Ingres.

— Allons!... Ça a l'air peint d'hier!... Et ce violet!...

— Vous en parlerez, de ce violet, quand on dira devant vous qu'Ingres n'était pas coloriste.

Le régisseur criait d'en bas :

— Le rideau est levé.

Le duc de Charost crut devoir faire une présentation du

portrait dans les règles. Il dit à Aurélie, en le lui montrant :

— C'est mon arrière-grand mère, la fameuse Sidonie de Charost.

— Eh bien ! vous ne pourriez pas la renier !

— N'est-ce pas ?

— Et, ajouta-t-elle, étourdiment, madame votre arrière-grand mère était donc célèbre ?

— Autant que M^{me} de Staël et George Sand, tout simplement... Européenne !... Surtout sous son pseudonyme de Sidonie Rochat.

— Vous m'en direz tant ! fit Aurélie, qui jamais n'avait plus osé parler de Sidonie Rochat que de Sidonie de Charost.

Un dernier appel du régisseur facilita sa sortie.

— Angèle, dit-elle, tu donneras le champagne.

Elle crut devoir faire une dernière politesse au portrait en passant devant lui.

— Quel dessin ! dit-elle.

— La probité de l'art, fit le duc machinalement.

— Et quel coloris !

Elle disparut.

Julien Oraison s'était de nouveau dressé derrière le rideau transparent et frais des iris noirs. Toujours sans rien dire, car il était né personnage muet comme d'autres sont nés témoins, et ses pas même, en marchant, ne faisaient aucun bruit, il vint humblement présenter à son maître l'album, où depuis une demi-heure, il ne cessait de prendre des notes et des croquis. Serge s'en saisit d'un geste vif, et aussitôt poussa des cris d'admiration. On ne saurait nier que l'œuvre improvisée du jeune artiste ne les justifiait, autant du moins qu'« admiration » est synonyme d'« étonnement ».

Sa rapidité d'exécution tenait du miracle. Molière, dans un poème fameux sur *la Gloire du Dôme du Val-de-Grâce*, a écrit que « la fresque est pressante » et veut qu'un peintre,

d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à la main.

La vie qui passe n'est pas moins pressante que la fresque, et, comme elle, ne donne à la main qu'un moment qu'il faut saisir. Julien Oraison faisait aussi vite que les pauvres hères qui se promènent à la terrasse des cafés tenant un bloc et un

fusain, et qui doivent, pour gagner leur dîner ou leur apéritif, croquer le plus grand nombre de têtes dans le moindre temps; mais il avait la supériorité du talent et du métier, avec une telle diversité de partis pris que les profanes ahuris pensaient d'abord qu'il n'en eût aucun et qu'il eût établi sa position au-dessus de la mêlée des esthétiques.

Tous ses crayons de ce soir représentaient la duchesse de Charost en travesti, la plupart d'une ressemblance frappante et d'une pureté de dessin qui rappelait précisément la manière du maître de Montauban : c'était presque des pastiches; et l'on tombait, à la page suivante, sur une « interprétation ». La duchesse devenait une équerre d'architecte; un de ses yeux semblait regarder à travers le trou de la mince planchette; l'autre était posé au sommet le plus aigu du triangle rectangle, et le nez renflait considérablement l'hypoténuse.

— Car, disait Serge Vincent du Doubs avec l'accent de l'enthousiasme, ce qui distingue Julien Oraison de Marie Lau-rencin, c'est qu'elle retranche héroïquement les nez de tous les visages, tandis qu'il les multiplie par le coefficient d'une vision de cauchemar.

Cette double aptitude à dessiner comme M. Ingres et à interpréter la forme humaine en la réduisant à des expressions géométriques, ne peut décontenancer un moment que les personnes arriérées ou dont l'initiation artistique est insuffisante, qui ne savent pas encore que le peintre du *Martyre de saint Symphorien* et de l'*Apothéose d'Homère* est le saint Jean précurseur du cubisme.

Serge Vincent du Doubs, dont l'esprit était délié comme le corps, trouva sur-le-champ la transition qu'il fallait pour passer, sans flâner, des spéculations d'art à des propos plus humains et qui l'intéressaient personnellement.

— Vois-tu, Maggie..., dit-il.

(Car il avait dit *vous* tout à l'heure à la duchesse, quand il lui avait présenté officiellement Aurélie; mais d'habitude, il la tutoyait, et il ne tutoyait pas le duc. Ces fantaisies de protocole, assez allemandes par parenthèse, sont aujourd'hui si courantes que, pour s'en formaliser ou seulement y prendre garde, il faut arriver de sa province. Elles sont inspirées sans doute par un démon de second ordre, le même qui, en des temps meilleurs, s'intitulait démon de la perversité, et qui ne

peut plus prétendre qu'à être le démon de l'inconvenance.)

— Vois-tu, Maggie, ce que je ne me lasse pas d'admirer chez ce garçon-là (et il bourrait affectueusement le famulus), c'est son intelligence exacte et immédiate des valeurs. Il a senti comme moi, en même temps que moi... car entre nous il y a certainement une communication d'âme mystérieuse... sans le secours des mots... et c'est bien heureux puisqu'il n'ouvre jamais la bouche... il a senti que ton travestissement était une révélation de l'ordre shakespeareien... Un autre, un artiste moyen... l'homme de Montparnasse... aurait pensé : « Cette petite duchesse, mais c'est... le petit due ! » Meilhac et Halévy... Musique de Lecoq... Il ne s'y est pas trompé une minute... Moi non plus... Shakespeare !... Cette petite duchesse, c'est la Rosalinde de *Comme il vous plaira*.

— J'aime tant le *Songe d'une nuit d'été* ! soupira Maggie.

— C'est une autre pièce, dit Serge en fronçant le sourcil.

Il ne lui plaisait pas que ses nobles amis fissent de ces sortes d'erreurs : il craignait toujours que, si on s'en apercevait, on ne lui en imputât la responsabilité.

Mais Armand de Charost n'était pas à la conversation. Il avait un air inquiet, effaré. Non qu'il prit ombrage de toute cette littérature que Serge débitait à Maggie, ni des étranges dessins du famulus ; mais Aurélie, avant de descendre, et en annonçant que vingt minutes plus tard elle remonterait pour demeurer dans sa loge une demi-heure, ne lui avait-elle pas dit : « Que vous seriez aimable, monsieur le duc, d'en profiter pour me mettre au courant de la situation ! Serge ne m'a donné aucun détail » ? Elle avait ajouté : « Il est incapable de bâtrir un premier acte et de faire clairement une scène d'exposition. » Armand, qui n'avait guère de vanité de caste, et moins encore de vanité d'auteur, était éperdu à l'idée qu'il lui faudrait faire, et si tardivement, cette scène à faire. Il ne se dissimulait pas que si, au dire de la comédienne, un Vincent du Doubs n'y entendait rien, alors il y devait lui-même entendre moins que rien.

Il était d'ailleurs trop modeste ; car un instinct du théâtre dont il ne se soupçonnait pas doué, l'avertissait que sa besogne eût été facilitée grandement, si on lui eût au préalable déblayé le terrain en faisant sommairement connaître à Aurélie tout ce qui le concernait ainsi que la duchesse, pour ne lui laisser

que le soin d'expliquer leur déguisement et de réciter comme un gardien de musée l'histoire amoureuse de son arrière-grand mère Sidonie.

Il interrompit donc assez brusquement l'hymne que Serge Vincent du Doubs improvisait à la louange de Maggie-Rosalinde.

— Mon cher, dit-il, est-ce que vous ne pourriez pas joindre quelque part M^{me} Aurélie dans les coulisses, et lui donner, au moins sur notre état civil, assez de précisions pour que je sois dispensé de lui apprendre moi-même « quel est mon nom et qui je suis », comme une petite femme de revue ou comme Lohengrin au troisième acte ?

— Je ne sais rien vous refuser, *Armando* ! s'écria Serge.

Car il s'écriait toujours : il ne parlait pas. Et il s'élance dehors : même quand il sortait d'une pièce tout tranquillement, il semblait toujours s'élanter, ce qui lui donnait une allure vraiment sympathique d'empressement et d'obligeance.

Il descendit l'escalier comme Nijinsky sautait par la fenêtre dans *le Spectre de la rose* ; mais, en arrivant à l'étage du plateau, il dut renoncer au pas de ballet pour une démarche plus vulgaire, car il lui fallut tourner court et pousser une lourde porte de fer capable de briser tous les élans.

Mais il vit d'abord l'illustre comédienne qui venait de sortir de scène, y allait rentrer tout de suite, et en attendant se reposait, comme Napoléon faisait la sieste quand il avait trois minutes. Elle était assise derrière le décor, sur une misérable chaise de paille. Une autre chaise pareille était libre. Serge la prit et, avec une extrême volubilité :

— Ce qu'il faut savoir, dit-il. Les Charost sont ducs depuis 1672. Armand a vingt-sept ans et demi, la duchesse tout juste vingt ans. Elle est née Maggie de Lorentzweiler.

— De quelle année datent les *de Lorentzweiler* ?

— Sans année, comme on dit des petits vins.

— Riches ?

— Dame !

— Et le duc... moins ?

— Évidemment... Ma chère, elle et lui, on ne fait pas plus moderne. Depuis qu'elle est devenue duchesse et qu'il a fait fortune, ils n'ont tous les deux qu'une idée, c'est d'épater le Faubourg comme nos grands ancêtres ne pensaient qu'à

épater le bourgeois. Autrement, serais-je, moi, leur ami intime ?

— Et l'arrière-grand mère ?

— Sidonie, justement. Ils sont plus fiers d'elle que de leurs aïeux qui se sont couverts de lauriers sur les champs de bataille, parce qu'en 1828, lâchant son mari et trois enfants en bas âge, elle a filé avec Adam Niemcewicz...

— Qui est-ce ?

— Un violoniste polonais, fils d'un poète, paraît-il, célèbre, dont je n'ai jamais rien lu. Cette gaillarde, qui avait d'ailleurs une espèce de génie, est pour Armand et pour Maggie la gloire, — ou la réclame de la famille...

— Mademoiselle Aurélie, murmura le régisseur, M. Sombreuil vient de sortir, c'est à vous dans un instant.

Elle se leva.

— Où est Julien ? s'écria Serge, remarquant tout d'un coup que le famulus ne l'avait pas suivi.

Et il remonta comme il avait descendu. Il aperçut, en ouvrant la porte, Julien qui était retourné se cacher derrière les iris, et qui, sagement, dessinait. Son second regard fut pour Maggie-Rosalinde. Elle était immobile et semblait craindre de friper sa redingote. Le duc de Charost allait en long et en large sans rien dire, les mains croisées derrière le dos. Cette attitude jurait avec ses vêtements féminins : Serge le lui fit remarquer; mais on entendit la sonnette qui annonçait la fin de l'acte, et Aurélie reparut presque aussitôt.

Elle semblait d'une charmante humeur. Avec une grâce un peu affectée, un peu petite fille, mais qui, par un chef-d'œuvre de son art des attitudes, ne semblait pas le moins du monde ridicule, elle se jeta sur un sofa.

— Je suis tuée, dit-elle... On vous a donné du champagne?... Angèle, j'en veux aussi... Monsieur le duc, je vous écoute... Non!... Écoutez-moi d'abord... Je vais vous dire ce que je crois avoir deviné. Vous me reprendrez si je me trompe, et vous compléterez mes informations après les avoir ratifiées. Ce programme vous plaît?

— Infinitiment! dit le duc.

Si on ne l'avait pas vu remuer les lèvres, on aurait juré que c'était Serge Vincent du Doubs qui avait lancé cet « infinitement ». Le duc l'imitait parfois, sans le faire exprès :

— Eh bien, reprit Aurélie... Angèle, donne-moi donc un moussoir... Merci... Le grand-duc Nicéphore, après s'être creusé la tête, y a donc déjà trouvé une idée... pour sa fête d'après-demain... D'ordre de Son Altesse Impériale tous les invités de ladite...

— Ladite? fit la duchesse que ce bagout étourdissait et qui perdait le fil.

— Ladite Altesse Impériale... doivent laisser leur tête naturelle à la maison et, pour la circonstance, emprunter celle d'une autre personne, connue.

— C'est cela même, dit le duc, qui avait un grand besoin de netteté dans l'expression des pensées les plus élémentaires ou les plus vagues.

— Mon Dieu! poursuivit la comédienne, je ne vous dirai pas que cette invention m'affole, mais ce n'est pas plus bête qu'autre chose.

— N'est-ce pas? fit le duc avec empressement.

— Ce qui m'amuse, c'est de penser aux nuits blanches de tant de gens du monde, qui à leur tour se sont creusé la tête à chercher quelle tête ils emprunteraient. La question ne se posait pas pour vous, monsieur le duc.

— N'est-ce pas? répéta-t-il.

— Il n'y avait pas à hésiter. Quand on a la veine de posséder une arrière-grand mère qui est célèbre, et que, par-dessus le marché, on lui ressemble à ce point-là... Oh! ce portrait!... Je le regarde, je vous regarde... Quelle merveille! Vous êtes sûr que c'est un Ingres?

— Il est signé.

— Ça ne veut rien dire... J'aurais parié pour un Lehmann. Serge Vincent du Doubs jeta un cri douloureux.

— J'ai aussi un médaillon de David d'Angers, dit le duc, mais je ne pouvais pas me charger de tous mes souvenirs de famille.

— Comme je vous comprends! dit Aurélie. Mais dites-moi... la tête... charmante... qu'a choisie madame la duchesse... Ce jeune homme... ce tout jeune homme... est-ce aussi quelqu'un de vos ascendants?... Monsieur votre arrière-grand père, peut-être?

Le duc, la duchesse et Serge Vincent du Doubs furent pris du fou rire. Julien Oraison lui-même, derrière les iris noirs,

riait, mais comme le pionnier Bas-de-Cuir dans les romans de Fenimore Cooper, sans faire le plus léger bruit.

— Ce n'est pas précisément le mari de mon arrière-grand mère, dit le duc en marquant une intention ironique.

— C'est l'autre, dit Serge Vincent du Doubs.

— Ah ! c'est le violoniste ? dit Aurélie.

Armand de Charost la trouva familière. Il repartit, un peu sèchement :

— Adam Niemcewicz.

Mais il craignit de l'avoir froissée par cette manière de rappel à l'ordre, et il s'empessa de reprendre un ton de conversation presque bohème.

— Le plus drôle, dit-il, c'est que Maggie ressemble à Niemcewicz presque autant que moi à Sidonie. C'est inexplicable, car vous conviendrez qu'il n'y a aucune raison pour que ma femme ressemble à l'amant de mon arrière-grand mère.

— Aucune raison, dit Aurélie froidement.

Elle avait des idées de bourgeoise sur les convenances, et il ne lui semblait pas tolérable qu'un petit-fils, surtout d'un si haut rang, parlât des amants de son arrière-grand mère avec ce laisser-aller, bien qu'il y eût prescription.

— Serge, fit le duc, sans s'émouvoir pour si peu, où sont les deux lithographies de Niemcewicz ?

— C'est Julien qui les a dans son album.

Le famulus, de nouveau, se manifesta. Il se dressa parmi les iris noirs, comme, entre les mille roseaux de ses bords, le Rhin tranquille et fier du progrès de ses eaux, et, toujours sans proférer aucun son, il mit sous les yeux de la comédienne les reproductions en très petit format de deux portraits d'Adam Niemcewicz.

C'étaient bien des lithographies, mais, à première vue, on eût dit plutôt des gravures en taille douce détachées d'un keepsake. Il fallait aussi les regarder avec attention, et surtout être prévenu, pour s'apercevoir que le même modèle avait posé devant les deux artistes.

L'un des portraits était d'Ary Scheffer et rappelait étrangement l'expression de sa *Mignon* aspirant au ciel. Niemcewicz, tout de noir vêtu, accoudé, rêvait, tournant le dos à un paysage nocturne sur lequel ne se détachaient que sa main pâle et son pâle visage ; main nerveuse, effilée, demesurée ; visage où il

ne restait de l'original qu'un excès de jeunesse et une grâce presque alarmante, sans la moindre trace d'énergie, d'orgueil ni de passion. Le bras surtout tirait l'œil, si long, si mince ! Il faisait pitié, ce bras, plié à angle droit. Et la chevelure, la crinière, bien peignée, était accommodée à peu près comme ces perruques du XVIII^e siècle finissant, qui bouffaient à peine sur les tempes, puis se cachaient dans une bourse de taffetas.

Au moins, sur l'autre portrait (d'une miniaturiste inconnue), ils étaient désordonnés et exubérants, ces cheveux, de telle sorte qu'on devinait « l'artiste » du premier coup d'œil, qui est ordinairement le bon. Le visage, à la lettre, ravissant, — c'eût été cette fois le cas d'user de l'épithète trop chère à Aurélie, — le visage était presque d'un enfant, mais d'un enfant sublime. La ressemblance de cette figure avec celle de la jeune duchesse était aussi frappante que celle d'Armand de Charost avec son arrière-grand mère Sidonie ; mais elle ne pouvait s'expliquer que par un caprice de la nature, remarqua Aurélie pour dire quelque chose.

Son imagination romanesque, assez peuplée, eût préféré un secret de famille ; mais elle sentit qu'il y fallait renoncer. Génée cependant, comme si elle eût soupçonné qu'il y avait quelque chose là-dessous, elle se borna prudemment à dire :

— Quel travesti !

— N'est-ce pas ? dit Serge Vincent du Doubs en se rapprochant.

Et il se pencha sur le portrait qu'Aurélie tenait toujours, qui tremblait un peu dans sa main. Mais il était si ému qu'il put seulement murmurer :

— C'est formidable.

Tous se turent quelques instants, comme accablés. Julien Oraison, qui, lui, se taisait toujours, continuait de prendre des croquis. Angèle, machinalement, servit le champagne.

— Eh bien, moi, fit gaiement Aurélie, la première tirée de cette somnolence, je tiens à vous dire une chose, avant de rien savoir... Car, notez que je ne sais rien encore : sans reproche, vous vous faites prier pour me raconter la belle aventure de madame votre arrière-grand mère... Je déclare qu'elle avait toutes les excuses : je n'ai qu'à regarder ce portrait... Même si monsieur votre arrière-grand père était le plus bel homme du monde...

— Il était très bien, dit le duc, qui avait l'esprit de famille et n'abandonnait volontiers aucun de ses descendants; mais il était le mari.

— Et pas musicien pour deux sous, dit Serge.

— Je vous en prie, l'histoire! dit Aurélie.

— Elle est presque banale, dit le duc de Charost. Du moins à l'époque. Belle, riche, adulée, bien née, bien mariée, Sophie-Sidonie de Charost avait ce goût des choses de l'esprit qui est resté de tradition depuis lors dans notre maison, et ces idées très larges que personnellement je me flatte d'avoir héritées d'elle. Son salon était le plus recherché de Paris. Balzac y prenait contact avec le faubourg Saint-Germain. En 1828...

— Ce n'est pas hier, observa la comédienne, sans se faire illusion sur la valeur de cette réplique, mais pour couper le récit et mieux l'adapter aux usages du théâtre nouveau qui craint la tirade.

— Non certes, repartit le duc, puisqu'il y a plus d'un siècle. Sidonie avait alors vingt-quatre ans. Berlioz lui présenta Niemcewicz qui n'en avait que vingt-deux. Il était célèbre depuis quinze ans à titre d'enfant prodige. Toute l'Europe se l'arrachait. Ce furent ses débuts à Paris, où il eut bien des succès d'un autre genre. Mon arrière-grand mère le vit et en devint complètement folle. Elle était trop fière pour dissimuler ses sentiments. Elle prit l'offensive avec si peu de précautions oratoires que le petit jeune homme prit peur et se sauva. Il se réfugia chez l'abbé de Lamennais dont vous avez sans doute entendu parler.

— Voyons! dit Aurélie.

— Mon arrière-grand mère alla le relancer jusque chez Lamennais.

— C'est admirable!

— N'est-ce pas? Je n'ai pas besoin de vous dire que cette initiative hardie fit un peu trop d'effet dans le monde. Quand Sidonie ramena son violoniste par les oreilles, on ne leur ménagea pas à tous les deux les applaudissements, mais on leur ferma toutes les portes. Mon arrière-grand mère, qui était égarée par la passion, mais qui avait beaucoup de dignité, se vexa. Elle quitta mon arrière-grand père. Elle lui laissa noblement les deux enfants qu'elle avait de lui en légitime mariage, dont l'un était mon grand père et l'autre une fille...

— Votre grand-tante, dit Aurélie.

— Justement... Et elle partit à grand fracas avec Adam Niemcewicz. Ce dernier était heureusement fort riche. Les concerts, depuis quinze ans, lui avaient rapporté des sommes considérables, il avait acheté un château.

— Sur ses économies.

— Oui... Dans la forêt des Ardennes...

— O Shakespeare! *Comme il vous plaira*, s'écria Serge Vincent du Doubs. O Maggie!...

— Je vous en supplie, ne me coupez pas, dit le duc. Dans la forêt des Ardennes... Dans la forêt des Ardennes... Ah! oui... Malheureusement, il arriva ce qui devait arriver.

— Qu'est-ce qui devait arriver? dit Aurélie.

— Ils se lassèrent l'un de l'autre après six ans de tête-à-tête...

— Six ans! Quelle constance!

— Entre temps, Sidonie avait donné à Niemcewicz une fille, qui à son tour est devenue mère et grand mère. J'ai une petite cousine naturelle, à peu près de mon âge, qui s'appelle Marina.

— Comme dans *Boris Godounow*!

— Mon aïeule n'était pas la femme des demi-mesures...

— Vous pouvez le dire.

— Quand elle sentit qu'elle s'ennuyait avec Niemcewicz, elle le quitta, en lui laissant, bien entendu, la grand mère de Marina, et elle vint reprendre l'éducation interrompue de ses enfants légitimes. Mon arrière-grand père l'accueillit courtoisement, mais aucune intimité n'était désormais possible entre eux, et comme elle avait du temps de reste, elle se mit à écrire des ouvrages révolutionnaires. Elle a été marxiste avant Karl Marx... J'ai moi-même des idées très avancées, conclut le duc, en faisant une petite inclination.

Aurélie ne sembla pas attacher à ce détail toute l'importance que le duc eût souhaitée peut-être. Elle rêvait comme doit rêver en scène une comédienne conscienteuse qui suit à la lettre les indications du texte, et qui a lu sur la copie de son rôle ce mot entre parenthèses: (*pensive*); c'est-à-dire qu'elle avait l'air de ne penser à rien, son regard ne se fixait plus, et elle marquait un grand temps. Puis elle eut un léger tressaillement, comme si elle se fût éveillée en sursaut, et elle soupira :

— J'aime ces histoires passionnées, et elles me font peur. J'aurais voulu vivre à l'époque romantique, mais je sens que je n'aurais pas tenu le coup...

Cette locution un peu vulgaire, qui lui était échappée et qui faisait fausse note, l'obligea de modifier à l'improviste sa physionomie; c'était pour elle l'enfance de l'art. Elle redevint, au commandement, femme d'aujourd'hui, sèche et âpre, et elle dit, avec la même assurance qu'elle eût dit l'heure qu'il était après avoir regardé sa montre :

— L'amour est mort.

La voix mystérieuse qui, sur la côte d'Asie, annonçait la mort du grand Pan, effrayait au large les navigateurs; mais la mauvaise nouvelle de l'amour défunt ne parut émouvoir à la ronde personne. La duchesse n'avait pas fait un mouvement depuis plusieurs minutes. Elle avait coutume de garder ainsi la pose quand elle était vêtue en idole-femme, peinte et parée; elle ne n'avais pas que cette attitude pouvait moins convenir à son costume de ce soir et au genre artiste. Le duc avait témoigné d'un geste indifférent, presque cavalier, que le crépuscule de ce dieu ne l'affectait pas outre mesure, et qu'enfin il en faisait son deuil. Mais la réplique assez banale d'Aurélie parut enchanter Serge Vincent du Doubs.

La comédienne venait à son insu de jouer le même rôle que ces complaisants, qu'au XVIII^e siècle les hommes d'esprit de profession traînaient à leur suite dans le monde, et qui, sans avoir l'air d'y toucher, provoquaient leurs saillies, méditées de l'avant-veille. Serge saisit la perche qui lui était tendue, — l'occasion qui lui était offerte de placer un morceau de sa composition sur le siècle sans amour.

— Il est mort, répéta-t-il avec autorité; nous ne nous sommes pas souciés de le retenir; franchement, il ne nous intéressait plus. Il a bien senti qu'il se démodait, il s'est piqué, il en est mort; mais nous lui avons très convenablement rendu les derniers devoirs: nous l'avons soigneusement roulé dans le linceul de pourpre.

Aurélie se récria sur la beauté de cette image. Serge balança un instant s'il souffrirait qu'on lui fit honneur du bien d'autrui, ou s'il humilierait la comédienne en faisant voir à tous qu'elle avait peu de lecture et qu'elle ignorait *la Prière sur l'Acropole*. Il prit ce dernier parti, sans doute

par malice, mais un peu aussi par probité. Aurélie reçut le coup sans témoigner le moins du monde qu'elle en fut humiliée.

Elle pensait avoir du goût : elle ne se flattait pas ; elle n'avait aucun snobisme littéraire. « *Linceul de pourpre* » lui avait plu ; le nom de l'inventeur lui était indifférent. Elle tira cependant de Serge Vincent du Doubs la vengeance qui lui pouvait être la plus sensible : elle coupa son effet et l'empêcha de débiter la suite de son couplet ; mais ce ne fut point par dépit, c'est qu'elle redoutait une nouvelle offensive des idées générales et des lieux communs. Celui du siècle sans amour, vraiment trop rebattu, l'ennuyait. Elle le reprit d'ailleurs à son compte, avec l'autorité du premier rôle qui marche, comme on dit, sur le texte de ses camarades, mais elle ne s'en servit, fort habilement, que pour détourner la conversation.

— Ah ! dit-elle, il me semble, monsieur le duc, que je comprends bien votre fierté d'avoir dans l'histoire de votre famille un chapitre comme celui-là. N'est-ce pas justement parce que ces choses-là ne peuvent plus arriver, que le souvenir en est inestimable ? C'est comme un très beau meuble, un bibelot inutile...

— Un objet de collection, souffla Serge Vincent du Doubs sans rancune.

— Oui, c'est ce que je voulais dire... Un objet de collection... Et bien de l'époque...

— Ça ! fit le duc. J'ai tout ce qu'on peut désirer comme pièces justificatives.

— Des lettres ?

— Je ne les ai pas toutes, malheureusement ; ma petite cousine Marina détient plus d'une moitié de la correspondance ; mais ce que j'en possède dans mes archives ferait bien la matière de trois volumes.

— Vous les publierez ?

— Jamais de la vie !

— Pourquoi ?

— Elles sont impubliables, dit Armand de Charost en baissant les yeux.

Serge fit un petit ricanement. Aurélie se sentit gênée. Maggie n'était plus à la conversation.

— Il est impossible que vous dérobiez à la postérité de tels

documents ! reprit la comédienne d'un ton important qui ne lui était pas coutumier. Vous en ferez quelque chose un jour.

— Oh ! oui, dit le duc, plus bas, avec un sourire timide, mais plein de mystère ou de promesses.

— Un livre ?

— Oh ! non...

— C'est si vieux jeu ! dit Serge.

Le duc hésita longtemps, puis, avec une sorte de pudeur :

— Un film, dit-il.

— Mais c'est une idée magnifique ! s'écria Aurélie.

— Et si neuve ! dit Serge. Entre nous, elle est bien un peu de moi. Je suis un tel animateur !

Mais le duc de Charost ne sembla pas seulement prendre garde à cette revendication, et soudain, faisant un grand effort pour vaincre cette timidité qui le paralysait, hâté et balbutiant, il dit à Aurélie :

— Je voudrais même... je serais heureux de... vous demander à ce propos quelques conseils... Si vous vouliez bien nous faire l'amitié... l'honneur... de venir un de ces jours déjeuner à la maison...

Aurélie eut à peine le temps de répondre « Avec le plus grand plaisir » ; le régisseur, qui allait et venait comme un geôlier de prison dans les couloirs, heurta de sa clef à la porte, en psalmiant :

— C'est commencé !... Le dernier tableau est commencé !... Mademoiselle Aurélie est prête ?... Ça va être à vous.

Ces profanes furent alors témoins d'un phénomène qui leur parut extraordinaire, mais qui ne l'était, en effet, que pour eux. Au premier appel de l'aboyeur, le visage de la comédienne parut soudain se décomposer. Elle se leva tout d'une pièce, et il sembla qu'elle ne pouvait se tenir debout, qu'elle allait retomber ; mais avec une énergie farouche elle réussit à se traîner jusqu'à la porte de la loge. Elle ne regarda personne, ne dit rien à personne. Elle fit seulement, en passant devant le portrait de Sidonie de Charost, comme un signe d'adieu. Et elle sortit. Angèle, qui, sans s'émouvoir, remplissait les verres de champagne, expliqua :

— Mademoiselle est toujours comme ça dans le moment qu'elle va jouer le tableau de sa mort.

Mais Angèle voyait tous les soirs Aurélie descendre en scène

pour mourir. Ces passants qu'une habitude quotidienne ne blasait point et qui assistaient pour la première fois à cette sortie tragique, en reçurent une impression si forte qu'un véritable accablement régna dans la loge de la grande artiste jusqu'à la fin du tableau : il durait vingt-cinq minutes, montre en main.

Bien qu'elle fût allée mourir ailleurs, on croyait devoir se tenir comme auprès d'une couche funèbre. On aurait fait scrupule de tremper les lèvres dans ce vin trop gai que l'habilleuse avait servi. On ne hasardait qu'à mi-voix et de loin en loin un mot insignifiant, un mot deuil. Seul, Julien Oraison, derrière les sombres iris, s'obstinaît à dessiner encore, mais d'une façon pour ainsi dire automatique, et cela semblait à peine convenable.

La stridente sonnerie qui annonçait la fin de l'acte et de la pièce rompit soudain ce morne silence. On s'aperçut alors qu'Angèle s'était éclipsée ; mais elle reparut au même instant, soutenant Aurélie comme *Œnone* soutient Phèdre. Elle la déposa un peu rudement sur la méridienne en grondant :

— On peut dire que mademoiselle se met dans des états !

C'était bien le sentiment du duc de Charost, qui fréquentait peu les coulisses, et qui n'eût jamais imaginé qu'une femme de théâtre poussât la sincérité jusque-là de délayer son rimmel et ses fards dans un torrent de vraies larmes. La leçon de maquillage continuait.

— Donne-moi un peu de champagne, je n'en peux plus, murmura-t-elle.

Puis elle tourna un œil mourant vers ses hôtes et sembla vouloir s'excuser de se montrer à eux si terriblement laide, si faible, vaincue... Cependant, quand elle eut humecté ses lèvres, elle trouva la force de dire, très bas, au duc et à la duchesse :

— Vous avez vu la pièce ?

Ils firent signe que non, un peu honteux.

Elle dit à Serge, qui l'avait vue :

— La mère Grandier a été sublime ce soir.

— Ah ! dit Serge, son jeu de scène de la fin !...

— C'est moi qui le lui ai indiqué, dit Aurélie d'une voix mourante.

— Voilà le plus beau mot d'actrice que j'aie entendu de ma vie, chuchota Serge à l'oreille du duc de Charost.

Armand, qui commençait de craindre que la visite ne se fût un peu indiscrètement prolongée, fit un signe à Maggie. Tous deux se levèrent et, après une demi-minute de recueillement, s'approchèrent du sofa où reposait la grande artiste, afin de prendre congé. Ils avaient un air pénétré, presque contrit. Toutefois, ils ne voulurent pas se séparer d'elle sans lui avoir rappelé leur invitation ; et le duc, en s'excusant de sa présence d'esprit, lui demanda s'il pourrait faire téléphoner chez elle demain matin, afin de s'informer du jour qu'elle aurait choisi. Mais, pour la présence d'esprit, Aurélie ne craignait personne.

— Demain ? Pourquoi demain ? dit-elle, subitement ressuscitée, d'une voix nette, claire, bien articulée. Nous pouvons très bien arranger cela tout de suite.

— Je craignais..., fit le duc.

Elle ne l'écoutait plus. Elle se fit apporter par Angèle la liste de ses engagements, qui n'était pas très fournie ; et comme les Charost se déclaraient libres tous les jours de la semaine suivante, elle dit, d'un ton de belle humeur :

— Je vous marque pour mercredi prochain.

Mais il parut, sans transition, que ce grand effort qu'elle venait de faire pour prendre sur soi l'avait décidément épuisée, et elle retomba dans une sorte de coma. Le duc et la duchesse de Charost se dirigèrent lentement vers la porte sans que d'abord elle semblât leur prêter la moindre attention ; mais comme le duc reprenait en passant le portrait de son arrière-grand mère, qui était sur la dernière chaise, elle dit faiblement :

— Vous ne me le laissez pas ?

Il tourna la tête, elle lui fit un pauvre sourire.

Dès qu'ils furent dehors, escortés de Julien Oraison et de Serge Vincent du Doubs, elle dit à Angèle :

— Donne-moi vite ma robe, il faut que je sois aux *Enfants perdus* à minuit et demi.

Dans le même temps, monsieur le duc et madame la duchesse de Charost montaient dans leur automobile devant le théâtre, et Armand disait à Maggie :

— Mais non, ma chère ! Quand je suis en femme et vous en homme, c'est moi qui dois être à droite : nous nous ferions remarquer.

II

Aurélie n'était point éperdue à la pensée que M. le duc et M^{me} la duchesse de Charost allaient lui faire la grâce de la recevoir à leur table et de l'admettre dans leur intimité.

Il se peut que, toute petite, elle eût présenté quelques symptômes d'un snobisme, d'ailleurs excusable, vu ses origines très humbles; mais l'enseignement de ses voyages l'avait guérie de cette faiblesse. En tournée, elle avait eu des contacts avec l'aristocratie ou la bonne société moyenne des cinq parties du monde. Elle faisait des comparaisons.

Toutes ses préférences étaient pour la noblesse d'Angleterre, qui a l'usage de traiter les comédiennes et les comédiens comme des personnes naturelles et qui prend soin de ne les désobliger ni par le dédain ni par la condescendance. Durant un assez long séjour qu'elle avait fait à Londres, la bonne reine Alexandra, assez coutumière de ces sortes de fantaisies, lui avait témoigné une amitié particulière dont elle gardait très chèrement le souvenir.

En revanche, elle ne pouvait sentir la noblesse d'argent à qui elle s'était frottée en Amérique. Quand une femme de ce milieu lui demandait de venir faire un numéro dans une soirée, elle exigeait des cachets invraisemblables, moins par intérêt que par ironie; et un jour qu'après avoir accepté sans sourciller son chiffre, on ne sait quelle milliardaire l'avertissait que chez elle les artistes n'étaient pas autorisés, en sortant de scène, à pénétrer dans le salon, elle répondit avec une charmante impertinence, malheureusement en pure perte :

— Il fallait donc le dire! Du moment qu'on n'est pas obligé de frayer avec vos amis, ce n'est plus mille dollars, c'est trois cents.

Elle ne l'eût pas dit à une Française, qui probablement ne lui eût pas donné sujet de le dire.

Elle ne laissait pas cependant d'avoir les nerfs agacés par cet air de s'admirer qu'ont chez nous les gens à idées larges, qui ne pensent peut-être pas fort différemment de Bossuet ou de Jean-Jacques Rousseau sur la profession de comédien, et qui croient encore, à l'heure qu'il est, vaincre un préjugé en

accueillant sur le pied de l'égalité les acteurs et les actrices.

Aurélie flairait chez le duc et la duchesse de Charost cette autre sorte de snobisme. Elle était résolue de les déconcerter par sa simplicité de bon ton. Elle jouait présentement, et avec une conviction assez divertissante, le rôle de ce qu'on appelait jadis une personne accomplie. Elle n'avait pas la fausse modestie de méconnaître son avantage; mais, comme elle n'était pas méchante au fond, elle n'en voulait user que pour protéger ses nobles hôtes.

L'aspect de l'hôtel de Charost lui causa la même sorte de satisfaction qu'un décor qu'on lui eût présenté en scène pour la première fois, et qui eût, par le plus heureux des hasards, exactement répondu à sa conception personnelle, ou plutôt à sa commande.

C'était, rue de Babylone, la résidence seigneuriale classique, retranchée derrière une de ces cours immenses qu'il était loisible de ménager entre l'avancée des communs et le logis des maîtres, au temps où l'on n'avait pas encore imaginé l'impôt sur la propriété non bâtie.

La façade, probablement Louis XIV, était masquée et gâtée par une marquise hors de toute proportion, qui sentait d'une lieue le second Empire. La commodité est maintenant la suprême loi, et on déshonorerait un chef-d'œuvre d'architecture pour épargner aux gens qui montent un perron quelques gouttes de pluie. Ce perron aux larges marches et qu'on ne pouvait gravir que d'une allure théâtrale, fut ce qui acheva de mettre Aurélie à son aise : elle pouvait se croire en scène, chez elle.

Le vestibule, où elle trouva d'abord une espèce de suisse et quatre valets de pied en livrée, était orné de Gobelins magnifiques, mais qui semblaient un peu trop provenir du garde-meuble. Comme il était beaucoup plus long que large, et aussi très élevé, on pouvait l'appeler au choix, selon les préférences de la mode, une galerie ou un hall.

On apercevait à l'autre extrémité, par une baie, un petit parterre à la française, encadré d'une charmille.

Sur deux grandes et lourdes tables de marbre sérancolin étaient disposées des statuettes de très vieux bronze, si étrangement patinées que l'on eût dit plutôt de l'airain de Corinthe. On devinait à première vue le haut prix de ces objets, mais

je ne sais quoi de nonchalant dans leur ordonnance faisait enfin sentir qu'ils appartenaient au catalogue d'une collection privée, qu'on ne s'était pas, en entrant ici, aventure dans quelque annexe du Louvre, et l'on ne laissait pas d'en éprouver comme un soulagement.

Il y avait, de part et d'autre de ce hall ou de cette galerie, deux escaliers symétriques, mais inégaux : l'escalier d'honneur, qui n'était employé que pour les cortèges, et vis-à-vis l'escalier privé. Tous deux aboutissaient d'ailleurs à une même pièce commune qui donnait aussi bien accès dans les salles de fêtes et dans les petits appartements ; mais, en conformité des ordres reçus, le valet de pied qui dirigeait Aurélie lui fit prendre l'escalier privé, afin de lui marquer délicatement qu'on la traitait d'ores et déjà en amie intime.

Elle ne dut pas moins traverser un salon de bal immense, dont la décoration rappelait l'Hôtel Continental et le foyer de l'Opéra, mais où il n'y avait pas un meuble. Elle conjectura que ce dancing n'était meublé que les soirs de gala, par Belloir.

On l'introduisit enfin dans une pièce qui était encore à elle seule vaste comme tout un luxueux appartement, mais qui, en comparaison des autres, semblait presque un nid à rat. Le changement à vue était si brusque et si surprenant que la comédienne saisie, scandalisée, pensa faire un mouvement de retraite et eut peine à retenir un « oh ! »

Le style de ce boudoir démesuré, qui était moderne jusqu'à la goguenarderie, aurait paru agressif n'importe où ; mais ici, où, dès que seulement on poussait la porte, on n'apercevait que des objets de qualité ou d'époque dans le cadre approprié, c'était comme un défi, une excentricité, une inconvenance.

Une lourde superstructure de staff recouvrait l'ancien plafond à caissons, copié sur des originaux des châteaux de la Loire, et cela était peint uniformément de blanc crème. La corniche, qui allait à un beige un peu plus soutenu, n'était qu'une boîte dont toutes les lignes étaient droites et tous les angles rectangles. La courbe était proscrite comme une invention du démon.

Une toile bourrue, tirant sur le beige encore un peu plus que la peinture de la corniche, tapissait les murs : dans un certain jour, on y pouvait deviner des traces de dessins, ou plutôt de figures géométriques. Une sorte de velours très ras de

la même couleur, mais d'une nuance plus accusée, recouvrait les fauteuils carrés au delà de toute expression, et dont le bois était presque blanc.

Le beau milieu se dressait un octaèdre du même bois garni du même velours, qui faisait à la fois siège à huit pans et piédestal; et dessus était posée la statue de *Serge Vincent du Doubs*, en fils de fer mêlés de fils de laiton.

Quand, à cette vue, un visiteur arriéré avait la naïveté de demander : « Qu'est-ce que cela représente ? » il se faisait répondre, de haut en bas :

— Mais rien, naturellement !

Si moderne que fût cette décoration, elle n'était pas du tout dernier moderne, car il y avait une cheminée : non pas, bien entendu, une cheminée praticable, comme on dit dans l'argot du théâtre, mais enfin une cheminée. Le duc et la duchesse de Charost étaient assis aux deux coins. Armand était en veston, Maggie en costume tailleur.

Aurélie ne pouvait pas s'attendre qu'ils fussent habillés autrement, et cependant elle en fut gênée. Depuis la leçon de maquillage, par l'effet d'une association d'idées qui se conçoit, elle ne se figurait le duc qu'avec des atours et des falbalas de la monarchie de Juillet, la duchesse en redingote.

Celle-ci surtout lui paraissait trop changée, jolie, mais si frêle, réduite à rien ; le duc de Charost, en costume masculin, restait l'image étrangement fidèle de son arrière-grand mère. Mais Maggie, par sa vivacité, par sa gentillesse naturelle, et aussi par les manières d'une familiarité un peu trop voulue, mit bien vite Aurélie à l'aise.

— Nous n'attendrons pas *Serge Vincent du Doubs* et *Julien Oraison*, dit le duc. D'ailleurs, nous ne les attendons jamais. S'ils ne nous trouvaient pas à table quand ils arriveront, ils seraient mortifiés. Nous leur aurions fait croire qu'ils sont exacts et bien élevés : ils ne nous le pardonneraient de la vie... On vous montrera tout à l'heure la chambre pieusement restaurée de mon arrière-grand mère : c'est tout ce qu'il y a à voir ici. Je déteste cette grande baraque...

— Moi aussi, interrompit la duchesse.

— Je n'ai pas voulu contrarier mon beau-père, qui tenait absolument à racheter l'ancien logis de ma famille et à nous en faire cadeau ; mais, la duchesse et moi, nous ne pouvons pas

nous sentir ici. C'est pourquoi nous avons fait arranger ce salon à notre goût pour qu'il y ait au moins dans l'hôtel une pièce habitable.

— C'est ravissant! fit Aurélie avec cet accent de sincérité que la sincérité précisément n'attrape jamais, quand elle est sincère.

Puis elle sentit, Dieu sait pourquoi, la médiocrité d'une épithète, qui lui semblait ordinairement suffisante pour exprimer son admiration, quand il ne s'agissait que d'un chef-d'œuvre du théâtre ou d'un tableau de maître. Elle fit un petit effort et tourna au duc un ingénieux compliment. Elle le loua d'avoir su marier si bien le style des grandes époques aux fantaisies les plus audacieuses de l'art nouveau, et surtout d'avoir ménagé si heureusement les transitions, que l'on passait de la Régence à la Troisième République sans pour ainsi dire s'en apercevoir.

Ces éloges devaient plaire d'autant plus à M. le duc de Charost qu'ils étaient plus exactement au rebours de la vérité.

A ce moment, une porte à glissière s'ouvrit, largement, de gauche à droite. Aurélie, de nouveau effarée, entrevit la pièce voisine, qui était une salle à manger Renaissance à la rigueur. Six valets de pieds vigoureux apportèrent de là une table toute dressée, qui n'était pas Renaissance le moins du monde, mais assortie au mobilier du salon beige.

— Vous voyez, dit gaiement le duc, nous faisons tout ici : nous y prenons même nos repas.

La table était rectangulaire, naturellement. Il s'assit à l'un des bouts, la duchesse vis-à-vis. Aurélie occupa seule un des grands côtés; l'autre était réservé à Serge Vincent du Doubs et à Julien Oraison dont les chaises restèrent vides.

— Vous auriez peut-être voulu un cocktail? dit à Aurélie la duchesse avec un soupçon d'embarras... C'est que je n'ai plus mon *shaker*...

— Vous l'avez mis au clou? dit la comédienne familièrement.

— Non, mais je l'ai donné pour une vente... Je suis dame patronne d'une ligue contre l'alcoolisme mondain.

— Vous m'en direz tant! Rassurez-vous, j'ai horreur des cocktails, je suis au jus d'orange.

— La grande mode! fit le duc... Vous voudrez bien

m'excuser si je ne vous sers pas à boire. C'est une tradition de famille.

— Ah ! dit Aurélie.

— Mon grand père a enseigné à mon père, et mon père à moi, que telle était l'étiquette à la table de Frohsdorf... chez le comte de Chambord...

— Oh ! je sais, dit la comédienne, piquée.

— Tout invité qui eût offert à sa voisine du vin ou de l'eau, eût passé pour ignorant des premiers principes de la civilité puérile et honnête.

— Tiens ! dit naïvement Aurélie. Et maintenant, c'est le contraire.

La duchesse éclata de rire.

— Qu'est-ce qui vous prend ? fit le duc.

— Vous ne voyez pas qu'elle vient de vous dire que vous êtes mal élevé ?

— Oh ! fit Aurélie, confuse, c'est sans le faire exprès.

— Mais vous l'avez dit !

Aurélie guettait une occasion de montrer à ses nobles hôtes qu'elle aussi savait vivre. Elle ne la guetta pas longtemps. Comme on servait un melon d'Espagne, elle fit mine de chercher des yeux quelque chose d'indispensable qui manquait à son couvert. Le duc, empressé, lui demanda ce qu'elle souhaitait.

— Une cuiller, dit-elle... Vous avez connu Montréjeau, le directeur de journal ?

— Si je l'ai connu ! J'aurai justement à vous parler de lui tout à l'heure.

— Il m'a conté que le feu prince de Sagan lui avait dit un soir au pavillon d'Armenonville : « Deux choses seulement doivent être mangées à la cuiller, le potage et le melon. »

— On apprend tous les jours, dit assez sèchement le duc, qui n'aimait pas à recevoir de ces leçons.

Mais son dépit cédant à sa bonne grâce, il cria : « Des cuillers, des cuillers, des cuillers ! » comme Hamlet crie : « Des lumières, des lumières, des lumières ! »

Au même instant, la porte s'ouvrit et Serge Vincent du Doubs parut, suivi de son famulus. Serge n'était pas une bête d'habitude, son humeur était capricieuse, il y mettait même de la coquetterie. Il démentit comme à plaisir les pronostics

de M. le duc de Charost et affecta de se formaliser qu'on ne l'eût pas attendu.

— Nous ne sommes pourtant pas en retard de plus de vingt minutes, dit-il. C'était bien la peine de nous bousculer ! La prochaine fois...

Et il s'assit d'abord à sa place sans donner le bonjour à personne.

Cependant, comme il se trouvait à côté de la duchesse, il la toisa et lui dit, du ton le plus dédaigneux :

— Tiens ! Rosalinde, je ne vous reconnaissais pas sous ce costume... Tu vois, je te reconnaissais si peu que je m'oubliais jusqu'à te dire vous.

Et il se tourna du côté de Julien Oraison, juste à temps pour lui intimiter du regard l'ordre de refuser le melon d'Espagne que le maître d'hôtel lui présentait.

— Puisqu'on n'a pas eu la politesse de nous attendre, dit-il préemptoirement, nous prendrons le service où il en est.

— Je ne m'en consolerai pas, dit Armand.

— Ma chère, dit la duchesse à Aurélie, pardonnez-moi de vous faire déjeuner avec des gens qui ne savent pas vivre

On servit les œufs Chimay, qui furent l'heureux prétexte d'une diversion. Serge Vincent du Doubs, qui avait appuyé un peu trop sur son effet d'entrée et qui le sentait, mit l'entretien sur la mangeaille. Il avait en gastronomie, comme en toutes choses d'ailleurs, les plus grandes prétentions. Il demanda communication du menu. On ne put se défendre de rire et les petits nuages du début furent dissipés dans l'instant même, lorsque l'on apprit que les œufs Chimay étaient suivis d'un poulet en cocotte grand mère.

Maggie ne l'avait sans doute pas fait exprès quand elle avait donné les ordres au chef, mais cette transition providentielle, un peu vulgaire, parut la plus ingénieuse du monde, et l'on en profita sans honte pour parler aussitôt de l'illustre aïeule à qui tous pensaient, de qui personne encore n'avait eu l'occasion de souffler mot.

— Seriez-vous curieuse de voir, de toucher de vos mains ses cheveux ? dit Armand à la comédienne.

— Quels cheveux ?

— Les propres cheveux de Sidonie de Charost.

— Ah ! vous avez... un médaillon.

— Un médaillon ! dit Serge avec un rire sarcastique. Pourquoi pas une chaîne de montre ou un paysage sous verre ?

— J'ai, reprit le duc, la chevelure entière de ma bisaïeule, et je vous réponds qu'elle était fournie.

— Mais comment est-elle en votre possession ?

— Sidonie la coupa de sa main après une scène de rupture, et l'envoya, roulée dans une mantille espagnole, à Niemcewicz.

— Quelles meurs ! dit Serge. Quelle époque !

— Eh bien ! dit Aurélie, ça a dû lui en boucher...

Elle se reprit, en rougissant :

— Ça a dû lui en faire une impression, à Niemcewicz !

— C'est-à-dire que, du coup, ils se sont rapatriés... dit Armand.

— Ah ! tant mieux, fit Aurélie qui n'admettait que les dénouements dits heureux.

— ...Pour trois semaines, continua le duc. Après quoi, ils ont encore rompu, mais ce qui s'appelle rompre, et ils se sont restitué tout ce qu'ils tenaient l'un de l'autre, lettres...

— Cheveux...

— Oui, et c'est ainsi que ceux de mon arrière-grand mère sont rentrés dans la famille.

— Comment ? dit Aurélie. Alors, ce sont ses lettres que vous avez ? Qui a celles de... Chose... ?

— Niemcewicz. C'est ma petite cousine Marina. Et elle n'est pas prête à les lâcher.

— Armand, dit la duchesse, Aurélie vous écoute et ne fait même plus attention à ce qu'elle mange.

— Mais si... C'est délicieux... Qu'est-ce que c'est ?

— Des pigeons Escabèche.

Le poulet en cocote grand mère était depuis longtemps expédié.

— Délicieux, dit Serge, mais je fais une critique : pigeon sur poulet, volatile sur volaille.

— Et, reprit Aurélie, vous avez toutes les lettres de madame votre arrière-grand mère ?

— Sauf une... Ce Montréjeau dont vous me parliez tout à l'heure..., à propos du melon et des cuillers...

— Armand, dit Maggie, presque suppliante, c'est une autre histoire. Finissons de déjeuner tranquillement... Oh ! il me vient une idée... Je vais faire servir le café dans les tasses

de Sèvres Louis-Philippe, et on nous l'apportera dans la chambre de bonne maman.

Serge lui-même se récria que c'était une inspiration charmante, et il en profita pour changer encore la matière de l'entretien; car, en vérité, on piétinait, on ne pouvait que piétiner: l'ignorance presque totale où était Aurélie des faits et gestes de Sidonie de Charost obligeait à des commentaires, superflus pour les autres convives, à de fastidieuses redites.

A propos du service à café Louis-Philippe, Serge tourna en dérision les nouveautés de la manufacture de Sèvres, qui étaient nouvelles il y a quarante ans, et qui sont, en conséquence, démodées aujourd'hui jusqu'au comique. Il avoua que, s'il ne pouvait regarder sans rire les porcelaines officielles contemporaines de notre Exposition de 1900, en revanche, il ne pouvait considérer sans être ému ces massifs compotiers où le roi citoyen faisait disposer en pyramide les poires de son jardin de Neuilly.

Serge Vincent du Doubs n'eut pas un grand effort à faire pour passer de là aux éditions romantiques et aux reliures à la cathédrale, si bien que, grâce à lui, on était, selon une expression peu intelligible, mais consacrée, « dans l'atmosphère », lorsque l'on quitta la table et le salon de style follement moderne, pour aller prendre le café dans la chambre de la grande amoureuse, — de bonne maman, comme disait avec une familiarité peut-être indiscrète la duchesse née de Lorentzweiler.

Le romantisme de cette chambre était, jusque dans le moindre détail, d'une incontestable authenticité; mais tous ces détails juraient ensemble curieusement et, comme on ne pouvait douter que chacun pris à part ne fût d'époque, les disparates de l'ensemble illustraient cette vérité peu connue de l'histoire de l'art et de la décoration, que le goût appelé romantique fut une surprenante diversité de goûts.

Les murs étaient revêtus de ces magnifiques tapisseries flamandes, que les imbéciles revendaient alors pour un morceau de pain, à condition que l'acheteur malin mit la place de l'andrinople et ne la fit point payer. Le lit et la cheminée (genre château) ressemblaient fort à ces monuments d'ébénisterie que Victor Hugo était censé exécuter lui-même, et qui sont revenus d'Hauteville House au musée de la place

des Vosges. Le baldaquin à colonnes torses, avec des lambrequins de velours de Gênes, était de pur Louis XIII et le rococo des étagères qui surmontaient la cheminée sentait le style jésuite.

Sur chacune des tablettes était posée une statuette de Saxe, choisie avec une infaillible compétence entre tout ce que Meissen a pu produire de plus précieux et de plus désespérant. Les sièges, qui devaient apparemment servir à s'asseoir ou à se reposer, avaient en revanche cet air concierge qui est la marque d'une époque où les sofas eux-mêmes auraient par leur bonne tenue découragé Crébillon fils. Enfin, la pendule, de biscuit bleu et blanc, avait longtemps passé dans la famille pour un petit chef-d'œuvre d'horlogerie Louis XVI; mais un expert impitoyable avait récemment déclaré qu'elle datait d'environ 1829, et qu'elle avait pour auteur un horloger réactionnaire qui continuait de copier fidèlement, après quarante années et plusieurs révolutions, les modèles du temps de son apprentissage. Somme toute, il n'y avait de romantique au sens littéral du mot que deux bizarres flacons, de part et d'autre de la pendule en biscuit. Ils ressemblaient aux burettes d'un huilier; ils étaient à peu près de même capacité, de mêmes dimensions, mais pourvus d'anses, taillés chacun dans un seul bloc de cristal, à pans, le goulot étroit et le bouchon, à peine renflé au-dessus du col, se terminant au sommet en longue pointe.

Ils étaient comme encaissés, jusqu'aux deux tiers environ de leur hauteur, dans une sorte d'étui de bronze découpé en dentelles, de ce style que l'on croyait alors ogival, et dont les fabricants d'entourages pour monuments funéraires semblent avoir seuls conservé la tradition. Une liqueur noirâtre, et dont le niveau semblait avoir lentement baissé, aux traces laissées sur le cristal, s'épaississait au fond de l'un des flacons; l'autre était presque plein d'un liquide clair comme l'eau.

Bien qu'Aurélie n'eût en fait de bibelots aucune compétence, elle tomba d'abord en arrêt devant ces deux aiguères de cristal serties de bronze, comme l'antiquaire avisé qui, parmi une collection du plus injurieux bric-à-brac, aperçoit du premier coup la seule pièce authentique ou rare.

— Qu'est cela ? dit-elle, avec une émotion dans la voix qui la surprit elle-même, et en désignant les objets d'un doigt qui tremblait un peu.

— C'est, reprit le duc, l'une des reliques de mon arrière-grand mère que mes parents avaient pris la peine de déménager en quittant cet hôtel. Lorsque nous y sommes revenus, nous avons tiré ces deux vilains flacons de leur coffret d'origine, et nous les avons simplement remis à la place où il paraît qu'on les avait toujours vus... Je vous avoue que le reste de la chambre a été... refait de souvenir... Mais nous nous sommes adressés à un décorateur très intelligent.

— Et... que contiennent ces flacons ?

— Je ne m'en doute même pas !

— C'est bien simple, dit Serge Vincent du Doubs : l'un des deux contient un poison subtil, d'un effet instantané, et l'autre un philtre d'amour pareillement foudroyant.

— Et vous n'avez jamais eu la curiosité, monsieur le duc...

— D'y goûter ? Merci !

— Voyez-vous, dit la duchesse, qu'Armand ait bu le poison ? Je serais veuve ! Je n'y tiens pas. Et s'il était tombé sur le philtre, il m'aimerait passionnément ! Ce ne serait pas plus drôle pour lui que pour moi.

— Naturellement, dit Aurélie en haussant les épaules, on ne va pas boire une liqueur qui est peut-être là-dedans depuis une centaine d'années, sans savoir ce que c'est ; mais vous auriez pu... je ne sais pas, moi... faire analyser...

— Oh !... De la chimie !...

— Ma chère, dit Serge Vincent du Doubs, on ne porte pas le coffret d'Iseult au laboratoire municipal.

— Le coffret, dit Aurélie d'une voix frémissante, où est le coffret ?

— Dans ce bonheur du jour, que j'étais sur le point de vous ouvrir, dit le duc de Charost ; car la correspondance de Sidonie est aussi renfermée là.

Le coffret d'Iseult, qu'il lui montra d'abord, était un article de gatnerie fort banal ; mais il portait encore une marque et une adresse de Varsovie, d'où l'on pouvait inférer que les flacons étaient un présent d'Adam Niemcewicz à Sidonie. La comédienne ne pouvait se lasser de le regarder, de le toucher, comme un de ces accessoires de théâtre qui sont un peu des fétiches, et qui semblent mystérieusement aider l'artiste qui les manie à mieux entrer dans son rôle. Puis, brusquement, elle le posa sur le bonheur du jour, alla d'un pas décidé à la

cheminée, prit le flacon où était la liqueur noire et le déboucha. Le duc jeta un cri :

— Pas de bêtise ! dit la duchesse.

Aurélie leva encore les épaules : c'était un de ses gestes favoris, un de ceux qui, en scène, lui donnaient un grand air de naturel et de familiarité.

— On peut toujours sentir, dit-elle.

— C'est selon, dit Serge Vincent du Doubs : il y a aussi des parfums mortels.

Mais Aurélie était intrépide, ou entêtée.

— Ce n'est en effet qu'un parfum, dit-elle en le respirant. Elle était devenue si pâle qu'on prit peur.

— Vous n'allez pas vous trouver mal ? dit Maggie.

— Mais non, fit Aurélie très calme. Me trouver mal...

Pourquoi ?

Elle reboucha prudemment le flacon et le replaça sur la cheminée. On était plus que jamais dans l'atmosphère.

— Et maintenant, fit le duc avec une gaieté un peu canaille, nous allons violer une tombe. Voici le dossier secret.

Il prit dans le grand tiroir du bonheur du jour un in-octavo relié en chagrin vert amande, et le posa sur la tablette qu'il avait au préalable rabattue sur le tiroir laissé ouvert. Aurélie crut devoir admirer les gaufrures, qui étaient d'une extrême simplicité : il n'y avait sur le dos presque rien que de petites rosaces discrètement relevées d'or et un titre, qu'elle ne put lire de si loin ; car elle n'osait s'approcher, ni porter la main sur le livre. Les plats étaient encadrés de feuilles d'aulx que soulignait un trait d'or terni, et au milieu, dans un losange, s'épanouissait un trèfle à quatre feuilles stylisé.

Le duc de Charost, qui avait, ou qui affectait d'avoir une dévotion singulière aux moindres reliques de son aïeule, mais qui était blasé par l'habitude, maniait l'in-octavo sans façon. Il l'ouvrit, et Aurélie fut un peu déçue de voir que ce n'était point un livre, mais une de ces boîtes que l'on fait d'une reliure ancienne, après l'avoir vidée de son contenu : au moins avait-on choisi, cette fois, une reliure d'époque.

Ce qui n'était plus du tout d'époque, et qui était même du dernier moderne, du plus injurieux, c'étaient les petits ustensiles perfectionnés où l'on avait pris soin de pincer ensemble toutes les feuilles de cette correspondance, après les avoir

dûment classées et marquées chacune d'un numéro d'ordre : on n'aurait pas traité différemment des pièces de comptabilité.

Et certes, l'on ne pouvait reprocher au duc de Charost, — où à son secrétaire, — des soins qui n'avaient rien de sacrilège ; ils ne témoignaient, au rebours, qu'une minutieuse et louable piété. Néanmoins, le contraste de ces notes à l'encre fraîche et du texte même des lettres dont l'encre noire avait jauni comme un crêpe de deuil passé, sans choquer précisément la comédienne, lui donna de la mélancolie.

Le contraste des deux écritures avait aussi quelque chose de tristement significatif, sans que l'on pût au demeurant démêler ce qu'il signifiait. Celle de l'annotateur était jeune, décidée, indifférente, égoïste, vivante ! L'autre était bouleversée par la passion, mais morte : écriture d'outre-tombe, sur laquelle un conservateur avait machinalement apposé un cachet.

Enfin, c'était pitié de voir comme le papier vergé datait, bien qu'il fût de qualité très supérieure à tout ce que l'on fabrique maintenant, et qu'il eût, en dépit de l'âge, conservé sa blancheur intacte.

Avec mille précautions, le duc de Charost entr'ouvrit la reliure mobile, détacha la première lettre et la tendit courtoisement à Aurélie, à peu près du même geste qu'il lui eût fait les honneurs du pied. Elle doutait de toucher à cette feuille volante, consacrée, où il lui semblait obscurément que « l'art d'amour fût toute enclose » ainsi qu'au *Roman de la Rose*. Elle pâlit comme tout à l'heure quand elle avait débouché le mystérieux flacon. Elle rougit et elle pâlit, comme Phèdre à la vue de son superbe ennemi. Mais une attraction, une sorte de magnétisme, l'obligeait de fixer ses yeux sur ce papier à qui ses doigts craintifs encore essayaient de se dérober. Et hardiment, — malgré elle hardiment, — elle lisait ces caractères que le temps avait effacés plus qu'à demi, depuis que l'amour, qui naguère les avait tracés, s'est endormi, dit-on, pour jamais, roulé dans son linceul de pourpre.

Elle n'avait aucune peine à les déchiffrer, car leur pâleur se faisait pour elle lumière : il lui semblait qu'ils fussent écrits d'une encre sympathique, et qu'ils reprissent leur figure avec leur ardente couleur, à la chaleur d'un foyer que l'on sentait et que l'on ne voyait pas. Et d'abord, elle ne les lisait,

en effet, que des yeux ; puis, ses lèvres se mirent à faire les mouvements qu'elles auraient faits si elles avaient articulé les mots ; puis on entendit le murmure incertain et comme lointain de sa voix ; et soudain elle lut tout haut, elle déclama, elle joua cette lettre avec l'enthousiasme amer de l'artiste qui, sur la fin de sa carrière, trouve son plus beau rôle, après l'avoir rêvée toute sa vie et s'être contentée d'a peu près.

« ... Crois-tu en Dieu, mon enfant ? Ah ! pardonne-moi une question qui serait un outrage si elle pouvait t'atteindre, si elle trahissait autre chose que le trouble profond de mon cœur et le désordre de mes pensées. Douter si tu crois ! Après qu'on t'a vu, qu'on t'a entendu, comme je t'ai vu et entendu hier, quand l'archet frémissoit entre tes mains, tes étranges et belles mains, et que du morne instrument tu faisais comme un énhanteur jaillir des harmonies divines ! Ton génie est le témoin de ta foi, et il est la preuve de l'existence de Dieu. Tu crois et tu fais croire. J'étais peut-être, hier, une âme égarée dans la nuit, ta vue a été l'aube de ma réconciliation, et voici que je crois : à toi d'abord et à l'amour, parce que je crois à mon amour pour toi. Cette foi, que j'avais perdue ou que je n'avais pas encore trouvée, tu me l'as communiquée d'un seul de tes regards, car elle scintille et nage au bord de tes yeux.

« Sais-tu pourquoi je suis arrivée si tard chez la princesse que toutes les bonnes places étaient prises et que tu avais déjà joué la sarabande de Bach ? M'accuseras-tu de frivolité, ainsi que l'homme froid et sévère dont je porte le nom ? Il est entré six fois dans mon boudoir, pour me hâter. « En l'honneur de qui, me disait-il, demeurez-vous si longtemps ce soir à votre toilette ? A quel personnage des Mille et une nuits vous proposez-vous de tourner la tête ? » En vérité, je me le demandais moi-même ; mais j'obéissais à un obscur pressentiment. Puisque tu crois à Dieu, tu crois aux signes : j'avais reçu un avertissement d'en haut. Je savais, oui, je savais que la grande partie de ma vie se jouait ce soir ; et ce n'est pas la coquetterie qui me retardait, mais une sorte de peur instinctive, physique. Je n'essayais pas d'être plus belle, mieux armée : j'hésitais devant mon destin. N'est-il pas toujours le plus fort ? Il a fallu céder et partir. Je te prie de croire que l'impatience et la volonté de mon époux n'y ont été pour rien.

« J'ai encore hésité au seuil du salon. Et puis enfin, il a fallu franchir la porte... Oh ! l'éblouissement, ces lumières, ces parfums, ces mouvements d'épaules nues, penchées, toutes ces choses, vagues, que trop de clarté voilait comme d'un brouillard ; et un seul objet visible, distinct, réel : toi, dans ton costume sombre... Mon enfant, sais-tu que tu es beau, que tu es inspiré, que tu es sublime ? A ta vue, n'ai-je pas jeté un cri ? Non, sans doute, car on m'aurait prise pour folle, et mon époux m'aurait emmenée. Mais me serais-je laissé faire ? Aurais-je pu me laisser faire, même si je l'avais voulu ? Une force qui n'était pas de moi était en moi. Le feu du ciel m'avait frappée, et le coup ne m'avait pas surprise : en le recevant, j'avais compris enfin que je l'attendais. Mon ami, ne faisons pas de défense inutile : le destin est maître.

« Mais un autre sentiment est entré dans mon cœur avec l'amour, et tiens, je ne sais même pas s'il ne l'y a pas précédé. Ces femmes, toutes ces femmes... je les ai bien regardées, surveillées, épiées, quand mes yeux ont été un peu déséblouis. Toutes, entends-tu, toutes, — d'ailleurs, suis-je naïve ! tu le sais bien, — toutes t'admirent, comme je t'admire et comme je te le crie, toutes te désirent comme je te désire et comme je te le dis tout bas. Ah ! pour l'amour de Dieu ! ne te révèle, ne te livre à aucune autre qu'à moi seule. Non, le monde ne t'aura pas, mon amour, puisque j'en mourrais ! »

Aurélie, sur ce dernier mot, laissa tomber et mourir sa voix ; sa main, qui tenait la feuille blanche, où les caractères pâlis étaient comme des fleurs séchées, s'abaisse. Elle semblait s'offrir à on ne sait quel sacrifice, dire à on ne sait quel imaginaire ennemi : « Me voici, faites de moi ce que vous voudrez. » Ou bien elle semblait, prête à saluer, attendre l'applaudissement.

L'hommage muet qu'elle reçut de ses hôtes fut infiniment plus flatteur. Ils étaient accablés, stupéfaits. Serge Vincent du Doubs lui-même, pour la première fois de sa vie sans doute, cherchait des mots qu'il ne trouvait pas, et le silencieux Julien Oraison faillit seul, dans son enthousiasme, rompre le silence.

Mais Armand de Charost surtout était confondu. Cette lettre, il la savait par cœur. Cent fois il l'avait lue et reluë tout seul, ou récitée à des amis en mettant le ton, en détaillant,

pour les amuser, pour s'amuser lui-même du grand style, des phrases, des images hasardées, de la fureur volontaire et de ce délire qu'aujourd'hui, s'il était un peu moins visiblement factice, on appellerait dionysiaque.

Et voici que toutes ces fleurs de rhétorique, tirées de l'herbier, prenaient soudain une fraîcheur et un éclat plus franc peut-être qu'à l'heure matinale où elles avaient été pour la première fois cueillies. La sincérité, la violence et la beauté d'un sentiment vrai se manifestaient, en dépit des travestissements de l'expression. Ce qui est éternel faisait oublier ce qui date. Tous les petits ridicules d'époque s'effaçaient, et le tutoient, un peu rapide au lendemain d'une première rencontre, et cette manie des grandes amoureuses d'alors d'appeler l'homme aimé « *mon enfant* », et cette autre manie de mêler Dieu à des transports où la religion n'a aucune part.

Tout ce que le duc de Charost et ses habituels auditeurs jugeaient, non sans quelque raison, insupportablement littéraire, devenait humain; tout ce qui semblait artificiel devenait naturel. Et pourquoi? Parce que cette lettre, une comédienne l'avait déclamée comme elle aurait fait sur un théâtre. Quel paradoxe! Mais plutôt, quelle fausse apparence de paradoxe! Car c'est justement grâce au prestige du théâtre que les spectateurs avaient pu croire un instant voir revivre, entendre parler l'aïeule amoureuse; c'est parce que la comédienne était, comme disent les gens du métier, entrée dans la peau du personnage, dont elle avait eu elle-même comme une vision intuitive et instantanée: cette sorte de miracle n'est point rare chez les artistes doués d'un peu de génie et dont l'inconscience est entière.

Sans le faire exprès, Aurélie avait procuré à ses hôtes cette illusion, d'un degré supérieure à l'ordinaire illusion comique: l'illusion d'une présence réelle. Leur ironie en était déconcertée, et ils s'étonnaient eux-mêmes, ils s'alarmaient du trouble étrange où les jetait cette évocation.

Le duc de Charost, qui avait le laisser-aller de ses contemporains, avait aussi un fond de politesse, pour ainsi dire, patrimoniale, et même un tact assez délicat: le silence qu'il avait d'abord trouvé flatteur pour la lectrice commença de le gêner, il sentit le besoin de prononcer quelques paroles.

— Adam Niemcewicz chez la princesse, dit-il, telle serait

la première scène du film. Il faudrait un disque de Jacques Thibault... Quant au spectacle, pensez quelle merveille avec les costumes du temps !

— Auriez-vous, dit Aurélie, qui semblait sortir d'un rêve, l'intention de tourner vous-même ?

— Oh ! non, fit le duc en rougissant.

— Pour le rôle de madame votre arrière-grand mère, vous ne trouverez pas mieux.

— Merci... Mais j'avais une autre idée.

— Ah ! dit Aurélie, avec le sourire de l'artiste à qui un impresario va faire une intéressante proposition.

— Marina...

— Ah !... Quelle Marina ?

— Ma petite cousine de la main gauche. Je troyais vous avoir dit son nom... Je crains malheureusement de ne pouvoir guère compter sur elle. Bien au contraire, il est probable qu'elle me suscitera les plus grandes difficultés... Ah ! c'est un type, ma petite cousine. Elle a déjà beaucoup fait parler d'elle.

— Bah ? Elle a... le tempérament de la famille ?... Je ne parle pas du vôtre personnellement, monsieur le duc.

— Il n'y aurait pas d'offense... Mais... non... c'est... c'est même tout le contraire.

— Elle est de son temps ? Elle croit qu'on a roulé le divin Éros dans le linceul de pourpre ?

— Pas exactement... mais... elle a pris... à l'égard de notre commune bisaïeule... une attitude...

— Paradoxe, souffla Serge Vincent du Doubs.

— C'est bien ce que je dis... Elle ne souffre pas que l'on parle en sa présence des aventures de Sidonie de Charost... je dis « des aventures », parce qu'il y en a eu... d'autres. Après Adam Niemcewicz... et même pendant...

— Je vous en prie... pas d'accessoires.

— Oui... D'ailleurs, peu importe. Laissons de côté le garde-chasse.

— C'était un garde-chasse ?

— Il paraît... Mais je ne lui distribue aucun rôle dans le film.

— Vous faites mieux.

— Marina nie de la façon la plus catégorique que la maîtresse d'Adam Niemcewicz ait jamais eu un seul amant... ou plusieurs.

— Je trouve cette attitude assez noble, dit Aurélie.

— Si vous voulez. Moi, je trouve ça idiot, dit le duc. Car vous en conviendrez... M. de la Palice lui-même en conviendrait... Si l'épouse de mon arrière-grand père vénéré n'avait pas été la maîtresse de l'illustre virtuose, moi, je serais peut-être là, mais je me demande comment Marina ferait pour y être.

— Évidemment! Mais ce qui est vraiment chevaleresque est toujours un peu absurde.

— Oh! si vous tenez absolument à lui donner raison!... En attendant, elle ne veut rien savoir pour entrer en relations avec moi. Je crois qu'elle nie aussi mon existence. Quand on prononce devant elle le nom de ma maison, elle répond : « Charost? Connais pas. »

— Elle est la seule.

— Je ne vous le fais pas dire... Cette affectation de m'ignorer me gêne beaucoup; car, — j'y reviens, — j'ai absolument besoin d'elle, pour plusieurs motifs. Premièrement, je ne puis tourner que dans le décor shakespeareen des Ardennes toutes les scènes qui suivent les deux premières, savoir le concert chez la princesse et la fuite de Sidonie déchirée.

— Déchirée, pourquoi? dit Aurélie naïvement.

— Parce qu'elle abandonnait ses enfants, mon grand père et la suite

— Elle les aimait donc? dit la comédienne.

— Cette question! Est ce qu'on n'adore pas toujours ses enfants quand on les plaque? Elle n'hésitait pas une minute, mais elle avait le cœur déchiré... Cette scène sera tournée dans la pièce voisine, où elle s'est passée réellement. C'est dommage qu'il ne subsiste rien du mobilier ni du décor, mais je ferai faire des cartons et, à l'écran, l'illusion sera complète. Je transporterai tous les autres épisodes à *Comme-il-vous-plaira*.

— Comme il...

— ...Vous plaira. C'est le nom shakespeareen du château. Cette histoire romantique est essentiellement photogénique. C'est une série de visions qui parlent aux yeux. Je ne sais même pas s'il est utile d'y ajouter un texte et si l'art muet ne serait pas préférable. Serge me presse de *sonoriser* le film, mais c'est qu'il veut placer sa copie. Des scènes telles que la première infidélité de Sidonie surprise sous bois par

Adam et par l'orage, un orage épouvantable, se passe de texte.

— Mais non de tonnerre, dit Aurélie.

— Je ne songe pas à supprimer le tonnerre... Si les brouilles sont photogéniques, que vous dirai-je des réconciliations, avec accompagnement de voies de fait? Je compte principalement sur les réconciliations pour effaroucher nos bons moralistes. Quelle réclame si la censure nous honorait de son veto! Hélas! je n'ose l'espérer, puisque le film ne doit être présenté que dans certaines réunions intimes. Mais la police fourre son nez partout; et peut-être pourrait-on lui donner l'éveil si elle avait la fantaisie de fermer les yeux. Il ne me déplaît pas de la braver, mais je songe aussi au public, et il me paraît que les numéros scandaleux seront mieux tolérés dans un décor de solitude et de campagne.

— Très juste, dit Aurélie.

— J'ai encore besoin de Marina pour autre chose, continua le duc : pour rouver la fameuse lettre. C'est elle qui la détient.

— Quelle lettre?

— Vous me parliez tout à l'heure de Montréjeau... Vous ne pouvez pas l'avoir mieux connu que moi... enfin, que ma famille; car moi, j'étais bien petit...

— Qu'est-ce que je dirai?

— Oui... Mais il m'a laissé un souvenir ineffaçable. Ah! c'était un homme qui avait toutes les délicatesses.

Serge Vincent du Doubs murmura :

— Le snobisme de toutes les délicatesses.

— C'est bien ce que j'entendais, fit le duc. Montréjeau avait souci de toutes les gloires de la France... On aurait pu croire qu'il en avait la charge.

— Et bonne maman, dit Maggie, était bien une des gloires de la France.

— Vous pouvez le dire. Or, continua le duc, Montréjeau savait... d'ailleurs tout le monde savait que mon père avait dans sa collection une lettre... formidable, invraisemblable... de Sidonie à Niemcewicz, écrite le lendemain de la scène du paillasson.

— Qu'est-ce que c'est que la scène du paillasson? demanda Aurélie.

— Je ne vous l'ai pas racontée? J'oublie tout.

— Vous n'avez aucune suite dans les idées, dit Serge sévèrement.

El le silencieux Julien appuya cette remarque peu obligeante d'un petit grognement désapprobateur.

— La scène du paillasson, reprit le duc, sera l'une des plus originales du film, la plus scabreuse aussi peut-être, mais la plus pathétique. Sidonie et Adam se sont séparés trois fois. Après la seconde rupture, elle a fait couper tous ses cheveux... que j'ai là... Après la troisième, elle est venue le soir même carillonner à la porte de Niemcewicz, qui a refusé de lui ouvrir, et elle a passé toute la nuit couchée sur le paillasson. A l'aube, elle a pris le parti de rentrer chez elle, d'où elle lui a écrit une lettre, paraît-il, magnifique, mais d'une telle crudité que mon père n'a jamais consenti à me la faire lire : il me trouvait trop jeune. Il la montrait d'ailleurs au premier venu et la réputation de mon illustre aïeule en souffrait. Montréjeau savait mon père très gêné ; il lui offrit de cette lettre une somme tellement fabuleuse, que papa ne pouvait morallement pas la refuser. La lettre fut livrée et brûlée devant témoins.

— Un pareil document ! s'écria Aurélie révoltée. Mais c'est monstrueux !

— Calmez-vous, dit Serge. Montréjeau l'a brûlée devant témoins, mais il l'avait d'abord photographiée sans témoin.

— Et, dit le duc, il a envoyé à ma cousine Marina l'épreuve unique avec le cliché, le tout enveloppé dans un morceau d'une robe rouge qu'on assure que Sidonie portait chez la princesse le soir de la première rencontre et du coup de foudre.

— Le linceul de pourpre, encore, dit Serge Vincent du Doubs.

— Il me faut cette lettre, dit le duc.

— Il vous la faut, dit Aurélie en se levant aussi brusquement qu'elle avait coutume de faire sur la scène, quand elle jouait pensant à autre chose, mais que, tout d'un coup, elle entendait sa réplique de sortie.

Hors de scène, et quand elle se trouvait mêlée à une conversation de gens du monde, elle commençait par y tenir le premier rôle et tirait à elle tout le texte ; puis elle ne parlait plus guère et ne prêtait à ce que disaient les autres qu'une oreille distraite ; et enfin il devenait indispensable qu'elle se retirât, car elle ne pouvait supporter l'extrême ennui de ce

qui ne l'intéressait plus extrêmement, et elle eût fait quelque inconvenance, ou bien elle se serait endormie. Elle remercia sommairement la duchesse et le duc de leur aimable accueil, et leur demanda, du ton le moins indifférent qu'elle put prendre, s'ils comptaient partir bientôt pour *Comme-il-vous-plaira*.

— Le plus tôt possible, dit Armand; mais un tel voyage ne s'improvise pas. Il y a la partie technique...

— Certes, dit Aurélie.

Elle était déjà dehors. Elle eut le sentiment très net qu'elle ne reverrait jamais ces gens-là, et qu'elle apprendrait la suite de l'histoire par les journaux, soit à la rubrique des mondanités ou à celle des faits divers.

Comme elle venait de sortir, Julien Oraison alla droit à la cheminée, déboucha le flacon noir et le flaira.

— Eh bien ! dit-il (et ce fut sa première parole de la journée), cela ne sent absolument rien.

Serge Vincent du Doubs, à son tour, flaira l'étrange liquide, et dit, d'un ton ensemble catégorique et funèbre :

— Cela sent le néant.

— C'est ce que vient de dire Julien, observa Maggie.

— Ma pauvre Rosalinde, dit Serge, si tu n'es pas capable de comprendre la différence qu'il y a entre ne rien sentir et sentir le néant, si tu ne sais pas cette nuance, alors c'est à désespérer de tes facultés olfactives aussi bien qu'intellectuelles.

— Ne vous chamaillez pas, dit le duc avec lassitude.

ABEL HERMANT.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LA CRISE ANGLAISE

LES CAUSES ET LES REMÈDES

A la fin du mois d'août, le ministère travailliste anglais a remis sa démission entre les mains du Roi revenu tout exprès de villégiature.

Depuis longtemps on parlait des difficultés anglaises : dette publique écrasante, déclin de l'industrie et du commerce, chômage démesuré, agitation en Égypte et aux Indes. Récemment, la crise allemande avait révélé combien les grandes banques de la Cité étaient nerveuses; surtout, la faiblesse intermittente de la livre sterling, la persistance des envois d'or de Londres à Paris, le recours de la Banque d'Angleterre à la Banque de France et à la Banque Fédérale de Réserve pouvaient donner à réfléchir.

Cependant les Français, trompés par la minime importance des fléchissements intermittents de la livre sterling, avaient peine à imaginer la gravité de la situation. En réalité elle était telle que le gouvernement, acculé à la cessation de paiement ou à l'inflation par un déficit budgétaire prolongé, ne trouva plus de crédit qu'à la condition d'élaborer sans délai un programme de réformes fiscales, douanières et sociales. Malheureusement, ce programme, encore que tout à fait insuffisant, était en contradiction avec la doctrine, plus exactement avec la mystique du parti travailliste, et ceux des ministres qui se rendaient compte de la situation ne réussirent à convaincre ni les autres membres du Cabinet, ni les délégués des Trade-Unions spécialement convoqués.

A l'exemple du ministère Poincaré de 1926, il s'est formé un gouvernement d'union, mais la situation qu'il trouve est singulièrement plus difficile à rétablir que ne le fut celle de la France. La France peut vivre presque complètement sur elle-même; en 1926, les Régions dévastées étaient reconstituées, les sources de la fortune publique restaient à peu près intactes, la dévaluation du franc avait été si rapide que le prix de la vie n'avait pas encore suivi la hausse des prix de gros; le mouvement de la hausse du franc put être conduit et limité sans crise de chômage, sans imposer de privations aux petits fonctionnaires, aux salariés, aux paysans. L'union en fut grandement facilitée, le parti socialiste dut observer une attitude passive et la confiance put conjurer aisément la crise monétaire.

En Angleterre, la situation est sensiblement différente. Dans ce pays épris de tradition, un précédent séculaire a inspiré la politique financière suivie depuis la guerre avec d'autant plus de force que le recul du temps avait fait oublier de quel prix le succès avait été payé. Aussi paraît-il utile de rappeler sommairement un passé qui aidera à comprendre le présent.

UN PRÉCÉDENT : LA GRANDE CRISE DE 1820

Pour financer les coalitions qui vinrent à bout de Napoléon I^e, l'Angleterre dut émettre de grandes quantités de papier-monnaie; l'inflation se manifesta avec ses conséquences inévitables, et la livre sterling-papier, qui avait cours forcé, perdit 30 pour 100 de sa valeur-or. Une commission étudia les moyens de la ramener au pair et rédigea un rapport resté fameux, *the Bullion Report*, dont les conclusions furent mises en pratique de février 1820 à février 1822.

De lourds impôts faisaient rentrer les billets dont une partie était détruite, ce qui déterminait la hausse de ceux laissés en circulation. En trois ans la livre sterling fut ramenée au pair, mais la restriction des signes monétaires avait entraîné la baisse des prix, ce qui accumula d'innombrables ruines, surtout chez les agriculteurs, malgré les récoltes exceptionnellement abondantes de 1819 et 1822. Cela ne se passa pas sans quelques violences et les relations de l'époque sont

pleines d'allusions aux incendies de récoltes allumés par les fermiers, ruinés à côté de leurs greniers pleins.

L'émigration et le charbon sauveront l'Angleterre d'une « Jacquerie généralisée ». Une partie des paysans abandonna la mère-patrie pour les États-Unis et le Canada, une autre partie trouva du travail dans les mines de charbon qui s'ouvraient à ce moment, puis dans les manufactures. L'effectif des agriculteurs anglais finit par ne plus représenter que 10 pour 100 de la population, contre 40 pour 100 en France et 95 pour 100 en Russie.

Juste à ce moment, les machines à vapeur étaient suffisamment perfectionnées pour entrer dans la pratique courante; le steamer, la locomotive, la machine, achetés le plus souvent en Angleterre, créaient partout des besoins de charbon toujours croissants. Pendant près d'un siècle, l'Angleterre fut le gros fournisseur de houille et de machines du monde entier. Son charbon constituait un fret d'aller très rémunérateur, qui s'échangeait dans le monde entier contre les produits locaux que l'Angleterre stockait et redistribuait après les avoir ou non transformés. Aussi la marine de commerce britannique devint-elle de loin la première du monde. L'Angleterre en arriva à acheter à l'étranger 50 pour 100 de ses vivres (80 pour 100 de son blé, 100 pour 100 de son sucre); mais elle contrôlait le commerce du charbon, des métaux, du coton, du caoutchouc, etc... La plupart des transactions mondiales se réglaient à Londres, chambre de compensation, *Clearing house*, du monde entier. La plupart des nations s'habituaient à prendre la livre sterling comme monnaie de compte dans leurs commandes et leurs règlements à l'étranger ou en douane. Sa situation de marché central du monde et ses relations universelles donnaient à l'Angleterre des facilités incomparables pour mettre la main sur les bonnes affaires du monde entier.

La Cité redistribuait les crédits mondiaux et dominait le monde économique par la puissance et la technique de ses banques : ce qui n'était possible que grâce à la stabilité de la livre sterling et à la stabilité du régime politique.

Deux grands partis se succédaient à la tête des affaires : le parti conservateur à tendances impérialistes et protectionnistes, le parti libéral plus souple et résolument libre-échangiste; chacun d'eux, en prenant le pouvoir sous le contrôle

de la Chambre des lords, soustraite à l'élection et en partie héréditaire, corrigeait les excès de son prédécesseur.

La maîtrise des mers et la stabilité de la livre sterling, voilà ce qui fut l'alpha et l'oméga de la politique anglaise. Grâce à sa flotte et à sa puissance financière, l'Angleterre fut à la tête des nations.

ORIGINES DES DIFFICULTÉS ACTUELLES

Pour soutenir la grande guerre de 1914-1918, l'Angleterre dut multiplier les emprunts et émettre du papier monnaie (1200 pour 100 de la circulation antérieure).

En 1919, le cours de la livre sterling était tombé à 3 \$ 44 (dépréciation 29 pour 100); encore la baisse avait-elle été fortement freinée par le crédit que valait à l'Angleterre son incomparable richesse. Cette baisse était cependant suffisante pour que l'étranger commençât à compter en dollars, ce qui menaçait la prééminence de la Cité et les courtages prélevés sur le commerce international: aussi le gouvernement d'union entre les conservateurs et les libéraux, puis les conservateurs seuls (contre la coalition des libéraux et des travaillistes) appliquèrent-ils énergiquement les procédés qui avaient réussi un siècle auparavant, en repoussant par ailleurs jusqu'à l'apparence de la solidarité économique et financière instaurée entre les Alliés pendant la guerre.

La déflation poursuivie jusqu'en 1923 entraîna des difficultés sérieuses pour les mines, les industriels, les agriculteurs. En 1920, elle créa le chômage, de même que la déflation de 1822 avait chassé les agriculteurs de leurs fermes. Mais la prospérité ne se rétablit pas, bien au contraire. Tandis qu'en 1822, les agriculteurs avaient retrouvé rapidement des moyens d'existence dans les mines, dans les manufactures ou hors de la métropole, depuis 1923 les chômeurs sont précisément licenciés par les mines et les manufactures, et les émigrants sont repoussés par les pays de langue anglaise.

Le problème de la crise anglaise et surtout du chômage se présente donc sous une forme nouvelle pour laquelle l'empirisme n'a pas de panacée éprouvée. Les données sont nouvelles, les unes d'ordre interne, les autres d'ordre externe : c'est seulement après avoir examiné en détail les unes et les autres

que nous pourrons aborder les moyens les plus propres à amener l'assainissement de la situation.

DONNÉES INTERNES DE LA CRISE

Partout, même sur le marché intérieur, l'industrie et le commerce anglais luttent difficilement contre la concurrence étrangère. La raison en est que *le prix de revient anglais est trop élevé*.

Les éléments du prix de revient sont : les matières premières, la main-d'œuvre, les frais généraux : le premier appelle peu d'observations, mais il n'en est pas de même des autres.

Puisque l'Angleterre achète à l'étranger la plus grande partie de la nourriture nationale, il est naturel que le prix de la vie y soit assez élevé ainsi que les salaires; il en était de même avant la guerre, en période de libre échange intégral.

La défense corporative des ouvriers et employés anglais a toujours été remarquablement organisée, si bien qu'à la suite de la longue prospérité qui avait précédé la guerre, ils étaient arrivés à un *standard of living* élevé. Pendant la guerre et jusqu'en 1920, leur situation n'a cessé de s'améliorer encore. Aussi la main-d'œuvre anglaise, considérée comme bonne, a-t-elle toujours été une main-d'œuvre chère. Quand éclata la crise de 1920, les ouvriers anglais défendirent énergiquement leur *standard of living*. D'autre part, des considérations humanitaires conduisirent par la suite le gouvernement unioniste à accorder des allocations payées par un fonds de chômage alimenté par les patrons, les ouvriers occupés et le budget. Mais la démagogie de M. Lloyd George et des travaillistes, la faiblesse des conservateurs aussi, élevèrent et entretinrent les allocations à un niveau tel que le rajustement des salaires qui aurait dû accompagner le redressement de la livre sterling ne se fit que dans des proportions tout à fait insuffisantes.

Depuis un an, le prix de la vie a baissé en Angleterre de 24 pour 100 environ, mais les allocations de chômage sont restées immuables. Aujourd'hui, un chômeur chargé de famille peut arriver à toucher 48 shillings par semaine (1 150 francs par mois). Or, il est tels métiers comme ceux de jardinier, de conducteur de tramway, etc., où on lui offre

50 shillings de salaire hebdomadaire. On comprend qu'il refuse avec indignation de travailler pour la différence, soit 2 shillings par jour!

Si l'on songe que, de par le bon plaisir des travaillistes, un chômeur, pour être secouru, n'est plus obligé de prouver qu'il cherche du travail, et que cette corporation nouvelle comprend les gens dont le travail est intermittent ou saisonnier (personnel des stations estivales, des usines de conserves de légumes ou de poissons, joueurs de foot-ball professionnels qui ne jouent que le samedi, etc...), on comprend pourquoi le patron anglais paie en or 100, ce que les patrons français et allemands paient environ 50 et 45; on comprend également pourquoi seuls désirent travailler les spécialistes à hauts salaires.

A ce coût de la main-d'œuvre en Angleterre on est tenté de comparer les hauts salaires des ouvriers américains, encore mieux payés que leurs concurrents anglais; mais il ne faut pas perdre de vue qu'aux États-Unis le développement du machinisme et du travail à la tâche, la richesse des filons miniers facilement exploitables permettent une production considérable par tête d'ouvrier. D'autre part, les charges nationales et sociales sont relativement faibles, se répartissent sur de fortes productions et la charge unitaire des frais généraux est très réduite.

Au contraire, en Angleterre, l'industrie, qui avait été si longtemps à l'avant-garde du progrès, est aujourd'hui complètement distancée. D'une façon générale, on a préféré dépenser de la houille à bon marché, la gaspiller même plutôt que de remplacer les vénérables machines à balancier et les bonnes vieilles chaudières à foyer intérieur. La consommation est souvent quatre ou cinq fois ce qu'elle est ailleurs, et le matériel de fabrication est trop fréquemment digne de figurer dans un musée rétrospectif. Les mines de houille elles-mêmes, surtout les petites installations, payant de fortes *royalties* aux propriétaires du sol, ont rarement modernisé leurs installations, les filons d'extraction économique sont épuisés, et le rendement tombe souvent à 250 tonnes par homme, alors que chez les concurrents étrangers il dépasse 500 tonnes. De ce seul fait, beaucoup de mines sont loin de boucler leurs budgets.

Par ailleurs, les charges nationales et sociales accroissent dans d'énormes proportions les frais généraux. Le budget

anglais atteint maintenant 800 millions de livres sterling; il faut y ajouter la contribution patronale et ouvrière au fonds de chômage, soit 45 millions de livres, et même les emprunts autorisés du fonds de chômage ainsi que les secours municipaux, pour constater que l'activité britannique, anémiée par la crise et le chômage, supporte 900 millions de livres, soit environ *112 milliards de francs*, dont plus de moitié représentent les arrérages et l'amortissement de la dette (1).

Si encore une grosse partie de cette charge écrasante se répartissait entre les droits de douane et les taxes sur la dernière transaction, les produits importés de l'étranger supporterait leur quote part des charges britanniques, ce qui soulagerait d'autant l'industrie nationale. Mais le parti libéral, le parti travailliste sont résolument libre-échangistes, alors que les exportateurs allemands bénéficient chez eux de l'admission temporaire pour les matières premières destinées à être réexportées ainsi que de détaxes fiscales diverses.

Les droits Mac Kenna établis par les conservateurs lors de leur passage au pouvoir ne remédient que partiellement à cette situation de fait.

M. Lloyd George, au temps où il était tout-puissant, a demandé les ressources du relèvement de la livre aux impôts directs qui pèsent sur le capital ou sur la production; les conservateurs n'ont pas osé changer l'assiette de l'impôt.

Finalement, les produits anglais, dont le prix de revient est alourdi par les hauts salaires, par le gaspillage de la main d'œuvre et du charbon, par les impôts directs, sont concurrencés, même à l'intérieur, par les produits des industriels étrangers bénéficiant de conditions normalement plus favorables et parfois favorisés par des détaxes et du dumping. Mais le bon marché des articles importés a comme contre-partie le chômage.

DONNÉES EXTERNES. — LA CRISE MONDIALE

Les causes externes sont la restriction des débouchés ouverts au commerce anglais, la crise mondiale et les difficultés de la finance anglaise.

(1) En excluant la Dette, le fonds d'amortissement et le Post Office, le budget anglais a augmenté depuis 1913 de quelque 300 millions de livres sterling (36 milliards de francs) qui sont la rançon des exigences croissantes des électeurs et de la démagogie ou de la faiblesse des élus.

Il est inutile d'insister sur le développement industriel de la plupart des pays européens ou des États-Unis. Il y a seulement lieu de signaler qu'en Allemagne 30 pour 100 des vivres consommés dans le pays viennent de l'étranger et qu'ainsi les paiements pour les Réparations doivent obligatoirement être compensés par des exportations. Dans les colonies anglaises, les manufactures se sont installées de plus en plus nombreuses, et partout le passage de l'âge purement agricole et minier à l'âge industriel s'y effectue progressivement. Pendant longtemps encore, les produits anglais y jouiront d'une préférence qui s'explique par l'affinité de race et de langue, les restrictions apportées par les administrations et les grandes entreprises dans l'acceptation des fournisseurs étrangers, mais l'âge d'or est incontestablement passé. Le temps est loin où toutes les races de couleur étaient habillées de cotonnades anglaises.

En raison de l'élévation de ses prix de revient, en raison des progrès de la concurrence, la prospérité commerciale de l'Angleterre est menacée très sérieusement. Elle l'est encore plus aujourd'hui où règne une crise générale qui porte sur toutes les matières premières et frappe l'industrie mondiale tout entière.

Car l'Angleterre contrôle une forte proportion des matières premières mondiales, ce qui implique une mobilisation financière, au moins partielle, des stocks. La crise entraîne l'accumulation de matières, dont la conservation peut être malaisée et rend la mobilisation financière de plus en plus difficile par la durée indéterminée des engagements ; la baisse des cours et les avaries des stocks compromettent au surplus le dénouement des engagements. Les transactions internationales (café, caoutchouc, laine, cuivre, etc.) se règlent en *sterling bills*, effets de commerce en livres à assez longue échéance, escomptés ou acceptés par les banques de la Cité souvent au moyen des dépôts reçus de l'étranger.

De même des banques représentent à l'industrie mondiale, spécialement à l'industrie allemande, les fonds disponibles à vue ou à court terme qui existent dans les banques étrangères ; elles aident aussi les gouvernements embarrassés. C'est une source de profits très intéressants par la différence entre les taux d'intérêts servis aux banques créditrices étrangères et

ceux que paient les emprunteurs, mais en temps de crise, le risque n'est pas mince, comme on vient de le voir en juin, quand les prêteurs ont voulu rapatrier leurs fonds dont la contre-partie s'est trouvée bloquée.

La crise vraiment généralisée qui sévit actuellement dans le monde entier compromet donc la stabilité de la livre sterling et rend évidemment la solution de tous les problèmes anglais encore plus laborieuse.

Il paraît utile d'en rappeler ici les causes profondes.

A l'origine, il y a évidemment une accumulation de stocks. Stocks de blé au Canada et aux États-Unis, en Argentine, en Roumanie. Stocks de viande et de laine en Argentine et en Australie, de café au Brésil, en Angleterre, de sucre à Cuba et à Java, de caoutchouc en Angleterre, de coton aux États-Unis, en Angleterre, en Égypte, de cuivre et d'étain aux États-Unis et en Angleterre.

Quand les greniers sont pleins d'une récolte invendue, on ne sait où caser la suivante et les fermiers perdent leur capacité d'achat en machines, en automobiles, etc. A partir du moment où les automobiles se vendent moins bien, le caoutchouc s'accumule, etc. Chaque crise partielle a une répercussion sur la crise générale. Or, les crises partielles ont été fortement aggravées par la technique de certaines banques *valorisant* les stocks sans limiter efficacement la production.

Prenons quelques exemples :

Le café. — Depuis longtemps, l'État de São Paulo, au Brésil, produit une quantité de café comparable à la consommation mondiale; aussi les vieilles colonies françaises et Ceylan avaient-elles arraché leurs cafétiers dès avant 1900. Néanmoins, il y avait surproduction et les cours s'avilissaient.

Les gouvernements locaux des États de São Paulo, Minas Gerais, Rio de Janeiro, appuyés par le gouvernement fédéral et des banques, réunis à Tabaté (1906), décidèrent de maintenir entre 50 et 60 francs-or le prix du sac de café. Le gouvernement levait des taxes à l'exportation et au défrichement, et rachetait l'excédent de production pour l'entreposer ou le détruire. Il fut débordé à plusieurs reprises. En 1909, le gouvernement fédéral dut émettre un emprunt de 30500 000 livres sterling pour racheter 8 000 000 de sacs. En 1921, nouvelle opération d'égale importance, qui fut suivie jusqu'en 1928

d'une période de prospérité grâce à la surconsommation américaine. Des emprunts consolidaient les avances à court terme consenties par les banques. Puisque l'expédition réussissait, les planteurs de São Paulo défrichèrent tous les ans de nouveaux territoires et y plantèrent des cafétiers. Les pays tropicaux qui avaient timidement d'abord replanté des cafétiers sous l'impulsion du nationalisme économique, y allèrent bon train et un beau jour la récolte de café dépassa la capacité de consommation mondiale, de telle sorte que les stocks invendus atteignirent 16 000 000 de sacs à la fin de 1929. Dès lors impossible de continuer : il fallut laisser tomber un expédition devenu insoutenable. Là est la cause de la révolution brésilienne. L'Angleterre est restée largement engagée par d'énormes avances qu'elle a vainement essayé de consolider par des emprunts placés en France.

Le blé. — Sous l'impulsion du président Hoover, le *Federal Farm Board* avait valorisé aux Etats-Unis la récolte de blé de 1928 incomplètement vendue quand arriva la récolte record de 1929 : c'est alors que les Soviets se mirent à vendre en 1930 du blé à 40 pour 100 du prix de revient mondial. Au Canada, mêmes malheurs du *Farm Pool*. Cela ne pouvait manquer d'amener un krach : impossible de valoriser et mobiliser indéfiniment des récoltes invendues.

En 1900, le gouvernement égyptien a stocké pour 400 millions de coton acheté aux plus hauts prix, la moitié de la récolte égyptienne. Et l'on avait valorisé du cuivre, de l'étain, du sucre, du caoutchouc, etc. ! Et les banques américaines et anglaises avaient financé le prodigieux développement de l'industrie allemande !

Il semble donc que, pris de folie collective, tous les producteurs ayant développé outre mesure leur capacité, rationalisé leurs entreprises, en seraient arrivés, en tout et partout, à dépasser la capacité de saturation de la terre entière, et que les banquiers, sans s'en apercevoir, leur en auraient fourni les moyens.

Une bonne part des difficultés actuelles provient de ce que la valorisation des stocks a reculé le moment où les prix auraient dû baisser et limiter la surproduction et de ce que la généralisation des ventes à crédit a engagé l'avenir sur l'immense marché des Etats-Unis.

Mais surtout il y a une modification excessivement importante dans les conditions du marché mondial.

— 160 millions de Russes sont maintenus en esclavage et réduits à une *sous-consommation lamentable*, privés de tout ce que possèdent les prolétaires des pays civilisés.

— 300 millions de Chinois végètent péniblement, raziés sans arrêt depuis dix ans par des révolutionnaires de tout poil, et des bandes de soldats pillards échappant à tout contrôle.

— 340 millions d'Hindous surexcités boycottent les produits européens en général, et anglais principalement.

Il y a donc plus de 800 millions de clients qui restreignent plus ou moins volontairement leurs achats, et c'est là, sans conteste, un élément de crise considérable. Les 20 millions de chômeurs qui pâtissent en Europe et aux États-Unis devraient bien y voir une relation de cause à effet, et comprendre qu'un élément crucial est assurément la politique des Soviets.

Ce n'est malheureusement pas en vain que des écoles d'agitation ont été créées à Moscou. Dans les pays orientaux où d'antiques civilisations depuis longtemps stationnaires ont néanmoins conservé un amour-propre national, le réveil nationaliste contre les Européens a été facile à susciter : ces pays ont fourni aux écoles de désordre moscovites leurs meilleurs élèves, les plus intelligents, les plus convaincus, et laissé installer chez eux le désordre endémique. Grâce au désordre chinois il y a mévente de pétrole, d'argent, de riz. C'est ainsi qu'un million et demi de tonnes de riz sont stockées en Indochine, alors que la Chine est affamée, et la misère des cultivateurs indochinois est un puissant levier entre les mains des Soviets. Si, grâce aux Anglais, le mal est moins grand aux Indes qu'en Chine, le boycottage organisé n'y est pas moins fort efficace et nuisible. La politique des Soviets contribue à priver de travail 20 millions de chômeurs, elle compromet le rétablissement de la prospérité mondiale et, en tout cas, le retardera longtemps. On calcule qu'en 1930, pour le monde entier, la perte de salaires due au chômage a atteint 3 à 4 milliards de livres sterling (4 à 500 milliards de francs); et l'on se représente la restriction de débouchés qui en résulte, et combien la remise en route de l'activité mondiale serait facilitée si les clients russes, chinois et hindous reparaissaient en acheteurs sur le marché.

DES SOLUTIONS

La situation est réellement très difficile et très grave.

Si l'Angleterre a laissé s'anémier son industrie et son commerce pendant une période de grande activité mondiale, si elle n'a pu réduire le nombre de ses chômeurs pendant qu'ils étaient une lamentable spécialité anglaise, il est tout à fait invraisemblable qu'elle aboutisse à des résultats tangibles pendant une crise mondiale, alors qu'en dehors d'elle on compte quelque 17 millions de chômeurs, alors que jamais la concurrence n'a été aussi aiguë sur tous les marchés du monde.

Il est donc nécessaire que l'Angleterre contribue dans la plus large mesure à la solution de la crise mondiale, tout en procédant avec énergie et persévérance à l'aménagement de son activité intérieure.

Puisque la finance anglaise contrôle et mobilise financièrement une grande partie de l'activité et des stocks mondiaux, on peut être assuré que ses hommes d'affaires ont déjà agi et effectivement, qu'il s'agisse de café, de coton, d'étain, de pétrole, de caoutchouc, etc., ils ont établi des plans de restrictions, engagé des négociations avec les producteurs et les groupements étrangers, offert l'appui de leurs capitaux aux gouvernements embarrassés, trop peut-être.

Cette technique leur a toujours réussi dans le passé ; mais elle n'est pas sans danger, car elle conduit à ajouter de nouvelles immobilisations aux anciennes. (A ce jour, les avoirs étrangers à court terme sur Londres représentent plus de 400 millions de livres contre 139 millions de créances exigibles sur l'étranger, position très vulnérable.)

Quoi qu'il en soit, ce ne sont là que des efforts sporadiques, l'élément perturbateur essentiel reste intact et à tout moment remettra en question la prospérité mondiale. C'est évidemment des Soviets qu'il s'agit. Leur code spécial, le monopole de leur commerce faussent les lois anciennes des échanges internationaux ; leur propagande tend à dresser les peuples de couleur contre les nations européennes et s'exerce à cultiver à l'intérieur de celles-ci des ferment de guerre civile. Dans tous les cas, leur action est contraire à l'intérêt général, et spécialement à celui de l'Angleterre.

La disparition du régime bolchévique faciliterait grandement la tâche. Toutefois l'Angleterre ne serait pas dispensée pour autant de trouver du travail à ses 2 600 000 chômeurs et d'assurer la productivité et la sécurité de ce travail. A quoi bon créer des emplois, si les concurrents étrangers viennent offrir partout les mêmes produits à meilleur compte, ou si le travail est onéreux au point que la collectivité ne puisse le supporter ?

Il faut donc se résigner à écarter les travaux spécialement destinés à occuper les chômeurs ; qu'il s'agisse d'ateliers nationaux ou de nouvelles pyramides d'Égypte, des programmes proportionnés au nombre des chômeurs seraient bien plus écrasants que les allocations, car, en dernière analyse, ces programmes ajouteraient aux allocations des dépenses de machines, de matières et de frais généraux.

Pour que le travail soit assuré, il est de toute évidence que les débouchés doivent être pareillement assurés, donc que le prix de revient ne doit pas dépasser celui des concurrents. En l'espèce, il faut agir à la fois sur :

Les salaires ;

L'outillage des mines et des usines ;

Les frais généraux.

La facilité avec laquelle sont obtenues les allocations de chômage, et le taux élevé auquel elles sont montées, rendent vaine toute tentative de réduction de salaires. Ce sont ces allocations dont il faut restreindre le taux (total en 1930 : 140 millions de livres sterling) et diminuer le nombre des ayants-droit. Le jeu de la concurrence sur le marché du travail amènera ensuite automatiquement le rajustement des salaires au voisinage du niveau européen.

L'outillage des exploitations, leur rationalisation est fonction de la sécurité et de la capacité de remplacement laissées aux capitaux par les charges qui pèsent sur eux, à défaut de quoi tout espoir d'amélioration n'est qu'un voeu illusoire. Il vaut certes mieux pour l'Angleterre et les prolétaires anglais que la finance anglaise rééquipe l'Angleterre, plutôt que l'Allemagne ou la Russie des Soviets.

Enfin, la compression des frais généraux n'est possible que si l'écrasant fardeau de 900 millions de livres qui pèse sur le pays est considérablement réduit et si une quote-part aussi

élevée que possible en est supportée par les produits étrangers consommés en Angleterre.

Naturellement, le régime douanier doit être assez souple pour permettre de protéger efficacement l'activité anglaise contre les nations qui pratiquent le dumping (comme l'Allemagne), ou qui, sans l'amortir ou le renouveler, exploitent le matériel laissé par un régime antérieur au moyen d'une main-d'œuvre réduite en esclavage (comme la Russie); mais il ne doit pas toutefois dépasser des limites raisonnables. Les tarifs doivent donc être nuancés suivant les pays d'origine.

Si ces conditions étaient réalisées, l'initiative individuelle aurait vite fait de se mettre à l'œuvre et la situation serait vraisemblablement rétablie en quelques années.

Le programme rationnel d'initiative gouvernementale peut s'établir ainsi qu'il suit :

- Réduction immédiate et progressive des allocations nationales et municipales de chômage (totale et définitive en dix années) ;
- Réduction du traitement de tous les fonctionnaires ;
- Conversion forcée des rentes (par exemple abattement de 10 pour 100 pendant dix ans) et réduction temporaire des retraites ;
- Modification de l'assiette de l'impôt, avec une réduction massive des impôts directs et substitution de taxes douanières et de taxes sur la dernière transaction ;
- Négociation de tarifs douaniers avec tous les pays et suppression de la clause de la nation la plus favorisée ; le blé, le sucre, les produits transitant en Angleterre bénéficieraient de la franchise ou de l'admission temporaire.

A défaut de ce programme (dont nous ne pouvons indiquer ici que le schéma), nous ne voyons guère que l'inflation qui puisse rétablir, du moins momentanément, la situation de l'industrie et du commerce anglais. La création de billets et l'inflation du crédit permettraient de réduire les charges actuelles, et par suite de la baisse du pouvoir libératoire des salaires, des traitements et des rentes ramèneraient progressivement le prix de revient anglais au niveau du prix de revient mondial.

Les deux solutions ont évidemment leurs inconvénients et leurs difficultés propres.

Le premier programme impose un effort de longue durée et, même si on laisse de côté la partie internationale, soulève des difficultés immenses. Il demande ouvertement de lourds sacrifices à toute la nation, et celle-ci n'y est nullement préparée. Elle s'est habituée à vivre largement, et quand les ressources annuelles se sont révélées insuffisantes, c'est l'actif laissé par l'opulence passée qui l'a alimentée. Les dépenses des salariés, des chômeurs, des rentiers, des fonctionnaires ont été maintenues inconsidérément à un taux incompatible avec le niveau de la livre sterling, mais la masse est loin de l'avoir réalisé. On s'est trop préoccupé d'assurer une bonne rémunération du travail et on a détruit la sécurité du travail.

Aussi toutes les réductions qui s'imposent soulèvent-elles une opposition forcenée, d'autant plus que simultanément une partie des impôts directs seraient remplacés par les impôts indirects (taxes douanières et impôts de consommation). La mystique radicale et socialiste a convaincu tous les prolétaires que les impôts indirects pèsent sur le prolétariat et que les impôts directs l'épargnent. L'on affecte d'ignorer que par le jeu des incidences (par exemple, les producteurs et les commerçants incorporent dans les prix de vente les impôts directs qu'ils paient), la totalité des charges budgétaires se retrouve dans le prix de la vie. La baisse sur le prix d'un article entré en franchise est compensée par la hausse sur d'autres articles ou des pertes de salaire et du chômage qui pèsent à leur tour sur la collectivité. Or, sur les 23 millions d'électeurs anglais, 20 millions ne payent pas l'impôt sur le revenu.

Naturellement, bien qu'il ne s'agisse que de mettre la production britannique dans des conditions équivalentes à celles de la concurrence étrangère, il n'en résultera pas moins un abaissement général du *standard of living*. On s'imagine sans difficulté quels arguments en tireront la propagande travailliste et surtout la propagande communiste.

L'inflation permet au contraire de faire passer les choses en douceur avant que les intéressés s'aperçoivent en général de ce qui leur arrive. Les salaires, les rentes, les retraites restent à leur niveau nominal, mais perdent progressivement leur capacité d'achat. Le résultat est acquis, comme dirait Panurge, par manière de larcin furtivement fait.

Mais alors, il faudrait renoncer à voir la livre sterling

employée comme monnaie de compte à l'étranger, il faudrait renoncer à encaisser des courtages sur le commerce international. Naturellement, l'évasion des capitaux et le particularisme, voire le séparatisme, des Dominions mettraient en général les grosses fortunes anglaises dans une situation bien meilleure que celle que leur font aujourd'hui l'income-tax et les taxes successorales. La prééminence financière de la Cité aurait vécu, l'Angleterre aurait perdu son rang mondial, mais elle aurait peut-être évité des troubles sanglants. Il ne faut pas oublier en effet qu'en juillet 1926, le ministère Herriot a dû se retirer devant des menaces d'émeute soulevées par la chute du franc.

UN PROGRAMME DE RÉFORMES

Pour qu'un programme efficace puisse être élaboré, adopté et mis en pratique, il faut qu'il soit accepté, sinon par la totalité de la nation, du moins par une majorité suffisante. L'union nationale n'est réalisable qu'à condition que les divers partis puissent se mettre d'accord sur un programme minimum.

En fait, il n'y a que trois partis en Angleterre (en négligeant pour le moment le parti communiste). Le parti conservateur et le parti libéral existent, peut-on dire, depuis l'origine du Parlement anglais et ont un passé et des traditions.

Le parti travailliste, Labour party, est un nouveau venu. Formé en 1900 par les Syndicats, il bénéficia dès l'origine d'une caisse électorale puissante, alimentée par les cotisations des syndiqués. En 1910, un cheminot fut condamné son syndicat pour avoir détourné en vue d'un but électoral les cotisations versées pour un but nettement corporatif; mais le gouvernement libéral de 1913 fut voter une loi autorisant les syndicats à lever des contributions électoralles, dont les syndiqués ne pourraient se dispenser que par une déclaration écrite. Cette loi fut la condamnation du parti libéral, toujours grignoté depuis par le Labour party, comme chez nous le parti radical est grignoté par les socialistes, mais à une allure beaucoup plus rapide, justifiée par la différence de richesse des caisses électorales.

Toujours préoccupé de ne pas paraître réactionnaire, le parti libéral a fini par devenir le satellite du parti travailliste.

Confrontons le programme rationnel que nous avons

suggéré plus haut avec la doctrine affirmée de chaque parti.

Le parti conservateur peut accepter à peu près tout avec plus ou moins de difficultés; la conversion temporaire des rentes et la réduction temporaire des retraites appelle de sa part des objections de principe sur le respect des engagements acquis; la réduction du traitement des fonctionnaires lui est très désagréable, mais l'intérêt national passe pour lui avant toute autre considération.

Le parti travailliste, au contraire, rejette tout. Après avoir promis aux électeurs en 1929 la solution rapide de toutes les difficultés, y compris le chômage, il essaie de masquer par des accusations contre la finance internationale, contre MM. MacDonald et Snowden, le fait qu'en deux ans sa politique a épuisé tous les expédients, toutes les avances consenties au Trésor par l'Angleterre et l'étranger et que ses hommes ont dû choisir entre la démission et le dépôt du bilan de l'Angleterre, sans avoir pu empêcher le nombre des chômeurs de doubler. Les allocations de chômage n'ont cessé de croître pendant que l'indice du prix de la vie passait de 177 à 133, cette baisse de 24 pour 100 ne devant, aux yeux des travaillistes, avoir aucunement pour conséquence la moindre réduction du taux des allocations. Quand on aborde les modifications de l'assiette des impôts, la création de taxes sur la consommation, de droits de douane, on se heurte à la mystique socialiste universelle et tout argument contraire à la mystique ne saurait être accepté, ni même examiné.

En un mot, le parti travailliste est un parti de classe, les considérations nationales y sont normalement primées par une mystique d'inspiration internationale. Ses proclamations ont félicité le congrès des Trade-Unions d'avoir refusé de suivre MM. MacDonald et Snowden, déclarés traitres à la classe ouvrière sacrifiée à la livre sterling et à la finance internationale (le Mur d'argent).

Le parti-libéral est déchiré. Ce n'est pas en vain que depuis longtemps il refuse, comme le parti radical français, de voir des ennemis à gauche. C'est à grand effort qu'il essaie de concilier ses sympathies et l'intérêt national. De plus, il a toujours été libre échangiste et ses théoriciens ne semblent pas avoir réalisé que les conditions des transactions mondiales sont profondément modifiées par le développement industriel étranger.

que les transports rapides, le dumping, le monopole commercial d'État russe ont fait du libre échange une duperie qui ne semble pas devoir subsister à l'avenir.

Il est dès lors évident que l'union nationale intégrale est impossible, qu'elle est irréalisable, même en paroles.

Il peut se former, il s'est formé une coalition comprenant le parti conservateur, une partie des libéraux et quelques individualités travaillistes convaincues par l'expérience, pour élaborer un programme, et essayer de l'appliquer. Elle a trouvé immédiatement à New-York et à Paris un crédit de 10 milliards de francs qui lui donne le temps de préparer son action. Mais, comme toutes les coalitions, celle-ci ne peut élaborer qu'un programme restreint, ne comportant que des demi-mesures. Elle ne peut compter même sur la neutralité du Labour party qui a déjà fait appel à ses adhérents pour organiser la résistance. La lutte est ouverte. Verra-t-on se déclencher une campagne active dans le pays pour le convaincre de la nécessité de la « grande pénitence » ? Le succès est une question d'effectifs, de préparation, de propagande, et sans doute de force. N'oublions pas que la ruine des paysans anglais en 1822 a entraîné quelques violences (et ils n'étaient pas organisés), et que la crise qui a suivi le relèvement du dollar après la guerre de Sécession a déclenché en 1877 aux États-Unis une véritable révolution, pendant laquelle un régiment de milice fut massacré à Scranton.

Comment compter les adhérents de chaque parti ? Aux habituelles causes d'incertitude une autre s'est ajoutée par l'effet des réformes électorales de 1925 et 1928, qui ont donné le suffrage aux femmes et aux indigents (au total il y a 23 millions d'électeurs), adjoignant aux éléments conscients des partis organisés une masse d'électeurs impulsifs, susceptibles de passer subitement d'un parti à un autre. Déjà leur influence s'est fait sentir dans les brusques retournements des tendances électorales et par suite de la politique anglaise. Prenons pour exemple la question russe, puisque nous avons vu que la politique soviétique envenime tout ; nous examinerons ensuite la question de la défense sociale en Angleterre.

La question de la lutte avec les bolchéviks a beau n'être pas ouvertement posée du côté anglais, en fait, elle domine la politique anglaise depuis 1918. Les bolchéviks ne font pas

mystère que, de toutes les puissances mondiales, c'est le Royaume Uni qu'ils visent le plus directement, d'abord comme principale puissance coloniale (c'est pourquoi l'Angleterre subit aux Indes, en Égypte, au Cap, en Mésopotamie une offensive ininterrompue depuis douze ans); ensuite, parce que l'Angleterre a plus de deux millions et demi de chômeurs qui apportent des possibilités révolutionnaires indéniables (et c'est pourquoi elle subit une préparation souterraine très active). L'idée d'une lutte extérieure ouverte et sans répit, dont M. Lloyd George a été d'abord le plus acharné partisan, a alterné périodiquement, et cela avec le même M. Lloyd George, avec celle d'une entente commerciale, qui aurait comme corollaire l'abandon de la propagande soviétique dans les colonies et la Métropole. On a été jusqu'à financer directement ou par l'intermédiaire de l'Allemagne l'économie et l'industrie soviétiques. Tour à tour on s'est aperçu que ces tentatives sont vaines, on a rompu avec éclat avec les Soviets, puis le gouvernement travailliste a repris les relations. Les ruptures se sont bornées effectivement à des bouderies sans portée pratique, les réconciliations ont déconcerté la masse électorale et sont de nature à lui faire illusion sur la nocivité des Soviets. Comment lui faire comprendre maintenant qu'une politique énergique, et peut-être un jour active, s'impose vis-à-vis d'eux ?

En ce qui concerne les fluctuations de la défense sociale à l'intérieur, on peut les suivre par les vicissitudes des projets de loi concernant le droit de grève et les contributions des syndicats à la caisse électorale du parti travailliste. En 1923, après le premier passage des travaillistes au pouvoir, M. Marquisten déposa un projet de loi subordonnant la perception de la cotisation électorale à une signification écrite émanant du syndiqué ; le projet fut repoussé en deuxième lecture aux Communes. Or 1926 vit éclore une grève générale qui n'échoua que grâce au concours du public, lequel fournit en masse les chauffeurs, ouvriers et constables nécessaires pour briser la grève ; le Parlement, impressionné par cette alerte, reprit en 1927 le texte repoussé en 1923, et l'incorpora dans la loi restreignant l'activité des syndicats, loi qui punit la contrainte, l'intimidation, et interdit les grèves qui n'auraient pas de fins purement corporatives : du coup, la caisse électorale travailliste perdit 30 pour 100 de ses ressources.

Au début de l'année 1931, M. MacDonald a pu faire voter en deuxième lecture une loi détruisant cette œuvre de salut public : seraient désormais légales les grèves de sympathie, même chez les fonctionnaires; l'intimidation serait à peine répréhensible, et surtout le régime de contribution électorale serait rétabli tel qu'en 1913; de nouveau l'argent affluerait automatiquement au parti travailliste. Le nouveau texte offre un terrible danger : du moment que la grève est légale, non seulement l'État s'interdit de lutter contre elle, mais encore il doit la protéger contre toute réaction possible de la part du reste des citoyens. Situation qui s'est présentée en 1877 aux États-Unis, où il est arrivé que des volontaires venus au secours de la milice furent purement et simplement traduits devant les tribunaux, ou même livrés à l'éméute par l'autorité.

Le vote dépendait essentiellement du concours partiel des libéraux: ce concours fut accordé par un groupe rallié autour de M. Lloyd George, en échange d'un avantage électoral, le vote « alternatif » qui permet d'inscrire deux noms sur un unique bulletin de vote, la voix devant se reporter automatiquement sur le second nommé si le premier n'est pas élu. Combinaison où le libéral, inscrit second sur la liste, espère bénéficier du report automatique des voix travaillistes si le travailliste échoue; combinaison électorale valable d'ailleurs sur le tableau conservateur et dont l'intérêt prime encore une fois l'intérêt manifeste du pays. Heureusement, malgré toutes les menaces, la Chambre des lords a arrêté la loi.

Cependant, après les débats publics, comment l'homme de la rue, le libéral surtout, comprendra-t-il son devoir, si la résistance travailliste passe du plan électoral sur le plan révolutionnaire? Surtout si lui-même est touché par la réduction des allocations ou sent son salaire menacé par la concurrence accrue sur le marché du travail? En 1926, tout s'est borné à une grève générale sans violences réelles; mais depuis, l'organisation technique bolchévique s'est faite souterrainement et les partis d'ordre sont certainement moins résolus. Alors?...

Certes, si la Révolution s'installait en Angleterre, elle aurait immédiatement à surmonter de graves difficultés. L'Angleterre, dont la population ne compte que 10 pour 100 de paysans et qui reçoit au jour le jour 50 pour 100 de ses vivres, a peu de réserves d'alimentation. A un pays, dont les

dépenses sociales ont dévoré les réserves liquides, dont l'actif se compose de créances outre mer actuellement immobilisées (gelées), qui fournirait des vivres à crédit? Les navires en charge resteraient à quai, les navires en mer seraient déroutés par T. S. F. Il ne suffit pas de faire la Révolution, il faut la nourrir. Quelques bolchéviks peuvent vivre sur 150 millions de paysans, mais 40 millions d'hommes sans travail ne peuvent vivre sur moins de 5 millions de paysans, ni même se transformer rapidement en paysans. Il ne semble pas que la Russie pourrait alimenter longtemps la Révolution anglaise.

La réalité briserait vraisemblablement la mystique, mais après quelles ruines!

* * *

On voit combien sont différentes les liquidations de la guerre par la France et l'Angleterre.

Attendant de problématiques et insuffisants remboursements de l'Allemagne, la France a recouru à l'inflation et l'inflation a fait payer les frais de la guerre et de la reconstitution aux rentiers, aux assurés et aux propriétaires, par suite de la dévalorisation de leurs créances et de leurs loyers. Ce sont les économies réalisées avant la guerre qui ont été dévorées : le bourgeois français, sans avoir été consulté, et souvent sans s'en être rendu compte, a tout payé mais a laissé une situation nette à ses descendants, et aussi aux producteurs, paysans et prolétaires.

Pour garder son contrôle et ses courtages sur le commerce international, l'Angleterre a voulu revaloriser la livre sterling, comme en 1822. A cette époque, ce sont les paysans anglais et les propriétaires terriens qui ont payé les frais des guerres napoléoniennes, ce qui a d'ailleurs entraîné la disparition de la classe paysanne. La même méthode appliquée en 1920, entravée par l'arrêt de l'émigration, mais complétée par des impôts directs démesurés et amendée par les allocations de chômage, avait confusément la prétention de répartir la charge entre la fortune acquise et les producteurs, en allégeant, en réduisant à presque rien la charge sur les prolétaires. L'abus des allocations, qui, sous l'influence conjuguée des travaillistes et de leurs alliés libéraux, n'ont cessé de croître au fur et à mesure que le prix de la vie diminuait, a partiellement

tari les sources de la richesse anglaise et rendu la situation presque inextricable, par la création de rentiers, non plus de droit divin, mais de droit travailliste, à qui une industrie distancée ne peut plus donner de travail.

Quand un industriel français veut acheter de la laine, du cuivre, etc., il est obligé de régler en *sterling bills* et d'en payer l'aval à une banque anglaise : cela est vrai, mais le règlement de la guerre n'est pas terminé en Angleterre. Aujourd'hui, il faut payer l'abus des allocations de chômage. Bien entendu les bénéficiaires, qui ne possèdent rien, ne peuvent payer que par leur travail et ne peuvent être seuls à payer. Pour avoir été différé, le paiement n'en est que plus difficile et plus lourd.

Les démagogues ont promis aux intéressés que jamais le standard of living ne serait diminué et que seuls les riches paieraient ; ils ont eu le temps d'organiser la résistance, prête à se transformer en rébellion, de chômeurs démoralisés par des années de repos payé.

Wait and see, « attendre et voir », répétait volontiers M. Asquith. L'Angleterre a trop attendu, elle risque de voir de mauvais jours. Nous espérons fermement, sincèrement qu'elle en sortira sans trop de dommages.

J. BOISSONNET.

LA PRÉSENTATION DE L'ÉVANGILE DANS L'ART

APRÈS LE CONCILE DE TRENTÉ

I

Au sortir de l'art du moyen âge, où j'avais rencontré partout la discipline, je m'imaginais, en pénétrant dans l'art religieux du xvii^e siècle, entrer dans le domaine de la liberté. Le rapide regard que nous jetons dans nos musées sur les tableaux bolonais m'avait fait croire que ce nouvel art chrétien était l'œuvre de la fantaisie individuelle. Il m'avait semblé qu'il y avait alors autant de façons de représenter l'Annonciation ou la Nativité qu'il y avait d'artistes. Je pensais que l'art avait été définitivement affranchi par Ignace de Loyola, qui, dans ses *Exercices spirituels*, invite chaque chrétien à imaginer, en y appliquant tous ses sens, les scènes de l'Évangile. Chacun, désormais, pouvait se les figurer à sa guise. Les artistes, pensais-je, avaient sans doute les mêmes droits, et il suffisait que leur œuvre fût digne du sujet pour être acceptée par l'Église.

Mais, comme toutes les idées générales qui ne naissent pas de l'étude minutieuse des faits, celle-là se trouva être fausse. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'au xvii^e siècle certaines scènes religieuses étaient conçues avec une surprenante uniformité. L'Annonciation, par exemple, me montrait toujours l'Ange entrant, porté par des nuages, dans la chambre virginal. Dans la Nativité, je voyais sans cesse la Vierge écartant

les langes pour permettre aux bergers d'admirer l'Enfant. Et ce n'était pas seulement en Italie que je découvrais ces traditions presque immuables, mais en France, en Flandre, en Espagne, dans toute l'Europe chrétienne. Il devenait évident pour moi que le XVII^e siècle avait eu, lui aussi, une iconographie. Ce n'était assurément pas l'écriture sacrée du moyen âge, l'héroglyphe du XI^e siècle; il y avait dans cet art nouveau bien des libertés de détail, mais, sous les variations, nées du génie de l'individu, on retrouvait presque toujours un thème uniforme, qui était celui du siècle.

Cette iconographie, d'ailleurs, était loin d'être simple. En l'étudiant avec attention, je vis que deux forces y étaient en présence : la tradition du passé et l'esprit des temps nouveaux. Dans certains tableaux je retrouvais le moyen âge, dans d'autres, le génie de la Contre-Réforme. Chose curieuse, le même artiste était tantôt un homme d'autrefois et tantôt un homme de son temps. De même que dans l'iconographie du haut moyen âge, on discerne deux grands courants, l'un hellénistique et l'autre syrien; de même dans l'art du XVII^e siècle on reconnaît deux inspirations, celle du passé et celle du présent.

Placés à la limite de deux mondes, les artistes hésitaient souvent; ils ne savaient pas toujours quelles voix écouter. Rien de plus naturel, car l'Église elle-même, si ferme sur les dogmes, hésitait, elle aussi, en présence des poétiques légendes du passé. Pressée par la critique protestante, elle abandonnait certaines traditions, puis, prise de remords, les remettait en honneur. Pie V supprima du Bréviaire la fête de la Présentation de la Vierge au Temple, ainsi que la fête des parents de la Vierge, sainte Anne et saint Joachim. Sixte-Quint rétablit la première, Grégoire XIII la seconde. Le Bréviaire romain affirmait, au temps de Pie V, que l'Espagne avait été évangélisée par saint Jacques; quelques années après, il ne présentait plus ce voyage apostolique que comme une tradition de l'Église espagnole. Baronius y avait d'abord cru, puis en avait douté. Pourtant, en 1728, les Aragonais obtinrent de Rome qu'un office propre consacrât l'antique récit: la joie fut profonde à Saragosse et à Compostelle.

Ces luttes avaient quelque chose de douloureux. Pour des âmes tendres, c'était un déchirement de se séparer du passé.

Les ordres religieux, les couvents de femmes, où la piété avait un caractère si passionné, n'abandonnaient pas aisément les légendes qui, depuis des siècles, se mêlaient à l'Évangile. Des historiens respectueux, comme Baronius, s'efforçaient de conserver tout ce qui paraissait vraisemblable. Mais il y avait dans l'Église des esprits critiques qui pensaient qu'il fallait tout sacrifier à la vérité. Des légendes, qui avaient enchanté les âmes pendant des siècles, étaient réfutées avec aïsément et rejetées avec dédain. La vie de la Vierge n'était plus, comme autrefois, un gracieux poème, un suave retable à fond d'or, c'était une suite de problèmes à résoudre. Il faut lire le livre où Trombelli, au commencement du XVIII^e siècle, réunit toutes les polémiques dont cette vie de la Vierge avait été l'objet depuis cinquante ans, au sein même de l'Église catholique (1); on y verra à chaque page l'esprit critique entrer en lutte avec la tradition. La Vierge adolescente a-t-elle réellement vécu dans le Temple? Est-il vrai qu'elle ait ébloui ses compagnes par sa beauté radieuse et ses vertus surnaturelles? Les anges sont-ils descendus du ciel pour lui apporter sa nourriture et s'entretenir avec elle? Jean de Carthagène le croit, mais Hyacinthe Serry, docteur de Sorbonne, le nie: « Rapporter ces légendes, dit-il, c'est les réfuter. » Faut-il croire que Jésus ait reposé dans la crèche entre le bœuf et l'âne? Canisius et Baronius l'affirment, à la suite des docteurs du moyen âge et des écrivains des premiers siècles, mais Lenain de Tillemont, Baillet, dom Calmet, Serry refusent d'accepter une tradition qui n'a pas pour elle l'Évangile. Jésus, après sa résurrection, s'est-il d'abord montré à sa mère? Maldonat énumère les raisons qu'il y a de le croire, mais Serry répond que saint Marc a dit expressément: « Il apparut d'abord à Marie-Madeleine. »

Trombelli, l'historien de ces controverses, en souffre profondément et l'on sent qu'il est de tout son cœur avec ceux qui défendent les traditions de l'Église. Les grandes scènes de l'Évangile elles-mêmes, celles que l'art représentait depuis des siècles, n'étaient pas à l'abri de la discussion. Ces polémiques ne demeuraient pas ignorées des artistes: nous verrons qu'ils s'y mêlaient parfois. Il ne faut donc pas leur demander la

(1) Trombelli, *Mariæ sanctissimæ vita*, 4 vol.

douce sérénité des vieux maîtres : fils d'un siècle inquiet, ils flottaient entre la tradition et l'esprit critique. Ils durent souvent, d'ailleurs, se conformer au désir des donateurs, dont les uns étaient fidèles au passé, les autres favorables aux idées nouvelles.

II

Comment s'est formée cette iconographie que nous allons voir s'opposer à celle du moyen âge ? Elle est née à Bologne dans l'école des Carrache, mais elle a été apportée de bonne heure à Rome par les Carrache eux-mêmes et par leurs élèves. C'est à Rome qu'elle a pris son caractère presque canonique, et c'est de Rome qu'elle s'est répandue dans toute l'Europe catholique. Les cardinaux, les évêques, les chefs d'ordre, qui venaient sans cesse à Rome, en furent les propagateurs. Ils voulaient des tableaux conçus comme ceux qu'ils admiraient dans les églises romaines. Pendant la plus grande partie du xvii^e siècle, Rome fut le vrai centre artistique de l'Europe. C'est pourquoi une iconographie qui se présentait avec tous les prestiges de Rome, que la papauté avait consacrée en l'approuvant, ne pouvait manquer d'être adoptée par tous les peuples catholiques.

Beaucoup d'éléments de cette iconographie nouvelle sont empruntés à l'art du xv^e siècle italien. Il est naturel que les Carrache et leurs élèves, qui demandaient à Raphaël, à Michel-Ange, au Corrège le secret de la composition, du dessin et de la couleur, leur aient dérobé en même temps certains traits caractéristiques. Indiquons-en quelques-uns.

Le moyen âge n'avait pas osé représenter la Vierge les pieds nus; il eût considéré cette liberté comme un manque de respect. La Renaissance, pour qui la nudité eut toujours un caractère sacré, ne pouvait avoir de ces scrupules. Léonard de Vinci et Michel-Ange donnèrent l'exemple. La *Pietà* de Michel-Ange, à Saint-Pierre de Rome, a les pieds nus (1). L'imiter devint une loi dans l'école et bientôt nos Vierges françaises laissèrent voir leurs pieds nus, comme les Vierges italiennes.

(1) Raphaël qui, dans le *Sposalizio* de Milan, représente encore la Vierge les pieds chaussés, comme un artiste du moyen âge, la représentera plus tard les pieds nus.

La Vierge de pitié, de Germain Pilon, au Louvre, celle de Michel Bourdin, à la cathédrale d'Orléans, ont les pieds nus.

Pendant des siècles, la physionomie de saint Paul fut caractérisée par un grand front chauve. C'est à ce signe qu'on le reconnaissait. Raphaël ne put se résigner à représenter l'ardent apôtre des Gentils, sous l'aspect d'un vieillard : son sublime *Saint Paul parlant devant l'Aréopage*, les deux bras levés dans un transport de foi, a une épaisse chevelure sur le front (1). Exemple qui fut suivi plus d'une fois. Au Louvre, le *Saint Paul préchant à Éphèse*, de Le Sueur, a, lui aussi, une abondante chevelure.

Les types traditionnels disparaissaient donc, mais d'autres naissaient que le temps allait consacrer. Michel-Ange créa, au plafond de la chapelle Sixtine, une grandiose figure de Dieu, presque égale en majesté au Jéhovah de l'Ancien Testament. On pense, devant ce formidable vieillard qui plane, soutenu par des anges, à l'Éternel de Baruch « à qui la lumière obéit avec tremblement, à qui les étoiles répondent : Nous voici ». On retrouve ce Dieu porté par des anges, chez les contemporains et les successeurs du maître, chez Sebastiano del Piombo, chez Francesco Salviati, chez Jules Romain, mais nulle part on ne lui voit la majesté de l'original. Annibal Carrache l'adopta et le transmit à ses disciples. Le Dominiquin, dans le tableau de la galerie Barberini, où Dieu reproche sa faute au premier couple tremblant, nous offre peut-être l'exemple le plus frappant de ces imitations. Ce Dieu de Michel-Ange est celui de Lanfranc, de Guido Reni, de Benedetto Castiglione. Les artistes ne pouvaient plus concevoir autrement la suprême majesté. Le Dieu le Père de nos peintres français, celui qui plane dans les tableaux de Simon Vouet, de Poussin, de Stella, de Le Brun, c'est l'Éternel de la chapelle Sixtine.

Michel-Ange, qui eut toujours un profond dédain pour les images traditionnelles, qui semblait vouloir que l'art datât de lui, représenta les anges sans ailes. Il ne se souciait plus d'exprimer, comme les vieux maîtres, la vélocité surnaturelle de ces messagers célestes, exécutant les ordres de Dieu avec la rapidité de la pensée. Raphaël l'imita parfois : aux Loges, les

(1) Dans la série des Arazzi, au Vatican. Il faut citer aussi le beau saint Paul dans le tableau de Raphaël consacré à sainte Cécile, à la pinacothèque de Bologne.

trois célestes voyageurs, debout devant Abraham, n'ont pas d'ailes. Pellegrino Tibaldi, dans son saint Jean baptisant, de San Giacomo de Bologne, a conçu les anges comme des athlètes nus, aux muscles saillants qui planent sans ailes dans le ciel. Le Corrège, dans la coupole du dôme de Parme, peignit de gracieux adolescents, de beaux enfants souriants, que rien ne distingue des fils des hommes. L'influence du Corrège fut ici décisive. Lanfranc imita ses anges sans ailes à la coupole de Sant'Andrea della Valle. Ces *putti*, qui se mêlent parfois aux anges ailés, firent la conquête de l'art italien et de l'art européen. Leurs légions envahirent les églises, les corniches des autels, les ciels des tableaux. Charmantes créations, mais qui ont souvent rapetissé l'art chrétien, en lui donnant l'aspect d'une mythologie.

Le moyen âge avait conçu le démon comme un être hideux participant de la nature animale. En plein xvi^e siècle, nos artistes français lui donnent encore le groin du porc. La Renaissance italienne rejette ces figures monstrueuses, nées de la terreur des anciens temps. Elle imagina Satan sous les traits d'un homme que quelques particularités seulement rapprochent de la bête. Raphaël mit sous les pieds de saint Michel un Lucifer aux cornes de bétier et aux courtes ailes membranées. Le Satan de Guido Reni, que foule aux pieds un bel archange imité de Raphaël, a encore des ailes, mais n'a plus de cornes. Le démon du Dominiquin, qui s'approche sournoisement d'un petit enfant protégé par son ange gardien, ne serait qu'un homme à la physionomie inquiétante, si on ne distinguait dans sa chevelure deux petites cornes presque imperceptibles. Ainsi dans la nouvelle iconographie, l'ange et le démon perdent leur physionomie mystérieuse, leur aspect de rêve, et se rapprochent de l'homme.

Ce ne furent pas seulement les types consacrés qui furent modifiés par les grands artistes du xvi^e siècle; quelques-unes des scènes qu'ils créèrent parurent si parfaites, qu'elles devinrent des modèles sans cesse imités.

Il était difficile de concevoir la Transfiguration autrement que Raphaël. Pellegrino Tibaldi l'imita à Lorette; Rubens la copia presque littéralement, mais en exagérant tous les mouvements, dans son tableau du musée de Nancy; Jean Daret, dans l'église Saint-Sauveur d'Aix, Claude Vignon à Châtillon-

sur-Loing (Loiret); Gabriel Revel, élève de Le Brun, à Notre-Dame de Dijon. La belle figure du Christ flottant dans l'éther lumineux, les deux bras ouverts, les yeux au ciel, léger comme un corps glorieux, devint également un modèle pour les artistes qui représentaient l'Ascension. A Saint-Jean de Latran, le cavalier d'Arpin, dans la fresque du transept, imita Raphaël, mais donna à son Christ montant au ciel la demi-nudité traditionnelle. Philippe de Champagne conçut le Christ entrant dans l'éternité après avoir quitté la terre, sous l'aspect même du Christ de Raphaël.

La scène du Jugement dernier semblait avoir reçu du génie de Michel-Ange un caractère d'éternité. Désormais, l'imagination des artistes, comme celle des fidèles, n'était plus libre. A peine osa-t-on encore traiter ce grand sujet, et bientôt l'art découragé l'abandonna. Le *Jugement dernier*, que grava Martin Rota, et que dessina peut-être Titien, est plein de réminiscences de Michel-Ange. Celui que Villamena fit paraître en 1603, malgré quelques libertés de détail et le souci évident de voiler les nudités, est plus près encore du terrible modèle. Les hommes du Nord eux-mêmes, qui gardaient le souvenir de leurs Jugements derniers, si pathétiques et d'un sentiment si profond, ne pouvaient s'affranchir de la tyrannie de Michel-Ange. Le *Jugement dernier* de Crispin de Passe unit à la tradition du moyen âge, les réminiscences de la chapelle Sixtine.

Mais Rubens fut conquis tout entier. Quand il peignit son *Jugement dernier* de Munich, il lui fut impossible de le concevoir autrement que Michel-Auge. Ce qui frappe d'abord dans la fresque de la Sixtine, ce sont ces groupes d'élus qui s'entraident pour s'élever jusqu'au ciel, pendant qu'à l'opposé, des groupes de réprouvés luttent vainement contre une force irrésistible qui les entraîne dans l'abîme. Entre les deux groupes, des anges soufflent dans leurs longues trompettes pour réveiller les morts. Le Jugement dernier du xiii^e siècle, si solennel avec ses zones parallèles, est devenu ici une ascension et une chute. On pense aux deux plateaux de la balance de saint Michel, dont l'un monte et l'autre descend, — cette balance si émouvante d'autrefois, que l'art ne représente plus. On retrouve ce double mouvement dans le *Jugement dernier* de Rubens : à la chute des réprouvés répond l'ascension des élus. L'ordonnance de

Michel-Ange a été fidèlement imitée, mais, faute de place, tout s'est trouvé resserré. Il n'y a plus les vastes espaces où retentit la trompette du dernier jour et la terre est trop près du ciel. Rubens, toutefois, n'a pas consenti à imiter le redoutable Christ-juge de la Sixtine, ce souverain impassible, au profil de César, qui lève la main pour condamner. Son Christ, tourné vers les justes, les invite avec bienveillance à entrer dans la société des élus.

Ces exemples permettent de comprendre comment les grands maîtres de l'âge précédent collaborèrent à l'iconographie nouvelle. Leurs chefs-d'œuvre créèrent une tradition. Mais si grands que soient Raphaël et Michel-Ange, ils eurent une influence moins profonde que le Corrège. Michel-Ange avait la majesté biblique, Raphaël la noblesse platonicienne, mais le Corrège avait la tendresse. Il enchantait les Carrache et leurs élèves. Passeri dit en parlant de Sacchi : « Son cœur était resté à Parme au milieu des œuvres du Corrège. » C'est jusqu'à lui que remontent quelques-uns des motifs les plus frappants de l'iconographie du xvii^e siècle. Si étrange que cela puisse paraître, le Corrège est réellement le plus ancien des peintres de la Contre-Réforme. Son art, palpitant et frémissant, s'apparentait mieux à la sensibilité des nouvelles générations que le génie tout intellectuel des maîtres de la Renaissance ; il répondait mieux au christianisme passionné des disciples de sainte Thérèse et d'Ignace de Loyola. Nous venons de dire que le xvii^e siècle lui devait les ciels des coupoles et ces légions de petits génies aériens assis sur les nuages ; nous montrerons bientôt qu'il a réussi plusieurs fois à rajeunir l'iconographie chrétienne.

III

Cet art religieux, né de la tradition des maîtres de la Renaissance et du génie de la Contre-Réforme, ne fit pas disparaître complètement, nous l'avons dit, l'art du moyen âge avec ses traditions séculaires. Ces deux arts s'opposèrent parfois, mais parfois aussi s'unirent. Il est nécessaire, pour faire comprendre ce qu'il y a de nouveau et ce qu'il y a d'ancien dans l'iconographie chrétienne, à partir de la fin du xvi^e siècle, de passer en revue quelques-unes des scènes de l'Évangile.

L'Annonciation avait revêtu dans l'art de la fin du moyen âge un caractère d'intimité profondément touchant. En Flandre, la Vierge prie dans une petite chambre immaculée, où les cuivres brillent comme de l'or, où un lis fleurit dans un beau vase : l'ange est entré sans être vu par la porte entr'ouverte et s'est agenouillé. C'est dans ce silence, entre le dressoir et les chenets, que va se décider la destinée du monde. L'Italie embellit la chambre d'une guirlande antique, l'œuvre parfois sur les lauriers du jardin ou les horizons de l'Ombrie, mais conserve à la scène son caractère intime.

L'Annonciation du xv^e siècle fait un vif contraste avec celle du passé. Le ciel envahit tout à coup la cellule où prie la Vierge, et l'ange, un lis à la main, y pénètre, agenouillé sur un nuage. Des vapeurs, tour à tour sombres et lumineuses, font souvent disparaître le lit, le foyer, les murs, tout ce qui rappelle les réalités de la vie. Il semble que nous ne soyons plus sur la terre, mais dans le ciel. Presque toujours d'autres anges font cortège au messager céleste, et il est rare que quelques gracieux visages ne se montrent pas au milieu des ombres. L'art a donc voulu mettre la terre en rapport avec le ciel. Il semblait que la Vierge d'autrefois, isolée dans sa cellule, n'eût ni assez de grandeur, ni assez de mystère ; il fallait que l'on comprît que les anges et Dieu lui-même attendaient sa réponse.

Les livres de dévotion du temps signalent souvent la présence des anges dans la scène de l'Annonciation. « L'ange Gabriel, dit Richeome, fut accompagné de plusieurs autres anges. » « On ne saurait douter, dit Gelsomini, qui renchérit sur Richeome, que la plus grande partie des anges ne soit alors descendue du ciel pour adorer le Verbe au moment de sa conception. » « L'archange Gabriel, dit Abelly, l'évêque de Rodez, qui va plus loin encore que Gelsomini, ne fut pas envoyé seul vers la sainte Vierge. L'ambassade était trop célèbre pour y venir sans une compagnie qui correspondit à la grandeur du mystère. Nous devons nous représenter que tout le Paradis descendit en terre. » Ainsi, la piété ne concevait plus l'Annonciation comme un grave dialogue sans témoins ; il fallait que le ciel entier y eût participé. C'est ce qu'exprimèrent les artistes.

C'est aux premières années du xvi^e siècle que remonte cette

façon nouvelle d'imaginer l'Annonciation. En 1514, dans la chapelle des Prieurs, au Palazzo Vecchio de Florence, Ridolfo Ghirlandajo repréSENTA porté par un nuage l'ange qui entre dans la cellule de la Vierge. Mais ce fut le Corrège qui, en adoptant cette forme nouvelle de l'Annonciation, la consacra. Sa fresque du musée de Parme, où Gabriel pénètre avec le ciel dans la chambre virginale, fut peinte vers 1525. Rien n'était plus conforme au génie du Corrège que ces figures voguant sur des vapeurs. Annibal Carrache, qui étudia son œuvre à Parme avec tant de passion, lui emprunta l'idée : son Annonciation est déjà celle du XVII^e siècle. L'ange à genoux sur les nuages porte un lis d'une main et lève l'autre vers le ciel ; la Vierge agenouillée, elle aussi, les deux mains sur la poitrine, la tête et les yeux baissés, humble et pure, acquiesce à la parole divine.

Dès la fin du XV^e siècle, la composition se peuple d'anges. Dans *l'Annonciation* de Ventura Salimbeni de Sienne, le ciel tout entier semble faire cortège à l'archange Gabriel qui entre agenouillé sur un nuage. Les anges, la colombe du Saint-Esprit, les vapeurs lumineuses emplissent la chambre, qui devient irréelle et s'évanouit en fumée.

Telle sera désormais l'Annonciation des peintres et des sculpteurs, celle du Dominiquin, de Guido Reni, de Carlo Maratta, de Ciro Ferri, de Filippo Valle. C'est celle qu'on aura sans cesse sous les yeux dans les églises de Rome. Les anges seront plus ou moins nombreux, la chambre se dissoudra plus ou moins en brouillard, mais l'archange Gabriel, un lis à la main, entrera toujours porté par un nuage. C'est là le trait essentiel de la nouvelle Annonciation.

C'est à peine si l'on retrouve encore, ça et là, quelques souvenirs de l'Annonciation du moyen âge. Baroche y resta fidèle dans son tableau de la Pinacothèque du Vatican. La chambre de la Vierge, où un chat dort sur un coussin, conserve quelque chose de l'intimité d'autrefois. En plein XVII^e siècle, Orazio Gentileschi, dans son beau tableau du musée de Turin, nous montre, lui aussi, un intérieur que ne voile aucune vapeur et un ange qui s'agenouille sur le sol. Mais ce sont là des raretés, et il devient évident que l'ancienne formule, si émouvante dans sa simplicité, s'efface et disparaît.

L'Annonciation triomphale, née en Italie, cette Annoncia-

tion qui unit le ciel à la terre, fut bientôt celle de toute l'Europe catholique. Ce fut celle de la France, à partir du XVII^e siècle. Que l'on entre, à Paris, dans l'église Saint Nicolas du Chardonnet, on y verra l'archange, qui descend du ciel, un lis à la main et qui semble porté par un nuage vers la Vierge à genoux ; la chambre n'est plus que vapeur, et, dans le haut, planent les anges et Dieu le Père. On découvre dans les églises de France une foule de tableaux semblables, dont les auteurs sont, la plupart du temps, inconnus. Ils imitaient les maîtres qui donnaient l'exemple. Jouvenet nous offre le parfait modèle de cette Annonciation italienne devenue française. C'est une Annonciation d'un sentiment identique, une Annonciation avec ses nuages et ses chérubins, que dessina Louis de Boullogne pour la chapelle de la Vierge, à Versailles.

L'Espagne, après quelques hésitations, se soumit, elle aussi, à la loi. Dans son tableau du musée de Grenoble, Zurbaran fit entrer le ciel avec ses anges dans la chambre de la Vierge ; il agenouilla l'archange Gabriel sur un nuage, mais, comme jadis, il mit le lis fleuri dans un vase. En revanche, quelques années après, Murillo, dans son tableau du musée de Séville, reproduisit l'Annonciation italienne dans toute sa pureté. L'archange à genoux sur un nuage porte le lis d'une main et montre le ciel de l'autre ; la Vierge agenouillée fait un geste d'étonnement ; la chambre disparaît sous de sombres vapeurs et des anges assistent au mystère.

Quant aux pays du Nord, il suffit de citer *l'Annonciation* d'Adrien Bloemaert pour prouver que, dès les dernières années du XVI^e, ils avaient déjà reçu de l'Italie la formule nouvelle.

La Nativité, telle que l'avaient conçue les derniers siècles du moyen âge, était une scène pleine d'humilité, de silence et de ferveur. Le nouveau-né était étendu tout nu sur la terre, plus pauvre que les plus misérables des enfants des hommes ; mais la Vierge agenouillée, les mains jointes, l'adorait et saint Joseph le contemplait avec respect. Le bœuf et l'âne rappelaient que le fils de Dieu était né dans une étable. Rien n'était mieux fait pour toucher le cœur que cette pauvre famille abandonnée de tous, ignorée du reste du monde. La présence de Dieu ne se trahissait que par la foi profonde de la mère et du père adoptif.

A cette Nativité du XV^e siècle, opposons celle du XVII^e.

L'enfant n'est plus étendu tout nu sur la terre : il est enveloppé de langes et couché dans une grande corbeille pleine de foin. Sa mère est, comme autrefois, agenouillée devant lui, mais elle ne joint plus les mains pour prier : elle écarte les langes pour laisser voir le nouveau-né. Elle le montre aux bergers qui contemplent avec admiration le Sauveur annoncé par l'ange. Saint Joseph apparaît dans l'ombre de l'étable, mais les animaux ne se voient pas toujours auprès de lui.

Cette Nativité a donc un caractère nouveau. Elle ne se sépare pas de l'Adoration des bergers. L'art ne représente plus le triste abandon de la Sainte Famille, mais le moment où le fils de Dieu est reconnu pour la première fois par les hommes. Aussi la mère soulève-t-elle les langes pour le montrer, et il arrive souvent que l'enfant devenu lumineux éclaire les ténèbres et fait rayonner les visages. Il n'y avait jadis que trois personnages ; il y a maintenant, autour de la Sainte Famille, des bergers, des bergères, des enfants émerveillés, le chien du troupeau, et, porté sur les épaules d'un jeune homme, un agneau, les pattes liées, présent des pauvres à un plus pauvre qu'eux. Parfois, les anges planent dans un ciel qui semble envahir la pauvre chaumière ; parfois, ils descendent sur la terre, et s'agenouillent, eux aussi, auprès de l'enfant.

Cette Nativité animée, riche de personnages, lumineuse et sombre, est celle du XVII^e et du XVIII^e siècle. C'est une surprise de la rencontrer toujours pareille dans un temps que l'on pouvait croire moins docile. Pendant plus de deux cents ans, on retrouve sans cesse l'enfant couché dans la corbeille et la mère soulevant les langes pour le faire admirer aux bergers. C'est la Nativité du Dominiquin, de Romanelli, de Pierre de Cortone, de Conca, de Carlo Maratta ; c'est encore celle de Raphaël Mengs.

La France l'accueillit de bonne heure et lui resta fidèle. On retrouve tous les traits de la Nativité italienne chez Simon Vouet, La Hyre, Lenain, Philippe de Champagne, Pierre Mignard, de Troy, Restout. Poussin lui-même, qu'on croit si étranger à l'iconographie traditionnelle, a représenté la Nativité sous cet aspect. Nos écoles provinciales adoptèrent ce thème consacré et on le rencontre dans toute la France.

Ce fut également, depuis le Greco, la Nativité de l'Espagne : ce fut celle de Juan de Castillo, de Zurbaran, de Murillo, de

Pedro Orrente. Elle pénétra en Flandre, au temps de Martin de Vos, et devint celle de Bloemaert et de Rubens. La Hollande protestante la connut : la *Nativité* de Rembrandt ne fut pas conçue en dehors de toutes les traditions, comme on pourrait l'imaginer ; elle est au contraire parfaitement fidèle au modèle consacré. La mère découvre l'enfant couché sur sa petite corbeille pour le montrer aux bergers et c'est de lui que rayonne la lumière.

Ces innombrables tableaux sont à la fois semblables et divers : chaque artiste y exprime son génie par la gradation de la lumière et de l'ombre, par le rythme de la composition, par la noblesse ou la rusticité de ses personnages. Mais la variété des détails n'empêche pas de reconnaître au premier coup d'œil l'uniformité du thème.

D'où vient cette *Nativité* si différente de celle du moyen âge ? Elle remonte, au moins en partie, jusqu'au Corrège, à qui elle inspira, en 1530, une œuvre de génie. La fameuse *Nuit* de Dresde, en effet, est une des merveilles de l'art italien. De l'enfant couché sur le foin de la corbeille rayonne toute la lumière ; il illumine la mère au tendre visage et les bergers éblouis. L'idée d'associer l'Adoration des bergers à la *Nativité* n'appartient pas au Corrège, car elle apparaît fréquemment dès la fin du moyen âge ; mais son chef-d'œuvre, que tant d'artistes admirèrent, contribua à la consacrer. Ce qui est bien à lui, en revanche, c'est ce nouveau-né rayonnant, qui répand la clarté dans le tableau, comme il apporte la lumière dans les âmes.

Voilà ce qui enchantait les artistes et ce qu'ils ne cessèrent d'imiter. Il est curieux toutefois de voir le sentiment chrétien retoucher légèrement l'œuvre du Corrège. Sa Vierge, exquise, mais tout humaine, contemple son fils avec un bonheur si profond, qu'elle ne remarque même pas les visiteurs qui se sont approchés. Elle couve sa félicité, indifférente au reste du monde. Dès le xvi^e siècle, l'art exprima par un simple geste un sentiment plus haut. La Vierge, au lieu d'envelopper l'enfant de ses bras, soulève les langes pour le montrer aux bergers : elle comprend donc que le fils de Dieu n'est pas né pour elle seule, mais pour tous les hommes.

Ce geste de la Vierge, dont nous ne savons pas quel est l'inventeur, et que nous rencontrons déjà assez fréquemment au xvi^e siècle, fut adopté même par les artistes qui imitaient

le Corrège et qui faisaient de l'Enfant Jésus le foyer de la lumière. On le trouve vers 1550 dans les belles estampes de Bonasone, un peu plus tard dans la *Nativité* de Marcello Venusti, à Sainte-Marie de la Minerve, et dans celle de Vasari à la Villa Borghèse. Titien et Véronèse l'ont connu. Bientôt Annibal Carrache, en représentant la Vierge soulevant les langes de l'enfant, en fit un des motifs de l'École.

L'Église favorisa sans doute un thème où s'exprimait l'oubli de soi. Je n'ai découvert aucun texte sur ce sujet, mais il en est un sur l'enfant rayonnant de clarté. Le P. Maselli, jésuite, s'autorisant de sainte Brigitte et de saint Vincent Ferrier, affirme que le Christ, au moment de sa naissance, brillait comme le soleil à son lever. Le Corrège avait donc, sans le savoir probablement, réalisé ce que les mystiques du moyen âge avaient rêvé, et l'Église ne pouvait qu'admirer cet enfant devenu la source de la lumière.

Cette riche Nativité avec ses nombreux personnages, ses contrastes d'ombre et de clarté, ses détails familiers, ne devait pas tarder à remplacer la Nativité du moyen âge dont la modestie était peu comprise d'un siècle, qui n'était pas celui de la simplicité. Elle apparaît encore quelquefois, surtout chez les artistes français et flamands. Il est de graves Nativités à trois personnages de Stella, de Poussin, de Rubens, où revit quelque chose de l'esprit du passé. En Italie, il arrive parfois que les artistes perpétuent le geste de la Vierge du xv^e siècle, joignant les mains pour adorer l'Enfant. Chose curieuse, Annibal Carrache, qui adopta le thème de la Vierge soulevant les langes de l'enfant et qui contribua tant à la répandre en Europe, a, une fois ou deux, représenté la Vierge les mains jointes devant le nouveau-né. Telle est également, au Louvre, la *Vierge de la Nativité* de Ribera, cette pure et grave jeune fille qui n'est que foi et prière. Greco hésita, lui aussi, entre le geste de ferveur du moyen âge et le geste d'accueil des temps nouveaux. On voit que ce qu'il y avait de grand et de noble dans l'art du moyen âge avait de la peine à disparaître.

Il y avait dans cette scène de la Nativité, un trait qui venait du plus lointain passé et qu'il semblait difficile d'abandonner. Depuis des siècles, on voyait le bœuf et l'âne dans l'étable, près de l'Enfant, et, avant la Réforme, personne n'avait jamais songé à s'en étonner. Fallait-il se rendre aux

arguments des novateurs, et devait-on, parce que l'Évangile n'en parlait pas, renoncer à ces humbles amis, qui avaient réchauffé de leur souffle le nouveau-né abandonné des hommes? Nous avons dit que l'Église se divisa, que l'esprit critique entra en conflit avec le génie poétique et que les artistes eux-mêmes prirent part à ces luttes. C'était une des questions qu'ils agitaient dans leurs conférences académiques. Le Brun n'admettait pas qu'on représentât les animaux dans la scène de la Nativité : « Ils y passent, disait-il, pour une pure chimère, sans avoir aucun fondement dans l'Évangile. » Et il dit ailleurs, en parlant de la *Nativité* de Carrache : « Ces animaux portent un caractère de brutalité, au lieu qu'un sujet aussi divin ne devrait être accompagné que de figures et actions qui répondent à la sainteté du mystère. » On vit donc, au XVII^e siècle, des Nativités sans animaux, qui eussent semblé impies au moyen âge. On en vit en Italie aussi bien qu'en France. Il y a des Nativités du Guide, de Carlo Maratta, de Pierre de Cortone, comme il y en a de Simon Vouet, où ne figurent ni le bœuf, ni l'âne. Il arrive que le même artiste représente la Nativité, tantôt avec les animaux, tantôt sans les animaux. Il se peut que, dans l'un et l'autre cas, il ait reçu des indications précises, car les donateurs n'étaient pas toujours indifférents à des problèmes qui passionnaient alors les esprits.

Le bœuf et l'âne, d'ailleurs, quand ils apparaissent, sont rarement, comme jadis, à la place d'honneur : dissimulés dans l'ombre, ils se remarquent à peine. On ne leur reprochait pas seulement d'être apocryphes, on les trouvait vulgaires. On pensait que leur place n'était plus dans des Nativités embellies d'arcades en ruines et de colonnes corinthiennes aux architraves mutilées. On jugeait plus noble de convier la grande antiquité au berceau du Christ. Au XVIII^e siècle encore, dans les crèches napolitaines, les bergers viennent adorer l'enfant dans les ruines d'un temple, au pied de la statue d'un dieu.

IV

Baronius, arrivant dans ses *Annales* à l'Adoration des Mages, se demande si ces mystérieux voyageurs étaient Chaldéens, Persans ou Arabes, mais il ne se demande pas s'ils s'appa-

laient réellement Melchior, Balthasar et Gaspar, si le premier était un vieillard, le second un homme d'âge mûr et le troisième un jeune homme, si l'un d'eux enfin était un nègre. Il est évident que ces traditions ne lui paraissent pas dignes de la gravité de l'histoire. Lenain de Tillemont ne se montre pas plus favorable que Baronius à ces antiques récits, où il ne voit que des fables. Des érudits, dont plusieurs étaient des religieux, allèrent jusqu'à affirmer que nous ne connaissons pas le nombre exact des Mages, que rien ne nous autorise à leur donner le titre de rois, enfin qu'ils n'adorèrent pas l'Enfant Jésus dans l'étable, mais dans une maison de Bethléem.

Ainsi, ce n'étaient pas seulement les légendes du moyen âge qui s'évanouissaient, c'était son ingénieux symbolisme. Comment supposer, puisqu'on ne savait rien de l'âge des Mages, qu'ils aient pu représenter l'enthousiasme de la jeunesse, la raison de l'âge mûr et l'expérience de la vieillesse venant rendre hommage à l'Enfant ? Comment croire, puisqu'il n'était pas sûr qu'ils ne fussent que trois, qu'ils aient symbolisé l'Europe, l'Asie et l'Afrique en marche vers le berceau du Christ ?

Il semblait donc qu'il ne dût rien subsister de la vieille iconographie du moyen âge. Mais les artistes se montrèrent, d'ordinaire, moins audacieux que les historiens de l'Église. Ils avaient des traditions si bien établies que la plupart d'entre eux y restèrent fidèles.

Que l'on étudie, par exemple, la fresque de l'*Adoration des Mages* que Passignani peignit à Sainte-Marie-Majeure, dans la sacristie des chanoines, vers 1600. L'œuvre est glaciale, mais parfaitement conforme aux anciennes règles. On y voit un vieillard, un homme d'âge mûr et un jeune homme. Ils portent, comme jadis, des couronnes, et le vieillard, fidèle à une tradition quatre fois séculaire, s'agenouille devant l'Enfant. Voilà un artiste que les controverses n'ont pas troublé. Carlo Maratta ne paraît pas s'en être ému davantage. Il donna, lui aussi, trois âges différents aux trois Mages, et, comme au xvi^e siècle, il figura le jeune homme sous les traits d'un nègre. Augustin Carrache, non seulement respecta la tradition des trois âges, mais certifia, en représentant les animaux, que l'Adoration des Mages avait eu lieu dans l'étable. Les Fran-

çais, les Flamands, les Espagnols se montrèrent souvent aussi fidèles que les Italiens aux traditions du moyen âge.

Il était difficile pourtant que l'incertitude qui régnait dans les esprits ne se retrouvât pas dans l'art. Le nombre des Mages, il est vrai, ne varia jamais, et l'un d'eux, comme au xv^e siècle, fut très souvent un nègre. Mais ce qui s'effaça de plus en plus, ce fut la distinction des âges. Molanus avait écrit : « Il n'y a pas lieu de blâmer les artistes qui ne donnent pas à chaque Mage un âge différent. » Ce fut le sentiment de l'Église ; aussi voit-on Federico Zuccaro et Louis Carrache représenter deux vieillards. Chez nous, B. Picart, dans son illustration de la Bible, en représenta trois. Souvent les âges se rapprochent tellement qu'ils semblent vouloir se confondre.

Ces libertés ont séduit Rubens, qui, pourtant, avait prouvé dans son tableau du musée de Lyon, qu'il connaissait la tradition. Il lui arrive de représenter les trois Mages sous l'aspect de deux vieillards et d'un nègre. Qui n'a admiré les deux vieillards de son *Adoration des Mages*, du musée d'Anvers ? L'un agenouille sa science avec humilité devant l'auteur des lois du monde. L'autre, vieux magicien au regard farouche, qui possède tous les secrets de l'Orient, lutte encore avec son orgueil avant de l'incliner aux pieds du petit enfant. Rubens a senti, avec son instinct de poète, qu'il était beau d'amener des extrémités de la terre au berceau du Christ ces deux vieillards lassés de tout, sauf de la vérité.

Pendant des siècles, la Fuite en Égypte eut un caractère immuable : la Vierge, portant l'enfant dans ses bras, était assise sur l'âne que saint Joseph conduisait par la bride. Aucun chrétien, aucun artiste n'eût pu l'imaginer autrement. Il vint pourtant un moment où l'âne de la Fuite en Égypte parut aussi suspect que l'âne de la Nativité. L'Évangile n'en parlait pas, et l'esprit critique rejettait alors tout ce qui n'était pas l'Évangile.

Un écrivain conciliant, comme Ayala, jugeait que les peintres pouvaient continuer à représenter l'âne, tout en avouant qu'il n'avait pour lui que la tradition. Mais les artistes eux-mêmes n'étaient pas très favorables au vieux thème, parce que l'âne leur paraissait manquer de noblesse. Nous sommes loin du temps où l'ânesse de Balaam était jugée digne d'entrer dans la cathédrale, en compagnie des prophètes, de Virgile et de la

sibylle Érythrée. Le moyen âge, que touchaient si profondément les côtés humbles du christianisme, aimait l'âne qui avait porté la Vierge et le Fils de Dieu. Mais il ne faut pas demander au XVII^e siècle la tendresse ingénue du XIII^e. La Renaissance avait transmis aux artistes le goût d'une humanité héroïque et d'un monde noble, où l'animal avait peu d'accès. Michel-Ange méprisait tout ce qui n'était pas l'homme. C'est pourquoi on vit naître, à la fin du XVI^e siècle, une Fuite en Égypte, qui eût paru sans doute fort choquante aux artistes du moyen âge : la Vierge, portant l'enfant, s'avance à pied, et saint Joseph l'accompagne, le bâton du voyageur à la main. L'âne suit d'ordinaire, mais souvent il se remarque à peine, et parfois même il disparaît tout à fait.

Cette Fuite en Égypte si nouvelle apparaît vers la fin du XVI^e siècle, sans qu'il soit possible de désigner l'auteur de cette innovation. C'est par exemple *la Fuite en Égypte* de Louis Carrache : chez lui, tous les personnages sont à pied, même l'enfant Jésus, que la Vierge conduit par la main ; un ange sans ailes donne une poignée de foin à l'âne, dont on n'aperçoit que la tête. Annibal Carrache nous montre, lui aussi, la Vierge s'avancant à pied, l'enfant dans les bras, et saint Joseph la suivant en tenant l'âne par la bride. L'École bolonaise adopta la Fuite en Égypte de ses maîtres. Guido Reni lui donna le plus beau caractère. Sa Vierge marche avec noblesse en portant l'enfant attaché à son cou avec une large bandelette ; pour protéger son sommeil, elle relève son voile d'un gracieux mouvement et lui en fait un abri. Saint Joseph la précède, le bâton à la main ; l'âne ne se voit pas. Le Dominiquin traita le sujet d'une manière presque identique dans le dôme de Fano.

Cette Fuite en Égypte est celle que l'on rencontre d'ordinaire dans les églises de Rome. On la voit à San Giuseppe dei Falegnami, à l'Ara Coeli, à San Francesco a Ripa. Carlo Maratta, à Sant'Isidoro, y mit beaucoup de grâce : saint Joseph donne la main à une charmante Vierge, chargée du poids de l'Enfant, pour la soutenir au passage d'un ruisseau.

Cette Vierge à pied est de toutes les écoles. Ansaldo de Gênes en fit une jeune paysanne, au grand chapeau de paille, qui s'avance, droite et alerte, en donnant le sein à l'Enfant. Les artistes français acceptèrent cette Fuite en Égypte si diffé-

rente de leurs vieux modèles. François Verdier repréSENTA, comme Guido Reni, la Vierge en marche portant l'Enfant protégé par son voile. Le Frère Imbert la peignit sous cet aspect dans l'église des Franciscaines de Villeneuve-lès-Avignon. Presque tous les dessins de Michel Corneille le jeune, consacrés à ce sujet, nous font voir la Vierge à pied; motif que l'art du XVIII^e siècle répète encore. On a de la peine à retrouver en France, comme en Italie, l'antique silhouette de la Vierge montée sur l'âne. Quelques artistes cependant perpétuèrent la tradition du moyen âge, qui demeurait chère à plus d'un donateur. En Flandre Rubens et Jordaens, en Espagne Murillo demeurèrent fidèles au vieux modèle. Dans le beau tableau de Murillo, au Palazzo Bianco, à Gênes, la Vierge assise sur l'âne porte tendrement l'Enfant pendant que saint Joseph s'avance d'un pas alerte; avec son grand chapeau, sa couverture rayée sur l'épaule, il ressemble à un muletier espagnol.

La Fuite en Égypte du moyen âge était animée parfois par quelques épisodes pittoresques empruntés à la légende. On voyait la Sainte Famille cachée dans le champ de blé ou escortée par le bon larron; on voyait les statues des idoles tombant de leur piédestal à l'approche de l'Enfant. Ces vieux sujets ne disparurent pas entièrement, mais devinrent extrêmement rares. Les Apocryphes achevaient de perdre leur vertu créatrice.

Au XVI^e siècle apparut un épisode qu'on pourrait croire emprunté à la légende, mais qui est une création des artistes. On vit la Sainte Famille s'embarquant pour traverser un fleuve, ou voguant sous la conduite d'un nautonier, qui est souvent un ange. Ce motif si nouveau se rencontre vers la fin du XVI^e siècle. Martin de Vos le fit connaître à la Flandre dès 1582, mais il le rapporta sans doute d'Italie. Annibal Carrache, dans une suite de dessins, qui ne portent malheureusement pas de dates, nous montre la Sainte Famille s'embarquant, traversant un fleuve, débarquant sur la rive. Dans le tableau de la galerie Doria, où il donna un des premiers modèles du paysage classique, il choisit le moment où les voyageurs viennent de quitter la barque qui s'éloigne. La Vierge semble cheminer au bord du Tibre, que dominent une ville fortifiée aux lignes nobles et le Soracte lointain; de grands oiseaux blancs, venus de la mer, volent au ras de l'eau.

L'austérité des temps nouveaux avait presque banni le paysage de l'art religieux. On aimait que rien ne vint distraire la piété de la contemplation de la vie du Christ. Les scènes de l'Évangile semblaient se détacher sur un fond de sombres nuages. Mais les artistes avaient besoin parfois de voir la lumière du ciel, de respirer l'air des vastes horizons. La Fuite en Égypte leur offrait des épisodes, où il était permis de montrer des fleuves lumineux, des arbres antiques, des temples en ruines, des lointains bleuâtres. Ces vallées où chemine et se repose la Sainte Famille furent leur Arcadie. C'est pourquoi l'épisode de la barque eut une longue fortune dans l'art italien, puisqu'on le retrouve encore chez Tiepolo. Les graveurs l'aimèrent tout particulièrement. Ils y mirent le charme de ces voyages du matin sous les grands arbres humides de rosée, qu'a si vivement senti Jean Both d'Italie.

Les artistes français furent très sensibles, eux aussi, à la poésie de ces saints voyageurs s'embarquant sur de larges fleuves, dans des pays inconnus. Michel Corneille et Puget peignirent la Sainte Famille attendant le bateau qui approche. François Perrier, dans un gracieux tableau, montra la Vierge conduite vers la barque par un guide respectueux, qui est un ange.

Un autre épisode, celui du Repos de la Sainte Famille, donna un charme nouveau à la Fuite en Égypte. Il en devint bientôt le motif principal. Il semble que le Corrège fut, en Italie, le vrai propagateur (1) de cette scène de tendresse et d'intimité, qu'on ne trouve pas chez ses grands contemporains. Il la repréSENTA jusqu'à quatre fois. Il nous montre la Vierge assise au pied du palmier avec l'Enfant sur ses genoux. A Parme, elle puise de l'eau de la source avec une écuelle, pendant que saint Joseph, aidé par les anges, courbe les branches de l'arbre, en cueille les fruits et les offre à l'Enfant. C'est ici un dernier souvenir de la légende du palmier, telle que la racontent les Évangiles apocryphes.

Ce palmier se retrouve encore dans l'art du XVII^e siècle et l'on pourrait s'en étonner, si l'on ne savait que les critiques, même les plus sévères, furent indulgents à l'antique récit. Ce n'est pas seulement Baronius, c'est Lenain de Tillemont

(1) Mais non l'inventeur. On trouve le Repos en Égypte dans l'art du Nord, avant le Corrège.

lui-même qui se montre disposé à accueillir une tradition vénérable par son antiquité. L'arbre, nous dit-il, existait encore au temps de Sozomène, et il conservait pour les chrétiens d'Égypte un caractère sacré. C'est pourquoi, longtemps après le Concile de Trente, les peintres continuèrent à représenter l'arbre miraculeux. L'Église ne voulut pas proscrire un sujet que ne condamnaient pas ses plus graves historiens, et qui séduisait les artistes et les fidèles. Dès la fin du xvi^e siècle, on le vit se répandre. Le tableau de Baroche, à la Pinacothèque du Vatican, prouve que les originaux du Corrège et surtout le fameux *Repos* de Parme étaient les modèles dont on s'inspirait. Baroche, d'ailleurs, avec son *Enfant ravi par une branche de cerises*, semble bien prosaïque auprès du maître délicat qui nous montre, lui, l'Enfant tenant d'un côté la main de la Vierge, de l'autre celle de saint Joseph et formant entre ces trois êtres perdus dans la solitude un cercle de tendresse.

Les Carrache avaient, sinon peint, au moins dessiné souvent le *Repos des voyageurs*. Une belle gravure d'Annibal Carrache représente la Sainte Famille sous de grands arbres tourmentés, dans un vaste paysage. Un thème adopté par les maîtres devait se rencontrer chez leurs disciples et leurs successeurs. Il y a, en effet, des *Repos* en Égypte de l'Albane, de Mastelletta, de Mola, de Carlo Maratta. Le rude Caravage lui-même peignit cette douce idylle avec une grâce qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer chez lui. Un ange est descendu du ciel avec son violon pour charmer le repos des voyageurs, arrêtés près d'une eau dormante ; saint Joseph, assis, tient le cahier de musique, et la mélodie céleste berce le sommeil de la Vierge et de l'Enfant.

C'était une tradition, un effet, souvent rapportée dans les livres de dévotion du temps, que la Sainte Famille avait été accompagnée et consolée dans son voyage par les anges. Le P. Richeome, après avoir décrit un tableau de la *Fuite en Égypte*, ajoute : « Le peintre n'avait pas oublié de mettre les anges qui accompagnèrent le Sauveur. » « C'est que Dieu, dit le P. Confaloniero, leur envoyait un ange, qui se montrait soudain pour les consoler dans l'affliction ou leur indiquer le chemin. » Dans sa *Cité mystique*, Marie d'Agréda nous révèle que les anges accompagnaient la Sainte Famille, en la char-

mant « d'une harmonie plus spirituelle que sensible et d'une douceur admirable ». La piété du temps ne pouvait imaginer les saints voyageurs sans un cortège d'anges. C'est pourquoi les peintres ont représenté si souvent les anges guidant la Sainte Famille, conduisant l'âne par la bride, apportant des fleurs à la Vierge et à l'Enfant, chantant, un cahier de musique à la main. Les peintres français, qui ont imité le Repos de la Sainte Famille des peintres italiens, n'oublient presque jamais les anges. On les rencontre chez Simon Vouet, chez Perrier, chez Mauperché, chez Poussin. On les rencontre en Espagne, chez Murillo, qui conçut la scène à la manière italienne.

Ce Repos de la Sainte Famille introduisait dans la Vie du Christ une scène pleine de douceur, où la nature mettait sa grande paix. On retrouvait là quelque chose de la sérénité de ces Saintes Familles italiennes d'autrefois, où tout n'était qu'innocence, beauté et lumière. Dans ce sévère ¹⁷ siècle, où le christianisme n'apparaissait pas comme une idylle, l'âme chrétienne avait besoin d'un épisode qui éveillât un instant l'idée du bonheur.

ÉMILE MÂLE.

(*A suivre.*)

UN « PREMIER » DE RACE FRANÇAISE, AU CANADA

SIR WILFRID LAURIER

JEUNESSE, AMOUR

Au mois de mai de l'an 1641, la *Sainte-Marie* quittait le port de La Rochelle, emmenant vers la Nouvelle France des colons du pays charentais. Ils étaient pieux, courageux à l'ouvrage, honnêtes et économes. Ils avaient pour les choses de l'esprit le goût inné des peuples d'ancienne culture; ils prisaient l'éloquence, et chérissaient les libertés. Bon sang ne peut mentir, dit le proverbe. Mais quel sang est plus riche et plus noble que celui de France?

Le pays que ces émigrants ont contribué à fonder dans la lutte et dans la souffrance, est devenu grand. Il est devenu grand parce que les femmes n'y craignent pas la maternité, ni les hommes, pour la défense de leur patrie ou de leurs droits, les balles ou l'échafaud.

Après la conquête anglaise, les vainqueurs avaient favorisé les mariages de leurs soldats avec des Canadiennes, dans l'espérance d'angliciser peu à peu la population. Mais beaucoup de ces soldats sont devenus au contraire Canadiens-Français. Un jour, à l'hôtel de ville de Montréal, un échevin put s'écrier: « Nous, Canadiens-Français, les Wilson, les Hughes, les Mount... » Patientes et pacifiques victoires des femmes de la race française.

C'est à cette race qu'appartenaient Charles Laurier, arpenteur à Saint-Lin, village de la province de Québec, et sa femme

Marcelle Martineau. L'arpenteur et sa femme étaient de braves gens, solides au physique et au moral. Lorsque, le 20 novembre 1841, il leur naquit un fils, ils le firent baptiser du nom de Wilfrid, et se promirent d'en faire un honnête homme.

Saint-Lin est, à la naissance des monts Laurentides, un village canadien comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire un village français d'Amérique. L'abondance des constructions en bois lui donne un air d'improvisé, de provisoire, que dément le type traditionnel des paysans, robustes, tannés par le soleil, aptes à dépenser pour la vente d'un veau des trésors de patience et de diplomatie. La campagne alentour comporte de légers vallonnements, au fond desquels serpente la rivière Achigan. Sur les crêtes, de petites fermes blanches, et sur les pentes, broutant l'herbe entre les fleurs d'or des pissenlits, des vaches bretonnes, noires à taches blanches. La maison des Laurier, au bord de la route qui vient de Saint-Jérôme, est humble et basse, toute basse, en briques, au toit de bardeaux. On peut atteindre le plafond en élevant la main. Les quatre pièces sont chauffées par le gros fourneau de la cuisine, et la chambre de Wilfrid n'a pas trois mètres carrés.

Wilfrid, à l'âge de quatre ans, perdit sa mère. Mais, son père s'étant remarié, il eut la chance d'avoir une seconde mère attentive et bonne, et son éducation ne souffrit pas.

Il exerçait sur ses camarades de jeux une autorité persuasive, et bien qu'il fût le plus faible, il était toujours écouté dans ce petit monde turbulent où la force est le moyen habituel de s'imposer. En grandissant, il prenait une taille élancée, des manières retenues, et un air de noblesse naturelle qui lui valaient d'être appelé par les paysans « mon petit monsieur ».

Après un séjour dans une famille écossaise dont il apprit la langue avec une surprenante facilité, Wilfrid entra au collège de l'Assomption. Il y fut un adolescent nerveux, doué d'une vive intelligence et prompt à l'enthousiasme sous des dehors réservés. De toutes ses études, celle qu'il préférait était l'histoire. Comme ses camarades, comme toute la jeunesse au cœur bien placé, il aimait lire et relire la geste canadienne.

Quelques générations seulement séparaient ces jeunes gens des colons de la Nouvelle France, quelques générations qui s'étaient accrochées au sol, avaient maintenu leurs traditions, et résisté, par l'entêtement ou par la force, à l'oppression sour-

noise ou brutale, comme à l'attraction américaine. Après chaque catastrophe qui l'avait décimé, le petit peuple s'était obstinément reformé, souffrant toujours, luttant toujours, gagnant toujours. Comme une lumière sur laquelle on souffle vainement pour l'éteindre, qui vacille et se redresse, et devient flamme, et s'épanouit en brasier. C'est qu'un idéal animait le peuple de Québec, une foi. A cet idéal, il n'avait jamais failli, jamais. Et cette fidélité, ce courage, cette confiance en ses destinées, avait accompli le miracle français de l'Amérique du Nord.

Un souvenir devait impressionner la jeune mémoire de Wilfrid. C'était à l'occasion d'une fête du patron des Canadiens, saint Jean-Baptiste. Une délégation du collège fut envoyée à Montréal où défilait une procession. Les collégiens étaient encore tout vibrants de leurs leçons d'histoire. Imaginez les battements de leurs cœurs lorsqu'ils virent défilé, drapé autour de sa hampe comme un grand oiseau blessé qui aurait replié ses ailes, le drapeau fleurdelysé.

Un peu plus tard, Wilfrid s'intéressa vivement aussi à l'histoire parlementaire anglaise, dont certaines pages le passionnaient. Il ne se lassait pas d'étudier les grandes joutes oratoires entre Fox et Pitt, l'un plus vigoureux, l'autre plus enveloppant, l'un enthousiaste et l'autre ironique, le Démosthène et le Cicéron de l'Angleterre. Il évoquait Fox prononçant un toast enflammé « à sa Majesté le peuple souverain », au grand scandale de la cour.

Au désespoir des bons Pères, ce goût du jeune Laurier n'était pas seulement livresque. Lorsque, en période électorale par exemple, des orateurs connus venaient à l'Assomption, l'écolier sautait le mur pour aller les entendre. C'étaient ses seules infractions à la discipline, mais elles étaient immanquables. Et si les orateurs appartenaient au parti qui confond ses aspirations et son nom même avec le nom magique de la liberté, Wilfrid était bouleversé de plaisir.

Ses études avaient été assez satisfaisantes pour que son père fit le sacrifice, lourd pour lui péquinaire, de l'envoyer les poursuivre à l'Université de Mac Gill, de Montréal.

Un des soins habituels des jeunes gens qui viennent à la grande ville poursuivre leurs études, est de se faire donner des lettres d'introduction pour les personnages susceptibles de leur

faciliter la conquête du monde. Laurier n'avait qu'une recommandation pour le docteur Gauthier, qui avait autrefois exercé la médecine à Saint-Lin, où M^{me} Gauthier s'était liée d'amitié avec la mère de Wilfrid. L'étudiant prit pension chez le docteur et M^{me} Gauthier.

Ceux-ci avaient l'accueil charmant, un goût prononcé pour la musique, et des amis qui aimaient à passer chez eux la veillée. Ils avaient aussi comme pensionnaires M^{me} Lafontaine et sa fille Zoé.

Avec ses yeux vifs, ses traits réguliers encadrés de bandeaux plats, son air de bonté légèrement malicieuse, Zoé Lafontaine eût été le modèle idéal pour un peintre de madone. Quand elle se mettait au piano, elle semblait transfigurée. C'est qu'elle donnait, outre la dextérité de ses doigts, toute l'ardeur d'une âme sensible, véritablement artiste. Les auditeurs le sentaient. Et quand, à la fin d'un morceau, la jeune fille se retournait, il lui arrivait de voir le regard grave du jeune Laurier attaché sur elle, mais comme perdu dans un rêve. Zoé souriait. Wilfrid, confus, pour se donner peut-être le change à soi-même, improvisait à son tour une jolie démonstration de son art, celui de l'éloquence. De ce flux de paroles, la finesse de la jeune fille n'était pas dupe. Lequel de nous, à vingt ans, n'est un grand nigaud devant la perspicacité féminine ?

A la Faculté de Droit de l'Université Mac Gill, Laurier plaisait aux Anglais, professeurs et condisciples. Ils aimaient que chez ce Français, la passion, toujours sensible, restât néanmoins à fleur de verbe, sous une correction, une élégance, une courtoisie, et pour tout dire cette maîtrise de soi qui a toujours été un idéal britannique.

Les étudiants organisaient des clubs, instituaient des débats où l'on discutait une question littéraire ou sociale. Un étudiant était chargé d'office de la défense d'un point de vue qu'il n'avait pas choisi, un autre devait soutenir l'opinion contraire. Barreau, et parfois Parlement en miniature. Les assistants pouvaient poser des questions aux jeunes orateurs, les contredire; ils ne s'en faisaient pas faute.

Soit qu'il fût chargé de l'attaque ou de la défense, soit qu'il prit la parole de sa place, dans la salle, Laurier intervenait souvent dans ces débats. Il parlait d'abord posément, enchaînant de belles phrases harmonieuses, puis s'animait peu

à peu; et c'était pour tous un régal. Bientôt, on prit l'habitude et le goût de l'entendre. Lorsqu'une question sociale ou nationale était en jeu, on se tournait vers lui, escomptant son intervention. Au besoin, d'une flèche courtoise, un des orateurs le provoquait. On aimait suivre dans ses chaudes paroles les reflets d'une flamme intérieure. Et ces futurs avocats, loyalement, se plaisaient à reconnaître en leur camarade un futur maître. Lui, regagnait sa place posément, à peine plus pâle qu'à l'ordinaire. Mais, sans qu'il y parût, son cœur battait plus vite.

Les trois années d'études à l'Université Mac Gill terminées, Laurier songea à s'établir avocat. De ses projets d'avenir l'image de M^{me} Zoé Lafontaine était inséparable; mais pouvait-il songer à demander sa main alors qu'il n'avait pas encore de situation? Après une association infructueuse avec deux de ses jeunes condisciples, il fut chargé par Médéric Lanctot, dont toute l'activité était absorbée par la politique, de gérer son étude d'avocat. Mais bientôt la fragilité de sa santé, les poumons probablement touchés obligaient Laurier à abandonner le séjour dans les grandes cités et à aller exercer sa profession dans une petite ville.

Après quelques recherches dans la région dite « des cantons de l'Est », Laurier ouvrit un cabinet d'avocat dans la petite ville d'Arthabaska.

Wilfrid avait quitté Montréal depuis six mois... un an... un an et demi. Bien qu'il n'eût qu'à peine dévoilé ses sentiments, M^{me} Lafontaine les avait parfaitement devinés: elle attendait que le jeune avocat eût érappé une clientèle et rétabli l'équilibre de sa santé, lorsqu'un parti avantageux se présenta pour elle. Il ne manqua point d'amis pour lui faire remarquer qu'elle ne pouvait sacrifier la sécurité et le bonheur de sa vie à sa fidélité pour un jeune malade condamné. Sa mère elle-même, se sentant vieillir, eût été heureuse de la savoir pourvue. Tant et si bien que la demande fut acceptée.

Il y avait quelqu'un, toutefois, qui n'était pas tellement convaincu que Laurier fût condamné, c'était le docteur Gauthier. Ce praticien avait en outre l'esprit de décision qui mène à bien les opérations et gagne les batailles. Moins de quinze jours avant la date fixée pour le mariage de sa jeune pension-

naire, il télégraphia à Laurier qu'il avait besoin de le voir, à Montréal, tout de suite.

Ce ne fut pas long. Rupture des fiançailles. Dispense. Le vendredi 13 mai 1868, date porte-bonheur s'il en fut jamais, Wilfrid était uni à celle qui sera la confidente, la compagne et le soutien incomparables de sa vie. Ils justifiaient le joli dicton : Au Canada, on se marie jeune, et on se marie sans dot.

ARTHABASKA

Le jeune ménage fut bientôt un centre d'attraction pour tout ce qu'Arthabaska comptait d'esprits cultivés. A cette époque, le bridge n'avait pas encore tué la conversation. Les notabilités des petites villes avaient des bibliothèques bien garnies. Les pages des livres étaient coupées. Une citation d'Horace n'était point considérée comme un trait de pédantisme. Bref, l'on connaissait cette chère vieille chose dont l'expression nous paraît si délicieusement désuète : la douceur de vivre. Dans la journée, on travaillait ferme et non sans succès. Les conseils et les plaidoiries du jeune avocat furent vite recherchés et sa notoriété dépassa la ville. Toujours par monts et par vaux, il n'était pas de semaine qu'il ne dût se déplacer pour assister ses clients aux Cours de circuit des environs. Sa science juridique, sa conscience professionnelle et ses dons de parole lui valaient une réputation croissante.

C'est alors qu'éclata la guerre franco-allemande de 1870 et que les désastres français se succédèrent. Dans les villages où arrivait Laurier, la population était massée, en quête de nouvelles, autour du maître de poste ou aux rédactions des journaux. On se refusait à croire à un tel écrasement. Les visages graves, plus émus qu'ils ne le voulaient paraître, se tournaient, en une muette interrogation, vers l'avocat qui venait de la ville et savait peut-être davantage. Lui, son cœur se serrait, et il passait vite pour n'avoir pas à répondre.

C'est que, Laurier lui-même l'a écrit plus tard, les Canadiens-Français sentirent alors combien ils étaient français. Les générations d'ancêtres communs et d'histoire commune, la langue, la culture, la religion, les coutumes, l'aspect des visages, les chansons des écoliers. Les mêmes vertus et les

mêmes défauts. Le cœur toujours prêt à battre pour les nobles causes, même chimériques. Et jusqu'à cette difficulté de rester unis, et ce goût de se dénigrer soi-même.

La France prospère, on savait lui reprocher ses erreurs et l'on s'affirmait bien éloigné d'elle. On le croyait peut-être. Mais la France malheureuse, mais la France meurtrie, amputée, redevenait la mère-patrie avec qui l'on souffrait et pour qui l'on priait. Ce sentiment a été, en 1870, celui de tous les Canadiens-Français, et c'est à l'honneur de la race.

C'est alors que se précisa chez Laurier son désir de faire quelque chose pour ses frères de race. Ceux d'Europe étaient malheureux, certes, et l'on partageait leurs angoisses. Mais ceux d'ici n'étaient-ils pas environnés d'un peuple fort et vigoureux qu'animait une mentalité de vainqueurs, n'étaient-ils pas suspectés, maintenus en état d'infériorité, et, quand ils s'étaient soulevés, leurs mouvements de révolte n'avaient-ils pas été durement réprimés? Ne convenait-il pas d'aller au plus proche, à l'immédiat? Compléter pour la race canadienne-française la conquête effective de l'égalité, économique et morale. Aider si possible nos minorités qui, en d'autres provinces, sont opprimées. Cela sans rien perdre de ses fidélités, de ses traditions, de sa personnalité. Eh bien! c'est décidé! Laurier est candidat aux élections provinciales pour Drummond-Arthabaska.

Laurier, candidat « rouge », c'est-à-dire libéral, mena une campagne ardente. Le gouvernement de la province de Québec, dirigé par un lettré pacifique, M. Chauveau, était « bleu », c'est-à-dire conservateur. Il s'attendait à maintenir sa majorité sans difficulté. De fait, presque tous les députés sortants furent réélus. Une exception singulière était celle du comté de Drummond-Arthabaska, où le siège était perdu. Une majorité de plus de mille voix s'était portée sur le nom du jeune avocat.

Les félicitations affluèrent au domicile des Laurier; les amis joyeux envahirent la maison. Mais le nouveau député, comme touché par un pressentiment, restait mélancolique. « Nous avons, disait-il, ma femme et moi, passé ici des jours heureux, entourés de votre amitié. Cette vie paisible, nos loisirs consacrés à la causerie, peut-être ne les retrouverai-je jamais. »

L'Assomption, l'Université, Arthabaska. Études, amitié, amour. Paix et confiance. Si l'existence d'un homme s'écrivit en plusieurs volumes, en voilà un de terminé. Certes, Laurier avait choisi la vie publique, les responsabilités, la lutte. Il allait s'y jeter de tout son être. Mais avant de s'engager dans cette voie, il jetait un dernier coup d'œil sur le chemin qu'il allait quitter. Et il lui paraissait tout fleuri.

AU PARLEMENT DE QUÉBEC

La session de 1871 s'ouvrit en novembre au parlement de Québec. L'assemblée était d'autant plus brillante qu'à cette époque le cumul était autorisé des mandats provincial et fédéral. Quelques personnalités marquantes jouaient un rôle sur les deux scènes. La plus en vue était Cartier, l'un des auteurs ou, comme on disait déjà, l'un des pères de la Confédération.

Le benjamin des députés parla dès le premier jour, en réponse à l'adresse où les ministériels avaient décrit la situation sous les couleurs les plus riantes.

Son intervention fut marquée par un mouvement de curiosité de ses collègues, frappés par son air de noblesse et de résolution. Mais que ce jeune homme est pâle! Il est blanc comme un linge, et ses amis craignent une défaillance. Aux premiers mots sa voix tremble un peu. Puis elle s'affermi, se fait claire, monte sans effort à la grande éloquence. Son style est d'une élégance châtiée, mais d'autant plus redoutable dans l'attaque. Les arguments s'enchaînent naturellement; leur logique est persuasive: ils portent. L'orateur s'élève aux idées générales. Dans le ton et dans le texte de son discours il y a comme un appel à la grandeur.

La situation était loin d'être aussi brillante que les orateurs précédents l'avaient prétendu. Le besoin d'une industrie nationale se faisait cruellement sentir. Et chaque année un lamentable exode de Canadiens-Français, se dirigeant vers les États-Unis où ils faisaient souche, affaiblissait d'autant la patrie. A quoi bon chanter la magnifique abondance des berceaux canadiens si ces enfants devaient, à l'âge d'homme, abandonner le pays incapable de les nourrir, et se condamner à un exil qui, pour être volontaire, n'en restait pas moins douloureux?

Pourtant, quel devoir était plus urgent pour les Canadiens-Français que de combler leur infériorité numérique? Toutes leurs infériorités d'ailleurs, toutes injustes et guérissables. Car, disait Laurier, « je suis jaloux de nous voir éternellement devancés par nos compatriotes d'origine britannique. Nous sommes obligés d'avouer que jusqu'ici nous avons été laissés en arrière. Nous pouvons l'avouer sans honte, parce que le fait s'explique par des raisons politiques qui n'accusent chez nous aucune infériorité... Mais les temps sont changés, et le moment est venu d'entrer en lice avec eux. »

Pureté de la langue; fermeté sans violence des paroles; et les promesses que cela représentait de la part d'un homme de trente ans. Nul ne s'y trompe. Qui résisterait à ces spectacles: l'aurore d'un beau jour et les premiers éclats d'une glorieuse destinée? L'unanimité salua l'ascension de la jeune étoile.

Mais un autre de ses gestes eut un grand retentissement. Le parti libéral manquait d'une doctrine bien définie. A la faveur de la confusion qui en résultait, ses adversaires s'efforçaient de l'assimiler au libéralisme catholique européen condamné par Rome. Tout cela fut mis au point par un discours que Laurier prononça à Québec en 1877. Il fit d'abord justice de certaines exagérations dont le souvenir ou la crainte pesait sur le parti: le projet d'annexion aux États-Unis qu'il appelait un fantôme trop connu pour effrayer. Puis il aborda la confuse hostilité du clergé.

A cet égard, il admettait le droit d'intervention du clergé dans la politique, mais en signalait les dangers. « Je crois que le prêtre a tout à perdre, au point de vue du respect dû à son caractère, en s'immisçant dans les questions ordinaires de la politique. » Certains conservateurs de la province de Québec ayant proposé d'organiser un parti catholique: « N'avez-vous pas réfléchi, leur demanda-t-il, que, par le fait même, vous organisez la population protestante en un seul parti, et qu'alors, au lieu de la paix et de l'harmonie, vous amenez la guerre, la guerre religieuse, la plus terrible de toutes les guerres? Encore une fois je vous accuse à la face du Canada de ne comprendre ni votre pays ni votre époque. »

Accueilli avec enthousiasme, ce discours, qui devait faire figure de manifeste, dissipait la confusion. D'autre part, il désignait Laurier comme un des futurs chefs du parti.

Lorsqu'on proposa d'empêcher l'usage de la langue française dans les provinces anglaises, Laurier revendiqua hautement la fierté de son origine : « Quand, lisant l'histoire, je suis la brave armée de Montcalm retraitant devant des forces supérieures, retraitant même après la victoire, retraitant dans un cercle de jour en jour plus rétréci; quand, arrivé à la dernière page, j'assiste au dernier combat où le vaillant Montcalm a trouvé la mort dans sa première défaite, non, je ne cache pas à mes concitoyens d'origine anglaise que j'ai le cœur serré et que mon sang français se glace dans mes veines. »

PREMIER MINISTRE

En 1896, pour la première fois depuis longtemps, le parti conservateur subit une défaite totale, le parti libéral arriva au pouvoir et Wilfrid Laurier fut choisi comme premier ministre.

Son programme était simple, et le mot d'union le résumait. Tant que j'occuperai ce poste, disait-il, « chaque fois qu'il sera de mon devoir de prendre position sur une question quelconque, je la prendrai, non pas du point de vue du catholicisme, non pas du point de vue du protestantisme, mais pour des motifs qui puissent animer tous les hommes aimant la justice, la liberté et la tolérance. »

A des époques qui n'étaient pas si lointaines, l'avènement d'un Premier de race française eût paru à certains un insupportable défi. Mais Laurier comptait chez les Anglais de chaudes sympathies. Il parlait leur langue avec une maîtrise consommée. Sa présence à la tête du gouvernement parut un signe de réconciliation. Et d'ailleurs, il charmait. Il charmait les chefs, il charmait les femmes, il charmait le peuple. Les uns aimaient sa courtoisie, d'autres son érudition; le peuple aimait son équité.

Le palais du Parlement fédéral canadien à Ottawa est une construction de style gothique, un peu sévère, allongée au bord de la rivière Ottawa qu'elle surplombe. Au centre s'élève, s'élance, une mince tour surmontée d'un clocher. L'originalité de cette construction frappe le visiteur dont la routine escompte deux tours symétriques. Le terrain de devant est largement dégagé. De sorte que l'ensemble produit un effet un peu bizarre, mais très heureux. Des escaliers de pierre pour les

piétons, des avenues bordées de pelouses aux larges tournants pour les voitures, mènent au palais. Cela ménage à qui s'y rend en triomphateur une grandiose impression.

Quand l'équipage du premier ministre s'engageait sur ces avenues, il y avait toujours une haie d'admirateurs. Au premier plan les petits vendeurs de journaux qui confrontaient avec l'original la photographie de leurs imprimés et se disputaient ensuite à qui l'avait approché de plus près. Exempte de jalousie, l'admiration des enfants qui rêvent tous, plus ou moins, d'égaler un jour les grands hommes, est peut-être pour ceux-ci la plus pure monnaie de leur gloire.

Dans leur salon Louis XVI, les Laurier recevaient avec leur simplicité de grands seigneurs. Le dimanche soir, il y avait table ouverte. M^{me} Laurier avait une grâce souveraine pour mettre chacun à son aise. Lui était le plus brillant causeur d'une brillante équipe. Les soirées se prolongeaient fort tard.

La fierté de ces réceptions était de rassembler, dans une atmosphère de parfaite amitié, des représentants de tous les partis. La politique faisait trêve; de claires toilettes féminines égayaient les groupes; et les hommes les plus distingués du pays aimait cette absence de contrainte. On se taquinait avec esprit. A la fin d'une soirée, Laurier fit remarquer à un de ses amis qu'il se trompait de pardessus. « C'est vrai, dit l'invité, ce doit être le vôtre, les poches sont pleines de promesses. »

Les personnalités étrangères de passage à Ottawa paraissaient aussi à ces soirées du dimanche. L'une d'elles, un lord à dix générations de noblesse, sut mal cacher sa surprise de trouver en ce ministre canadien un personnage aussi racé que lui-même. « Vos ancêtres étaient sans doute des nobles? demanda-t-il. — Non, répondit Laurier sans affectation, c'étaient des laboureurs. Mais j'en suis bien heureux, car cela m'a sans doute aidé à mieux comprendre mon peuple que j'aime tant et qui me témoigne à son tour tant de dévouement. »

D'autres jours, quand il n'y avait ni invité ni invitations, il arrivait à M^{me} Laurier de se mettre au piano. Elle jouait la *Valse de l'adieu*, qui avait enchanté les premières soirées chez le docteur Gauthier, trente ans plutôt. Wilfrid écoutait, ravi

comme alors, le galop des chevaux, l'arrivée de la diligence, les heures sonnant à l'horloge de l'église, puis le piaffement des chevaux de renfort, impatients de partir, et les adieux des amants, et la plainte de la délaissée. Et ce premier ministre et cette grande dame n'étaient plus que des amoureux quinquagénaires, remontant, dans une discrète et berceuse mélancolie, le cours intime de leurs souvenirs.

VICTORIA R. I.

Durant l'été de 1897, l'Angleterre voulut donner un éclat exceptionnel au jubilé de la reine Victoria. Dans Londres en fête, des troupes de toutes les colonies furent appelées sous le commandement de lord Roberts. Les premiers ministres des colonies et dominions furent invités. Laurier s'embarqua avec sa chère compagne.

Il rencontra à Londres le vieux Gladstone, qui avait quarante-neuf ans mais n'avait quitté la politique active que depuis deux ans, Balfour, Chamberlain. Celui-ci appelait les lords de vieux monuments et n'admettait pas « que sur ces ruines curieuses on pût faire reposer les fondations du gouvernement britannique ». Mais raide, grand, sanglé, monocle à l'œil et fleur à la boutonnière, il paraissait plus aristocrate qu'aucun lord. Il eut l'intuition qu'en Laurier il aurait un adversaire à sa taille.

Le premier ministre du Canada fut présenté à la reine. Elle parut frappée d'étonnement et ne put retenir ce nom : « Disraëli ! » Il ne manquait pas en effet d'analogies entre le physique, les manières, et toute l'existence de deux hommes, qui avaient poursuivi en des pays et des partis différents des carrières presque semblables. Et la vieille souveraine avait eu pour Disraëli une véritable affection.

Quelques jours plus tard, le gouvernement anglais donnait un banquet en l'honneur des représentants des colonies. Le ministre canadien trouva sa place marquée par une carte « Sir Wilfrid Laurier ». Il était créé commandeur de l'ordre de Saint Michel et Saint George. La fête sembla tourner en une apothéose de « Sir Wilfrid ».

Aux soirées du jubilé paraissait la fleur de l'aristocratie européenne. Le nonce du Pape en robe pourpre, la princesse

de Naples, le duc et la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche, le prince Ruprecht de Bavière, le prince et la princesse Ferdinand de Roumanie, le grand-duc et la grande-ducasse Serge de Russie, le prince de Ligne, le prince Waldemar de Danemark, le prince héritaire de Hesse et le prince régent de Brunswick. Davoust, duc d'Auerstaedt, représentait la France. Il y avait le prince Eugène de Suède, les ambassadeurs de tous les États américains, les envoyés de la Chine, un prince japonais, Ali Khan d'Égypte, le rajah de Khetri, les maharadjahs de Jodhpur et de Kapurthala et, comme dans les contes de fée, un prince persan.

Il y avait de quoi être ébloui. Laurier eut en effet comme un nuage devant les yeux. Entre cette foule et son esprit, une vision s'était interposée : au bord d'une route plantée d'érables, derrière une clôture fragile, une petite maison basse et son jardinet, au village de Saint-Lin.

D'Angleterre, sir Wilfrid et lady Laurier passèrent en France. Ils y furent l'objet de la curiosité et de la sympathie universelles, et le Président de la République Félix Faure remit lui-même au premier ministre du Canada les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur. Laurier et sa femme purent constater l'attachement reconnaissant de la France pour ces Canadiens-Français qui avaient, en dépit de tout, maintenu l'essentiel de leurs traditions.

Tous deux visitèrent Paris et s'arrêtèrent longuement, place de la Concorde, devant la statue de Strasbourg entourée de couronnes et de crêpes de deuil. Cela les frappa comme une application de la fière devise de la province de Québec : « Je me souviens. » Laurier disait aux Français émus : « Je n'ai pas besoin de vous le répéter, c'est le sang de la France qui coule dans nos veines. »

Devant une assemblée de notabilités de la politique, du commerce et du journalisme, il évoqua la glorieuse mémoire de Montcalm. Puis celle du chevalier de Lévis, « un des plus beaux, un des plus braves, un des plus habiles soldats que cette terre, pourtant fertile en soldats, ait jamais produits... » Quand il rappela le geste de Lévis brûlant ses drapeaux pour ne pas les rendre, ses auditeurs, dont beaucoup avaient vécu des heures semblables en 1870, l'interrompirent par une véritable ovation.

Et il achevait de séduire un auditoire habitué à la meilleure éloquence par cette envolée : « Messieurs, je n'ai plus que quelques jours à passer sur cette terre de France qui fut la patrie de mes aieux. Quand je m'éloignerai de ses rives bénies, quand, monté sur le navire qui m'emportera, je verrai graduellement les côtes s'effacer et disparaître à l'horizon, c'est de toute mon âme, c'est du plus profond de mon cœur, que je dirai et que je répéterai : « Dieu protège la France ! »

Avant de partir, il fit avec sa femme un pèlerinage en Charente, pays de leurs ancêtres. Ils virent des villes qui ressemblaient à Québec, de vieilles maisons qui ressemblaient à la maison de Montcalm, des vestiges de fortifications qui ressemblaient à la porte Saint-Louis, et, dans les parcs, des canons sur des affûts d'anciens modèles qui étaient les mêmes que ceux du parc de Montmorency. Les cochers avaient la bonne tête placide des conducteurs de calèche de la capitale canadienne. Chez les petites gens, ils trouvaient le même mobilier, avec les fleurs d'oranger de la mariée sous un globe de verre. Aux murs, de naïves images de piété, de couleurs criardes, et des gravures représentant une pathétique Alsacienne en coiffe noire. Sur les lèvres, le même vocabulaire au soupçon d'archaïsme. Dans les esprits, presque les mêmes préoccupations. Dans les cœurs, la même simplicité, la même bonne volonté, la même foi dans une Providence qui n'abandonne pas ses enfants courageux.

L'ADORATION POPULAIRE

Laurier avait fait reconnaître à Londres l'entièrre liberté du gouvernement canadien en matière de traités de commerce. Parti premier ministre d'une colonie, il revenait premier ministre d'un pays réellement indépendant.

Le 27 aout, le *Labrador*, le navire pavoisé qui le ramenait avec lady Laurier, entrait dans le Saint-Laurent, et atteignait Québec le surlendemain. La popularité de Laurier dans la ville qui l'avait, à ses débuts, adopté dans la mauvaise fortune ; son incontestable succès en Europe et l'accroissement du prestige que cela valait à son pays ; enfin la part prise par le Canada au regain de prospérité universel, tout était combiné pour faire de ce retour une apothéose.

La vieille cité de Champlain est française, donc sensible. Du débarcadère au château Frontenac, elle montra jusqu'où peut atteindre une population de pays froid, en fait d'enthousiasme méridional. On sut particulièrement gré à sir Wilfrid, comme on commençait de dire, d'avoir substitué à la légende des arpents de neige la réalité « du sol fécondé par le sang et par le travail de cinq générations ». Car le mot malheureux d'un homme d'esprit peut être plus déplorable que la perte d'une bataille, et celui de Voltaire n'est pas oublié sur les rives du Saint-Laurent.

L'unanimité de la réception toucha Laurier. Il remercia les libéraux. Il remercia davantage les conservateurs. Il parla de son voyage, des pays et des villes qu'il avait traversés. Mais lorsqu'après l'énumération de ces capitales, il affirma qu'aucune d'elles n'avait parlé à son âme comme le rocher de Québec, il connut réellement l'adoration populaire.

LA DÉFAITE

Au printemps de 1911, les membres du gouvernement canadien furent invités aux fêtes du couronnement de George V, le troisième souverain auprès duquel sir Wilfrid Laurier allait représenter le Dominion. Mais il était dangereux de laisser derrière soi un parlement alors très agité. Le premier ministre parvint à conclure une trêve avec les partis opposés à son gouvernement; les Communes s'ajournèrent à deux mois, et Sir Wilfrid, inquiet néanmoins, partit.

A Westminster, l'on s'efforça de rappeler la magnificence des règnes précédents: grands dignitaires porteurs du sceptre et de la couronne, aux manteaux d'hermine et de pourpre. Ducs et pairs porteurs d'étendards, — étendard royal, étendard de l'Union, étendards d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, de Galles, étendard de l'Empire des Indes, étendards canadien, australien, sud-africain, néo-zélandais, — l'archevêque de Cantorbéry qui couronna le roi et la reine, et les évêques de l'église d'Angleterre. Le lord haut chancelier, le lord grand chambellan, les trois porteurs d'épées royales, duc de Beaufort, maréchal comte Roberts, maréchal vicomte Kitchener, en culotte blanche et tunique rouge. Les quatre comtes porteurs du dais en grands manteaux bleu d'outremer à col écarlate.

Les comtes porteurs des éperons royaux ; le duc de Newcastle, porteur du gant en vertu du droit à lui conféré par sa tenure héréditaire du manoir de Worksop ; le lord grand connétable d'Écosse portant une masse du poids de douze onces, avec les armes royales à une extrémité et à l'autre les siennes propres. Le lord-maire de Londres. Les hérauts d'armes ; les pages héritiers des grands noms d'Angleterre, et les ladies porteuses de traines. Tous s'agenouillant devant le Roi pour l'hommage.

Cette splendide féerie évanouie, Sir Wilfrid Laurier retourna au Canada. L'horizon y était lourd de nuages et de nouvelles élections nécessaires. Jamais situation n'avait paru plus embrouillée. Il y avait divergence de vues entre l'Ouest et l'Ontario ; l'Ouest était libre-échangiste ; l'Ontario industriel était protectionniste, et ses journaux annonçaient qu'une victoire libérale obligerait les usines à fermer leurs portes. Il y avait divergence entre l'Ontario et Québec sur la question de la marine que voulait toujours l'Ontario et que rejettait toujours Québec. Enfin les « Provinces maritimes » n'avaient qu'une préoccupation, toute différente : obtenir des compagnies de chemins de fer de meilleurs tarifs, pour aider au développement de leurs ports, Halifax et Saint-Jean.

Laurier se savait pris entre deux feux, et n'ignorait pas le danger que lui faisait courir l'alliance des conservateurs et des nationalistes. Il avait une correspondance suivie avec des curés, des pasteurs, des maîtres de poste, qui étaient en contact direct avec le peuple et lui en décrivaient fidèlement les tendances. Il avait partout des agents bénévoles et enthousiastes, prêts à lui dévouer leurs jours et leurs nuits, et satisfaits d'obtenir en récompense, au cours d'une réunion ou d'une cérémonie, un geste de la main ou de la tête.

Le premier ministre, qui allait être septuagénaire, fit une campagne plus active que jamais. Il parcourut tout le pays, prononçant trois, quatre, cinq discours dans la même journée. Ces discours n'étaient jamais écrits, mais ils avaient été médités, quelquefois très longtemps à l'avance. Quand sir Wilfrid les préparait, il se mettait dans un fauteuil, la tête un peu rejetée en arrière, et fermait les yeux. Redingote boutonnée, le lorgnon soutenu par un cordonnet noir tombant sur la poitrine comme une décoration, l'index en avant des autres doigts dans un geste qui lui était familier, il organisait son

plan. Celui-ci arrêté, il n'y pensait plus, et le retrouvait à volonté plusieurs mois après.

La lutte fut ardente dans tout le pays. Elle se termina par la victoire des conservateurs. En donnant à ceux-ci la majorité, le Canada témoigna, au dire des vainqueurs, qu'il mettait les principes au-dessus des noms. A quoi les autres répliquaient: Sir Wilfrid n'est pas une personnalité, c'est un idéal.

Ce soir-là, Laurier était à Québec où il avait terminé sa campagne. Il devait repartir le lendemain pour la capitale, en passant par Montréal. Le premier soin de lady Laurier fut de téléphoner à tous leurs amis de Montréal, les priant d'aller à la gare au-devant du premier ministre battu. Connaissant l'humanité malgré son indulgence, elle avait craint que son mari n'eût pas, vaincu, une aussi belle escorte que celles qui l'accompagnaient naguère, et qu'il en souffrit. Trait exquis, trait bien féminin, de clairvoyante délicatesse.

Elle avait, maintenant, presque perdu la vue, et ne pouvait sortir sans guide. Recevant son mari à Ottawa, au lendemain de la défaite, elle s'écria : « Tu vois, c'est la Providence qui te rend à moi. Elle veut que tu sois un peu moins au monde, un peu moins à ton pays, et un peu plus à ta vieille aveugle. » Laurier, souriant, acquiesça. Puis, comme il était tard, il engagea sa femme à monter se reposer, tandis qu'il partagerait avec son secrétaire le dîner froid qui leur avait été préparé. Il se mit alors à table, attendit que les serviteurs se fussent retirés. Puis il cacha son visage dans ses mains et pleura longuement.

Cet échec après quinze ans de pouvoir, quinze ans de triomphes ininterrompus, et des résultats d'exceptionnelle valeur, coïncidait avec le soixante-dixième anniversaire de Laurier. Il empruntait à ce fait comme une signification et une tristesse supplémentaires. Tous étaient consternés. Lui seul, vite ressaisi, ne laissa rien paraître de sa peine. Tout au long d'une vie si droite, il avait été le même du 1^{er} janvier au 31 décembre. Le même sous l'éloge ou le blâme, devant la flatterie ou les attaques. Il fut le même dans la défaite que dans la victoire. Cette allure de beau joueur, cette parfaite discipline imposée à soi-même, vertus de gentilhomme, avaient été l'un des facteurs de sa popularité dans beaucoup de milieux anglais.

« On ne peut pas m'enlever, disait-il, ce fait historique

incontestable que, dans les quinze années qu'a duré le gouvernement Laurier, il y eut plus d'harmonie, plus de paix, plus de prospérité, plus de bien-être qu'à aucune autre époque antérieure de notre histoire. » « Mes adversaires, ajoutait-il, et c'étaient les seules de ses paroles où l'on put trouver comme un semblant d'amertume, disent que la Providence a fait tout cela, et non pas le gouvernement. Admettons-le; est-ce une raison pour voter contre le gouvernement? »

Le parti libéral refusa l'offre de Sir Wilfrid de céder sa place de chef à un plus jeune; il n'était personne qui n'eût repoussé cette idée avec indignation. Des adversaires tinrent à lui affirmer qu'ils s'étaient opposés à sa politique ou à son administration, mais qu'ils étaient prêts à crier « *Vive Laurier* ». Le parti victorieux lui témoigna, au Parlement, le respect qu'il avait eu lui-même autrefois pour Sir John, le vieux chef conservateur. Son portrait figurait sur les murs dans des milliers et des milliers de foyers canadiens qui n'appartenaient pas tous au parti rouge. Peu à peu le grand vieillard, toujours droit comme un chêne, dont un semblant de poche sous les paupières et une ride devant chaque joue accentuaient les traits énergiques, allait devenir une espèce d'idole populaire.

Quelque temps après qu'il eut perdu le pouvoir, des partisans de Laurier avaient créé un fonds dont les revenus lui étaient versés, afin de lui permettre une existence plus en rapport avec l'éclat de son nom, son prestige, et la reconnaissance nationale. L'été, à Arthabasca, on menait une vie sans faste, mais confortable. Lady Laurier assumait, en ce qui concernait les relations mondaines, comme un indispensable secrétariat. La vieille Tillie, la dévouée servante irlandaise qu'ils avaient ramenée de leur premier voyage en Europe et qui ne les avait pas quittés depuis, refrénait, devant la douceur de la nature, ses tendances à la tyrannie.

L'été de 1914 se déroula, pareil aux autres. Le monde entier était sur le point d'admettre que l'ère des compétitions économiques et la poursuite universelle du Progrès avaient définitivement remplacé l'ère des conflits sanglants. Les ligues internationales se multipliaient, et des paroles fraternelles s'échangeaient partout par-dessus les frontières. On n'avait jamais tant parlé de paix.

Au mois d'août, l'Allemagne déclara la guerre à l'Europe.

PENDANT LA GRANDE GUERRE

Laurier rencontra à Ottawa le premier ministre, et proposa la trêve des partis, l'union sacrée. Il déclara : « L'opposition, tant que durera la guerre, prêtera l'aide la plus efficace et la plus complète au gouvernement actuel pour toutes les mesures nécessitées par les circonstances. » Et il ajoutait généreusement : « Quel que soit notre avis sur ces mesures ou sur la façon dont elles seront prises, nous ne poserons pas de questions, nous ne soulèverons pas d'objections, nous ne présenterons pas de critiques, aussi longtemps qu'il y aura du danger sur le front. »

En septembre, à un moment où l'on eût compté sur les doigts les hommes d'État de tous les pays qui eurent cette intuition, Sir Wilfrid écrivit au ministre de la milice : « Selon toute probabilité, la guerre sera longue... », et c'est lui qui suggéra la formation de régiments canadiens-français distincts.

Des foules vibrantes se rassemblaient devant les consulats de France, et mêlaient les chants de *la Marseillaise*, de *O Canada* et du *God Save the King*. Lorsque le premier bataillon canadien-français quitta pour le front la petite ville de Nouvelle-Écosse où il avait terminé son instruction, tous les enfants de la ville, en une gracieuse procession, vinrent fleurir les soldats. Ils chantèrent tant bien que mal *la Marseillaise* à laquelle les Canadiens-Français répondraient par le *God Save the King*.

En 1915, au cours d'une assemblée de propagande en faveur du recrutement, Laurier, qui avait maintenant soixante-quatorze ans, s'évanouit en prononçant son discours. Il dut s'aliter quelques mois. A cette occasion, un journal conservateur souhaitant sa guérison écrivit : « Sir Wilfrid est une grande, une puissante, une frappante figure de notre vie publique. »

Pendant ce temps, dans la boue des tranchées de Flandre, les Canadiens faisaient merveille. A Ypres, où ils subirent avec un étonnant sang-froid les premières nappes de gaz asphyxiants, à Givenchy, à Courcelette, ils donnaient de beaux exemples d'héroïsme individuel et d'héroïsme collectif.

Le régiment d'infanterie légère de la princesse Patricia, après une lutte acharnée, avait été réduit à cent cinquante hommes et deux officiers, les lieutenants Niven et Papineau.

Lorsque des troupes fraîches vinrent relever les Canadiens, ceux-ci ne voulurent pas quitter la position effroyablement dangereuse avant d'avoir, debout, nu-tête, sous l'éclairage des fusées et des éclatements d'obus, adressé un solennel salut aux camarades morts qu'ils abandonnaient.

Et c'était le temps où, en Artois, le 22^e bataillon, exclusivement composé de Canadiens-Français, en étroite liaison et fraternité d'armes avec les bataillons canadiens-anglais, enlevait au cri de « Vive le Canada » les crêtes de Vimy, atteignait tous ses objectifs, et repoussait des contre-attaques obstinées. Les troupes britanniques avaient capturé en une journée 14 000 prisonniers et 130 canons.

Un peu plus tard, à Lens, le 22^e ayant appris que le bataillon de Nouvelle-Écosse luttait désespérément contre la garde prussienne, les hommes n'attendirent par les ordres de leurs chefs pour s'élancer à la rescoussse.

UNE GRANDE FLAMME S'ÉTEINT

A l'église du Sacré-Cœur à Ottawa, les Laurier célébrèrent leurs noces de diamant. Il y avait cinquante ans que le bon docteur Gauthier avait aidé à leur union.

Les jeunes mariés du 13 mai 1868 étaient aujourd'hui une vieille dame un peu frileuse, quasi aveugle, et qui enrageait de réduire son activité, et Wilfrid qui l'aidait à descendre de voiture. Il y mettait autant d'extase et plus de douceur que s'il eût été un jouvenceau offrant l'appui de sa main à quelque princesse de légende descendant de carrosse.

Cinquante ans de confiance et d'appui mutuels. Cinquante ans de persévérance à la même tâche, reprenant une à une les mailles de la tapisserie qu'un malin génie embrouillait et défaisait à plaisir. De vieux amis nombreux dans les cimetières, et de plus jeunes autour d'eux aujourd'hui ; un neveu et une nièce bien-aimés ; de braves gens inconnus qui mentionnaient le nom de Laurier dans leurs prières ; et cette fatigue, et cette faiblesse qu'on dissimule mal, tout cela c'est cinquante années de bonheur.

C'est rapide et léger comme tout, une année de bonheur. Et pourtant cinquante semblables constituent un fardeau. Dans le feu d'une discussion, par exemple, lorsqu'il faut une fois de

plus se faire l'interprète et le défenseur d'une minorité attaquée, on secoue les épaules et on croit par moments avoir rejeté le fardeau. Mais il rappelle vite sa présence, chaque jour un peu plus lourde.

Laurier fit un séjour à Sainte-Agathe et à Val Morin, dans les montagnes Laurentides. Quelques amis, quelques livres, le silence et la pureté de l'air. Et le calme visage de la patrie.

Par une trouée dans le vert des sapins, on découvre des lacs. Enchâssés dans les montagnes, ils communiquent les uns avec les autres, par véritables séries. Sur l'autre rive, à mi-côte, perdu comme un jouet d'enfant dans une nature qui partout donne l'impression de l'immense, un village se blottit autour de son clocher.

Au premier plan, un pagayeur passe sur son canot indien. Il est assis à l'arrière, et l'avant effilé de la pirogue d'écorce se lève presque au dehors de l'eau sur laquelle il glisse. La pagaye passe de droite à gauche, de gauche à droite, en un mouvement régulier. Le soleil joue dans les gouttes d'eau qui s'en échappent à chacun de ces gestes. L'homme chante : *Alouette, gentille alouette...*

C'est Joe Laplante, ce pagayeur. Un gaillard au teint si cuivré qu'on ne sait pas si c'est dû à de nombreux coups de soleil ou au métissage indien d'un de ses ancêtres. L'hiver, il ne quitte pas ses raquettes, son fusil et son paquet de tabac; l'été, son canot, son fusil et son paquet de tabac. Comme il n'est pas « causant », on sait seulement qu'il connaît la forêt comme sa poche dans la direction du nord, très loin, on ne sait pas jusqu'où. Vers le sud, il dépasse rarement le village de Sainte-Adèle. Une fois seulement, des citadins en villégiature l'ont entraîné jusqu'à Montréal. Quand on lui demande ce qu'il en pense, il hoche la tête sans répondre. La guerre, le Kaiser, les Russes, il n'a sur tout cela que des notions vagues. La conscription n'aurait même pas l'idée de venir le tourmenter ; il ne sait pas bien son âge, et puis les choses de la ville ne sont pas son affaire. Mais il connaît Sir Wilfrid, et quand il passe devant sa maison, il porte la main au feutre crasseux qui depuis toujours l'abrite, selon les saisons, du soleil ou de la pluie.

Laurier ne s'était pas trompé. Le séjour dans les Laurentides lui fit du bien, et on le crut rétabli.

En France, les troupes alliées, sous le commandement

unique d'un général au nom bref comme un éclair, livraient une bataille qui semblait bien devoir être la dernière. Les Canadiens allaient participer à la libération du sol sacré de la France, et à la revanche de 1870. De ce côté de l'Atlantique, la victoire allait mettre fin aux angoisses des mères, et à une irritable difficulté pour les hommes d'État. Le grand élan de 1916, et peut-être la fraternité, allaient revivre. Laurier, dont le cœur avait battu avec celui de son peuple dans toutes les circonstances de la vie nationale, Laurier dont la vie était un demi-siècle d'histoire canadienne, avait décidé qu'il ne fermerait pas les yeux avant d'avoir vu ce spectacle.

Le 11 novembre 1918, les troupes canadiennes délivrèrent la jolie ville de Mons. Le même jour, l'armistice était signé. Puis les premiers soldats furent rapatriés.

Le 17 février 1919, Laurier eut un étourdissement dans son bureau, tomba le front sur sa table de travail et se blessa. Il rentra chez lui sans rien dire de cet accident.

Le lendemain, il eut successivement trois hémorragies cérébrales. A la première, il dit : « C'est la fin. » Et ses parents et ses amis accoururent. Après la troisième attaque, il avait encore toute sa connaissance, mais il ne pouvait plus parler. Son regard se portait sur sa femme, puis sur son confesseur, puis sur ses amis. Il aurait voulu leur dire quelque chose ; un suprême conseil, un suprême appel de Laurier mourant, cela pouvait encore faire du bien. Mais la parole ardente était désormais éteinte. Et lentement, la grande flamme intérieure qui avait consumé la dernière de ses forces s'éteignit.

Le type d'homme le plus parfait produit par la race française en Amérique n'est plus. Demain, tandis qu'une des salles de la Chambre des Communes sera transformée en chapelle ardente, à dix heures et demie tous les trains canadiens qui relient l'Atlantique au Pacifique s'arrêteront une minute en signe de deuil national...

ROBERT RUMILLY.

LA MAISON DE LOTI

Nous avons visité la maison de Loti.

C'était hier et notre émotion n'est pas encore dissipée, car nous avons, en moins d'une heure, vécu un peu sa vie et parcouru son œuvre.

Cette maison, c'est sa maison natale. Elle est à Rochefort. C'était son port d'attaché et c'est là qu'il souhaitait s'éteindre. Elle l'avait vu naître, elle l'avait vu vivre, mais le destin n'a pas voulu qu'elle le vit mourir.

Faut-il s'en étonner?

Je m'imagine qu'on doit fuir, sitôt qu'on l'a choisie, la maison dans laquelle on s'est fait le serment de terminer ses jours...

De la rue, la maison de Loti est aveugle et muette. J'entends par là que ses volets sont clos et qu'elle ne dit rien. Elle est comme un livre à l'envers. Entrons : c'est un livre de lui, — ou plutôt un recueil de ses pages choisies.

C'est d'abord un salon, un salon de province, avec des portraits de famille accrochés aux murs, de grands portraits mal peints, — personnages figés, sans aucune expression, dans leurs vêtements démodés qui seront bientôt des costumes. Rideaux épais d'un rouge sombre, un mobilier de style Empire, un clavecin et quelques bibelots qui ne sont pas précieux, mais qui sont sacrés...

Et ce salon, c'est son enfance.

C'est ce salon qu'il a quitté quand il s'est engagé, joyeux, dans la marine. C'est ce salon qu'il a revu dix ans plus tard, et qu'il a traversé, sur la pointe des pieds, pour aller s'installer dans le salon voisin avec la jeune fille qu'il venait d'épouser.

Cette deuxième salon n'a pas le charme désuet du précédent. Dans ce salon gris perle, on ne le voit pas bien, ce voyageur en uniforme, cet officier qui porte en lui tant de chefs-d'œuvre qu'il ignore, et qui croyait prendre des « notes » en écrivant *Aziyadé*!

On devrait, j'y pense, élever une statue au ministre de la Marine qui, le 6 mai 1876, a donné l'ordre au lieutenant Julien Viaud d'aller croiser vers Salonique. Et, sur le socle, on écrirait :

Au ministre de la Marine
qui donna l'ordre à Pierre Loti
d'écrire un jour *Aziyadé*

Et, plus tard, on devrait mentir en racontant sa vie. On devrait dire aux jeunes gens : « Vivait jadis un écrivain que l'on admirait tellement dans son pays qu'une escadre l'accompagnait quand il faisait le tour du monde. »

Mais revenons à ce salon très conjugal, sans autre caractère défini. Et quand je dis qu'on l'y voit mal, dans ce salon, c'est qu'à vrai dire on a bien de la peine à se l'imaginer marié, ce voyageur. L'homme était marié, l'officier l'était moins, — Loti ne l'était pas. C'est plutôt le salon de celle qui restait.

Était-il à Stamboul tandis qu'on accrochait ces rideaux de guipure ?

Et sur quel océan voguait-il pendant qu'on installait la grande pièce qui succéda à ce salon ?

Salle ou salle à manger ?

Décor de pierre, inattendu. Tentative gothique. Vitraux. Vaisselier de Quimper, vingt fauteuils Renaissance ou Louis XIII, tous différents les uns des autres. Brocards, velours aux tons passés, fleurs de lys sur les rideaux, sur les fauteuils, sur les coussins. Velleité de voir très grand, retour vers le

passé : comme une brusque envie de se découvrir des aieux, — en Bretagne.

Regretterait-il de n'avoir pas ce qu'on appelle un nom, lui qui venait de s'en faire un, immortel ?

Au milieu de cette salle, un escalier monumental et surprenant qui semble avoir été construit pour être descendu. Il y a des escaliers qui montent et d'autres qui descendent. La dernière marche de celui-ci se trouve en bas. Il pourrait ne conduire à rien.

Et, d'ailleurs, d'où vient-il ?

Tout de suite, à gauche, le Japon. Et la porte qui le sépare de la Bretagne est une porte épaisse, en bois massif de ce côté, tandis qu'elle est de l'autre en laque rouge incrustée de nacre. Cette porte me fait penser à une reliure mixte sous laquelle on aurait réuni *Pêcheur d'Islande* et *Madame Chrysanthème*.

Traversons ce Japon.

Bois sculptés et dorés, dans très peu de lumière. Divinités, gardes de sabre, ivoires jaunis, un fouillis de cadeaux reçus, de choses rapportées, — et cette impression que rien n'est à sa place, que les nattes qui sont à terre devraient être aux murs, que les rideaux sont des tapis, que les inscriptions sont peut-être à l'envers et que les poutres étaient des colonnes là-bas...

Nous montons. Une portière se soulève, et c'est, nous dit-on, la mosquée.

Non, ce n'est pas une mosquée, mais c'est un désir ardent, très émouvant, d'être une mosquée. Plaques de mosaïque, tapis de prière, coussins rehaussés d'or, colonnettes de marbre, murs blanchis dans le haut, fenêtres authentiques, — et, au centre, la tombe d'Aziyadé, reproduite en plâtre, avec la longue inscription verticale, en lettres d'or, sur le fond vert...

Beaucoup de soins, des documents, cinq ouvriers et trois longs mois n'ont pas suffi pour recréer cette mosquée qu'on connaît bien. Vingt lignes de Loti l'évoquent davantage !

Horace avec deux mots en faisait plus qu'Arnolphe !

Puis par trois marches que l'on monte, nous passons dans une toute petite pièce dont celui qui nous accompagne nous dit que c'est là que le « commandant » aimait à se tenir. Nous sommes en Turquie, et presque en Turquerie, — mais, sous une petite peinture maladroite qui représente Aziyadé, se trouve un divan bas, très bas, et je viens de sentir enfin que mon cœur bat plus vite. Il n'a sans doute pas écrit dans cet endroit, mais je suis sûr qu'il a rêvé sur ce divan et c'est de là qu'il a refait tous ses voyages. On est ému quand on y pense.

Nous poursuivons notre visite, et son vieux valet de chambre, cet ancien matelot qui l'a servi pendant plus de quarante années, et qui, tout à l'heure, semblait l'attendre à la porte de sa maison quand nous sommes arrivés, son vieux valet de chambre a un geste bien beau et un son de voix bien touchant quand il pose la main sur le bouton de la porte de la chambre de son maître et qu'il nous demande :

— Vous voulez voir aussi sa chambre?

Oui, nous voulons la voir, et nous le lui disons, à lui qui voudrait tellement ne pas nous la montrer.

Qui peut lui sembler digne d'entrer dans cette chambre où son maître a dormi?

De la chaux sur les murs, un lit de fer, voulu peut-être, ou bien qu'il n'a pas regardé, — c'est possible. A la tête du lit, deux masques d'escrime et des fleurets. Un revolver sur une planchette, à portée de la main. Un lavabo dérisoire. Une Vierge incroyable, en chromolithographie. Au-dessus de sa tête, un crucifix modeste, — à ses pieds une petite divinité d'Extrême-Orient...

Au milieu de la chambre, une table de bois blanc qui paraît minuscule. Une serviette la recouvre. Avec respect, son secrétaire la soulève.

— C'est là qu'il travaillait, nous dit-il.

Nous regardons, courbés en deux, sous la serviette : son encier, sa plume...

On ne peut pas le croire!

On a le cœur serré, — et nous sortons de cette chambre, silencieusement, comme des gens qui viennent d'être indiscrets...

Le jardin.

On y fait un tour, mais il est si petit que c'est un tour sur soi-même que l'on fait. Jardin sans forme et sans style, qui se prolonge et s'agrandit en grimpant sur la maison.

Cette verdure qui pousse à son gré, dans tous les sens, on dirait qu'elle cherche à recouvrir des tombes. Une tortue qui a quatre-vingts ans, qui l'a vu naître, lui, Loti, remue encore son cou ridé comme un serpent mal écrasé entre deux pierres.

Trois palmiers qu'il a plantés sont là qui meurent tristement avec comme des poils de nègre, qui leur poussent le long du corps...

Il faut partir, — et nous partons.

Nous sommes dans la rue et je m'aperçois que je n'ai pas encore remis mon chapeau.

Cette maison!

Nous étions venus pour visiter la maison dans laquelle il avait vécu : elle est le témoignage de sa vie errante, — et nulle maison n'a plus l'apparence d'une maison mortuaire que cette maison natale.

Pourtant aucune indication ne signale au passant, qu'un homme de génie l'appelait « sa maison », — et que fait là ce vieux serviteur qui a repris sa faction au seuil de la porte entr'ouverte ?

Il attend son maître, — et le nôtre.

Dame !

Mort, lui, Loti ?

Non, reparti...

SACHA GUITRY.

L'ART A L'EXPOSITION COLONIALE

V⁽¹⁾

LE BON ET LE MAUVAIS EXOTISME

Nous voici, sans avoir connu d'été, à l'automne, la saison où l'on cueille les fruits longuement et péniblement formés par l'année disparue. C'est celle aussi où l'on rassemble les enseignements de l'expérience et où l'on cherche à démêler les raisons des choses qu'on a faites, rêvées, voulues ou subies. En parcourant l'Exposition, qui n'a jamais été si complète ni si belle que dans ces derniers jours, un même désir nous sollicite: définir ce qu'elle nous apprend. La tâche serait irréalisable si l'on prétendait tout avoir appris et tout dire, car la plus pittoresque de ces manifestations de l'activité mondiale a été en même temps la plus éducatrice. Celle des Arts décoratifs, en 1925, pour intéressante qu'elle fût, a dû beaucoup de son succès à des choses qui ne l'étaient pas: des « attractions » qui sollicitaient les ignorants par le moindre effort à faire pour les comprendre et les laissaient ensuite dans leur paisible ignorance. L'Exposition coloniale, au contraire, a séduit la foule par sa richesse et sa clarté didactique, elle a retenu les visiteurs précisément sur les points où ils trouvaient le plus à apprendre, et ainsi le vœu du maréchal Lyautey, qu'elle fût par-dessus tout une « leçon », a été pleinement rempli.

(1) Voyer la *Revue* des 15 juin, 1^{er} juillet, 1^{er} août et 1^{er} septembre.

Mais il ne s'agit pas de rappeler ici cette leçon dans son ensemble : seulement dans son esthétique. Quoique conçue dans d'autres intentions et pour susciter des énergies dans d'autres domaines, voici que, par le souci d'art que portait en lui son créateur et qui anima ses organisateurs jusque dans les plus petites choses, elle va nous servir à fixer nos idées sur l'exotisme. L'occasion est unique. On n'a jamais vu rassembler jusqu'ici et sans doute ne verra-t-on pas de longtemps une aussi grande variété de styles d'outre-mer, ni d'œuvres européennes inspirées de la nature, des types ou des ouvrages d'outre-mer. En même temps, il se trouve que ce besoin de se renouveler qui tourmente nos jeunesse occidentales, les ramène depuis quelques années aux sources où puisent les races les plus primitives. Que faut-il craindre de tous ces exemples d'exotisme mis sous nos yeux, que faut-il en espérer, que faut-il en retenir ? Comment l'artiste de chez nous, sans cesser d'être fidèle à son idéal, peut-il s'inspirer de la nature d'abord, ensuite des monuments, enfin des arts « mineurs » des pays d'outre-mer ?

La tentation est grande pour nous de le démêler, s'il se peut, et de le dire.

LES PAYSAGES ET LES TYPES

L'exotisme, en art, peut s'entendre de deux manières fort distinctes et qu'il ne faut pas qu'on embrouille. Ce peut être des aspects de nature l'intaine et inspiratrice comme la nature des Tropiques, par exemple, des effets de lumière inconnus en Occident comme ceux de l'Orient, des races différentes de la nôtre, des gestes et des costumes. Tout cela vu avec nos yeux d'Occidentaux et interprété avec l'esprit, les traditions et les mains de nos races. Tel est l'exotisme des maîtres comme Gentile Bellini, Rubens ou Delacroix, lorsqu'ils ont eu fantaisie d'introduire un nègre dans leur composition ou d'étudier sur place un Oriental. Ce peut être, au contraire, les choses de nos pays vues comme les voient les yeux bridés des Japonais ou éclatants des Hindous et reproduits comme le seraient leurs mains adroites et par leurs procédés nationaux, ou bien leurs motifs décoratifs introduits dans notre manière de bâtir, de construire un meuble, ou de l'orner. Tel est l'exotisme de

Chippendale, de la Compagnie des Indes, des faiseurs d'estampes à la manière japonaise, qu'ont émerveillés, voilà un demi-siècle environ, les estampes ou les kakémonos d'Hokousai, d'Hiroshige ou d'Outamaro. Enfin, ce peut être l'emprunt fait à des étrangers non plus de leur nature ni de leur vision d'art, mais simplement de leurs procédés ou de leurs matériaux, l'estampe à teintes plates des Japonais, le kaolin, le grand feu et la laque des Chinois et des Japonais, les bois des îles ou de l'Indochine, le batik des Javanais, ce qui n'implique pas nécessairement une imitation de leur art, mais ce qui, à la longue, peut y induire. Le premier de ces exotismes n'est que dans le sujet, le second est dans la façon de voir un sujet, le dernier est simplement dans l'outil que la main emploie pour traiter le sujet quel qu'il soit et de quelque façon qu'on l'ait vu.

Comment tout d'abord la nature, en Orient, en Extrême-Orient, ou dans les îles de l'Océanie, a-t-elle été vue par nos artistes? C'est à nous le montrer que sont consacrées plusieurs salles au *Musée des colonies* et tout le *Palais des Beaux-Arts coloniaux contemporains*, sans parler de nombreux panneaux dans des pavillons séparés. Nous y voyons, interprétés par nos artistes, depuis Marilhat jusqu'à Gauguin, la terre, les ciels et la flore des pays d'outre-mer depuis Alger jusqu'à Tahiti.

En tête de deux grandes salles, hautes, claires et plaisantes à l'œil, on lit cette inscription : *Influence coloniale sur les arts et les lettres en France*. Il y a là belle matière à réflexion, à contradiction ou au moins à discrimination, car, avant le siècle qui vient de s'écouler, on n'aperçoit pas que nos conquêtes coloniales aient le moins du monde enrichi, ni modifié notre art français. Est-ce exercer une « influence », au sens esthétique du mot, que de fournir un décor si l'artiste le traite comme il a traité tous les autres? La Fontaine n'avait pas attendu notre empire des Indes pour coiffer d'un turban les sages auxquels il faisait débiter ses maximes. On voit partout chez lui des « dervis », des « bachas » et il ne conçoit de « vrais amis » qu'au Monomotapa. Or l'*Histoire de Paul et Virginie*, papier peint du temps où Bernardin de Saint-Pierre était dans toute sa gloire, nous montre les arbres des îles traités comme ceux de Fontainebleau et les fonds montagneux du Poussin. L'*Indoustan*, d'après Mougin, édité en 1807, n'offre de nouveau

que ses architectures d'ailleurs exactes et quelques caricatures d'arbres des Indes; le *Brésil*, d'après Deltil en 1829, est un décor assez plaisant mais dénué de tout accent naturel et le *Champ d'Asile* où des voltigeurs de l'Empire s'embrassent en se retrouvant dans le Nouveau-Monde, sans quitter leurs shakos et leurs surprenants affûets de guerre, ne témoigne que de la fantaisie de l'auteur.

C'est que l'exotisme, au XVIII^e siècle, est un travesti. Cette divinité mystérieuse qui ne règne qu'un jour, mais ce jour-là est toute-puissante sur la femme, plus puissante que la loi, que la morale, que la religion, et même, — qui le croirait! — que le juste souci de sa beauté, la Mode, pour l'appeler par son nom, a dit : « Tu seras Turc ou tout au moins Persan. Je ne recevrai à ma fête que des ulémas, des derviches, des janissaires ou des tchocadars; les femmes ne seront réputées bien habillées que si elles portent un feredjé, des terliks, un turban. » Aussitôt dit, aussitôt fait : on court au déballage d'un vaisseau levantin. On s'affuble de tout ce qui tombe sous la main. L'un saisit un caftan, l'autre des babouches, un troisième un tchartchaf ou un zareola. C'est le décrochez-moi ça de l'Orientalisme. Chacun se déguise en ce qu'il peut et ce qui lui va bien, sans aucune considération de la vérité locale, ni de l'accord des différentes pièces du costume. L'exotisme de cette époque est un bal costumé qui se continue dans l'art et se fixe en des pages de tapisserie, de laque, de marqueterie et, plus tard, de papier peint. Ce n'est nullement une entrée de vie nouvelle, de types humains inconnus, de postures et de gestes inédits.

Pour les peintres romantiques, au contraire, l'exotisme c'est la frénésie d'une couleur locale qu'ils vont chercher sur place, en Orient, et l'Orient, c'est le Levant, l'Algérie, enfin le Maroc, tous pays traversés plutôt qu'habités, entrevus dans la chevauchée d'une caravane ou par les fentes d'une maison amie. Les voyageurs de ce temps-là ne s'attardent pas devant le « motif » : quelques notes rapides prises dans leur album, sous la protection de leur escorte, un janissaire « croqué » sans qu'il s'en doute, un portrait de juif ou de juive plus faciles à séduire que les musulmans et voilà, au retour, de quoi défrayer toute une vie d'Orientaliste, de vastes panneaux décoratifs comme ceux de Chassériau, aujourd'hui brûlés avec la Cour des comptes, des scènes où les souvenirs allant s'affai-

blissant se perdent peu à peu dans l'ambiance des partis pris parisiens. Au début, un choc de toute la sensibilité, un éblouissement causé par « les vieilles et barbares magnificences de l'Orient », selon le mot de Théophile Gautier, la joie de retrouver quelque chose des mœurs antiques, — et puis l'expérience que l'on ne pourra pénétrer au delà du décor. Le temps manque et, plus encore que le temps, la sécurité.

Sans doute, l'arrivée est pleine de promesses. L'artiste prend d'un regard possession de l'Orient et ne doute pas qu'il le tient entre le pouce et l'index, comme sa palette. « Je vis dans les *Mille et une nuits* », dit Chassériau. « C'est un lieu tout pour les peintres », dit Delacroix. « Te peindre mon enivrement, à la vue de ces choses si nouvelles et pourtant si connues de moi, serait impossible », dit Dehodencq. « La tête nous tournait à Henri Regnault et à moi, une angoisse nous étreignait et nos yeux s'écarquillaient pour saisir de loin la nouveauté prodigieuse du spectacle », raconte Clairin. Voilà pour le débarquement à Tanger et les premiers jours où, sous bonne garde, l'artiste visite la ville et s'aventure même parfois un peu au delà. Réception par les consuls, parfois par un pacha, fantasias, moutons rôtis, essences de roses, danses gracieuses, ô le beau rêve ! Mais puisqu'on est peintre, il faut peindre, et c'est ici que l'Orient s'assombrît. On a salué cette barbarie, cette naïveté primitive, cette spontanéité que n'a pas touchées le mensonge de la civilisation. Et puis on s'aperçoit, peu à peu, que dans la barbarie tout n'est pas rose. « L'habit et la figure de chrétien sont en antipathie à ces gens-ci, au point qu'il faut toujours être escorté de soldats... Je suis escorté, toutes les fois que je sors, d'une bande énorme de curieux qui ne m'épargnent pas les injures de chien, d'infidèle, de *caracco*, etc., qui se poussent pour s'approcher et pour me faire une grimace de mépris sous le nez. Vous ne sauriez imaginer quelle déman-geaison on se sent de se mettre en colère et il faut toute l'envie que j'ai de voir pour m'exposer à ces gueuseries », écrit Delacroix, de Meknès, le 2 août 1832.

Quarante ans plus tard, Clairin à Fez n'était pas plus libre de travailler d'après nature. « En 1871, raconte-t-il, il me fallut pour me promener sans trop de péril une garde : sept ou huit soldats marocains dûment armés qui ne me quittaient pas d'une semelle... car j'étais toujours suivi de deux ou trois

cents Arabes, des enfants, des vieillards, de tout, qui crachaient à ma vue et bredouillaient, paraît-il : « Chien de chrétien, sois maudit, toi et ta famille!... » Quand nous passions devant une mosquée et que j'essayais de la regarder, mes gardes pressaient le pas et ils me poussaient de telle sorte que j'avais à peine le temps de la profaner... et de me ravir. » Après cela, les théoriciens du plein air pouvaient venir prêcher le paysage peint depuis la première jusqu'à la dernière touche devant le motif!

Aussi, les orientalistes à cette époque se confinaient-ils à l'intérieur de la maison du Consul ou du juif, toujours le même, qui hébergeait les « chiens de chrétiens ». Ils retrouvaient sur les murs les râclures de palette de la génération qui les y avait précédés, parfois dans les livres les dettes de leurs glorieux devanciers. A peine s'ils montaient sur les terrasses pour regarder descendre le soleil par grandes nappes de lumière à l'horizon, — ils en dégringolaient, même prestement, si, à cet horizon, paraissait aussi quelque tête noire et menaçante. « J'ai passé la plupart du temps ici dans un ennui extrême, écrit toujours Delacroix, de Meknès, à cause qu'il m'était impossible de dessiner ostensiblement d'après nature même une mesure. Même de monter sur la terrasse nous expose à des pierres et à des coups de fusil. La jalouse est extrême, et c'est sur les terrasses que les femmes vont ordinai-rement prendre le frais ou se voir entre elles. »

Bon gré, mal gré, il fallait donc bien faire des effets d'intérieur et, en Orient, les effets d'intérieur sont des effets de caves et de clair-obscur. On pouvait y mettre aussi des figures et composer des scènes de carnage ou de volupté, mais avec quels modèles ? La difficulté recommençait. Quel musulman voudrait venir poser chez l'Infidèle et surtout quelle musulmane ? On s'aperçoit qu'étant partis pour chercher là-bas des types de Maures, d'Arabes, de Berbères, de nègres du Soudan, les peintres n'en ramènent guère que des Juifs : Delacroix, *Une noce juive au Maroc*, Chassériau, *Deux femmes juives de Constantine*, Dehodencq, *Fiancée juive* et *Exécution d'une juive* et la *Justice du pacha* qui met en scène des juifs, et lorsque le titre du tableau semble annoncer autre chose, ce sont encore des juives qui ont posé. Henri Regnault et Clairin, qui ont beaucoup peint à Tanger, avec Benjamin Constant, avaient des

peines infinies à cacher l'unique mauresque qui leur servait de modèle, et c'est la même figure dans toutes leurs toiles. Même l'Aissaoua qui posa pour *l'Exécuteur* de Regnault, dans le tableau du Louvre, fut très difficile à convaincre. Aussi, tout se passait à l'intérieur des bicoques qualifiées de *harems* dans les livrets d'exposition. De saisir dans la rue d'après nature, en plein soleil, des effets de foule, des types agissant et riant en liberté, il n'y fallait pas songer.

Aussi, quand on suit la marche des paysagistes à travers l'Orient, on s'aperçoit qu'elle coïncide avec celle de la civilisation, ou tout au moins de la police. Les premiers orientalistes, Marilhat, Decamps, Berchère, travaillent dans les pays où le Turc fait régner un ordre relatif, en Égypte ou en Asie-Mineure ; Chassériau à Alger et à Constantine, après la conquête, à l'ombre de nos soldats et lui-même costumé en officier d'infanterie coloniale ; Fromentin dans l'Algérie pacifiée ; Renoir, Lebourg, Guillaumet et Dinet dans l'Algérie tout à fait française ; enfin la jeune équipe, les Fouqueray, les Bouviolle, les Bouchor, les Paul-Élie Dubois, les Dagnac-Rivière, les Bouchaud, les d'Espagnat, les Thivet, les de la Nézière au Maroc depuis le Protectorat. Si l'école des anciens orientalistes a été en retard sur les paysagistes de Barbizon ou de Ville d'Avray dans le culte du plein air, il ne faut point en accuser leur esthétique. Cela tient simplement à l'absence, en Orient, d'une bonne gendarmerie.

Il n'est donc pas surprenant qu'en passant du *Musée des colonies* au *Palais des Beaux-Arts coloniaux contemporains*, c'est-à-dire de l'Orient tel qu'ont pu l'entrevoir les artistes d'autrefois à l'Orient et aux autres pays d'outre-mer que les peintres d'aujourd'hui peuvent étudier à loisir et sans crainte, la distance soit fort sensible. Il semble qu'on passe d'un atelier renfermé ou d'une ruelle étroite à un vaste paysage et des quelques modèles de profession à une vraie foule vivante et mouvante en liberté. Mais l'évolution esthétique est déjà très sensible chez les maîtres d'autrefois eux-mêmes tels que nous les voyons au *Musée des colonies*. Entre les premiers, les Decamps et les Marilhat et les derniers comme Guillaumet, il y a déjà trois règnes de la couleur très distincts et très délinéés.

Au début, le règne de la *couleur-valeur*, où l'effet est cherché dans des chocs brusques d'ombre et de soleil, des

trous noirs dans des murs d'or, des figures livides entrevues dans des caves de soufre. Ce sont les effets où triomphe Decamps avec une peinture rissolée, cuite au four et que tout le monde imite. Il s'agit de rendre « l'éclat sombre des pays chauds », pour parler comme Théophile Gautier, « les sombres splendeurs de l'Orient musulman », pour parler comme Paul de Saint-Victor. On croit aimer la couleur, mais c'est la chaleur du ton que l'on cherche plus que sa richesse et ses vibrations et on ne trouve cette chaleur que grâce à des contrastes où l'ombre et même le noir qui est le contraire de la couleur jouent leur rôle. Il arrive même que, chez les imitateurs maladroits, ce rôle devient prépondérant et que l'excès d'ombre éteint la couleur.

Alors, survient Delacroix qui profite des ressources de l'Orient pour enrichir sa palette de la *couleur-couleur*, c'est-à-dire qu'il cherche à la réaliser au paroxysme sans trop lui opposer de l'ombre, mais en l'exaltant par elle-même, d'abord par des couleurs froides, ensuite par ses complémentaires. Des rouges exaltés par des verts, des pourpres violacés exaltés par des jaunes, des fonds turquoise. Ce n'est plus la « sombre splendeur » des romantiques, mais une splendeur rutilante où l'on n'a pas la sensation ni du clair, ni de l'obscur mais de la richesse du ton. Après le bain de soufre, c'est le bain de pourpre et d'or. Presque tout le monde, alors, suit Delacroix. Dehodencq n'est qu'un sous-Delacroix. Fromentin, à ses débuts, imite un peu Delacroix ; Seignemartin de même dans sa première manière.

Et puis, insensiblement Fromentin s'achemine vers la *couleur-lumière*, c'est-à-dire celle où la couleur s'exalte non plus par elle-même, mais par la clarté. Fromentin, admirateur passionné de Rembrandt, fait ainsi tout le contraire de l'inimitable maître, et il fait bien. Son contemporain Seignemartin, qui a commencé par imiter Delacroix, et qui a imité ensuite Fromentin, va plus loin que lui sur son chemin et sacrifie la couleur vive à la lumière. Après lui, le blanc des murailles dans l'ombre, les passages de soleil sur les surfaces, chez Lebourg, donnent lieu à des études très fines de valeurs. Ce n'est plus la couleur-couleur, c'est la couleur-lumière et, peu à peu, la couleur perd beaucoup de sa richesse. Il semble que tout soit plongé dans un bain d'argent. L'Orient

est souvent tel. C'est ce que M. Louis Bertrand appelle « l'heure de diamant ». Chez Berchère pareillement, tout est gris à force de lumière et Guillaumet, qui a commencé par imiter Fromentin, en arrive à faire presque sombre. Après le règne de la *lumière-lumière*, c'est celui de la *valeur-lumière*, c'est-à-dire où l'on touche au camaïeu. Le cycle est fermé : avec les mauvais imitateurs de Guillaumet, l'excès de la lumière éteint la couleur.

Il se rouvre avec Renoir, qui reprend les recherches de couleur au point où Delacroix les avait laissées et dont les savoureuses râclures de palette évoquent assez bien, si on les regarde avec complaisance, certains effets méditerranéens. Le règne de la *couleur-couleur* reprend aussi avec Gauguin. Dans son *Tate pape nave*, le sol rouge, les arbres bleus, les chairs verdâtres colorées de rouge par les reflets du sol, nous ramènent aux oppositions violentes poursuivies par le peintre de la *Noce juive au Maroc*. L'originalité de Gauguin, d'ailleurs, est surtout d'ordre géographique et ethnographique : elle ne tient pas à ses conquêtes dans l'ordre chromique. Et Dinet le musulman ne tire pas de sa foi nouvelle une grande nouveauté de tons. Il se remet simplement à l'école de Delacroix.

Quant aux figures et aux gestes, chacun trouve en Orient ce qu'il y apporte : Delacroix, les éclats, les violences de la passion, les excès du mouvement et il y voit les *convulsionnaires de Tanger*; Chassériau le goût de l'Antique et il y voit des académies sortant du bain qu'il avait aussi bien vues chez M. Ingres : c'est « un Indien qui a fait ses études en Grèce », selon le mot de Théophile Gautier. Fromentin y trouve le sentiment fin des nuances qui caractérise *Dominique*, Henri Regnault, du soleil, du carnage et la frénésie du *Général Prim*. Dehodencq, peignant la *Justice du pacha*, nous montre une scène dramatique jouée par des personnages gesticulants. M. Bouchor, reprenant ce thème, à cinquante ans de distance, nous montre une scène immobile qui semble une confession ou une prière, bien que tous les deux semblent en avoir été témoins. C'est que tout est possible et que la même scène, vue le même jour au même lieu, peut offrir des aspects très divers et contradictoires. Clairin, racontant son voyage de Tanger à Fez, en compagnie du consul de France, dit : « Cinq cents cavaliers qui galopent autour de nous, se démènent, font

rage. Ils avaient d'étonnantes figures de déliirants-sauvages. Les chefs demeuraient impassibles, mais la troupe s'abandonnait à sa folie de mouvement prodigieux. A mesure qu'on est plus élevé en grade, il faut être plus majestueux et plus lent. Les chefs avaient de magnifiques visages : sérénité, mépris de toute chose, calme souverain. » Chaque artiste prend ce qui lui chante dans ce trésor de choses hétéroclites, le rapporte et nous dit : voici l'Orient. C'est son Orient et celui qu'aime son époque.

Mais il y en a bien d'autres. Nous en trouvons de tout nouveaux dans les salles du *Palais des Beaux-Arts coloniaux contemporains* où sont réunies les œuvres de la génération présente. Le titre d'un grand tableau de M. Paul-Élie Dubois, *la Paix dans la lumière* (femmes arabes au cimetière d'El-Kettar à Alger), suffit, à lui seul, pour définir la vision que vont chercher là-bas les jeunes orientalistes et pour nous dire que le règne de la « sombre splendeur » et du geste frénétique est passé. Après les violences de l'Orient, le calme de l'Orient, après le clair-obscur de Decamps, après les richesses et les vibrations de Delacroix, après le bain de soufre et le bain d'or, voici le bain lumineux, la lumière pénétrant partout comme une onde légère et inondant tout quelquefois pour régner seule. De cette école est *Taghit* (Sud-Oranais) de M. Jacques Denier, *Sur les terrasses* (Bou-Saada) de M. Rigolot, *Cimetière arabe* (Laghouat) de M. Jules Taupin, *Une rue à Taza*, de M^{me} Thivet, études très nuancées de lumières et de valeurs fines et justes.

Les peintres de la flore tropicale sont d'une autre école. La couleur pour la couleur l'emporte chez eux sur la lumière, mais il n'arrive plus, comme chez les romantiques, qu'elle soit obtenue par des contrastes d'ombre. *Le Flamboyant* (Martinique) de M. Jean Baldouï, comme *les Flamboyants au crépuscule* (île de la Réunion) par M^{me} Christiane Aubert, et les *Flamboyants* (Réunion) de M. Ozoux, avec leurs lueurs d'incendie, introduisent dans le paysage contemporain des effets inconnus jusqu'ici. Jusqu'à quel point pouvons-nous être touchés par l'image de choses dont nous ne connaissons pas la réalité ? Voilà, au fond, toute la question de l'exotisme. Ce dont nous pouvons juger en tout cas, c'est de leur harmonie, et comme la nature elle-même n'en manque jamais, il suffit que l'accord des tonalités soit rompu pour que nous soup-

connions quelque erreur de l'artiste, et de toute manière pour que nous soyons moins touchés.

Voilà ce qui arrive rarement, dans ce Panthéon de l'exotisme. Le plus souvent, nous reconnaissions ou nous devinons la véracité de témoignages, tels que le *Midi : Bouzareah* (Algérie) de M. Henri Dabadie, la *Visite au Murabout*, de M. Dagnac-Rivière, *Yambo et-Bahr* (le port) et le *Port de Malabur* de M. Fouqueray, le *Gué près de Tétouan* (Maroc) de M. Georges d'Espagnat, le *Marchand de dattes* de M^{me} Morstadt. Et quand nous sommes devant les toiles d'orientalistes d'occasion, comme les *Oliviers* (Algérie) de M. Marcel Bain, ou les *Bords de l'Aouache* de M. Paul Buffet, ou le *Marabout à Gafsa* (Tunisie) de M. Améd. Buffet, nous n'avons rien à deviner : il nous semble être toujours en France et ces excellents artistes qu'on retrouve toujours avec plaisir, auraient pu dater leurs œuvres de quelque coin de l'Europe, nous ne nous serions pas douté qu'ils l'avaient quittée.

Cette équipe d'orientalistes contemporains se retrouve mobilisée dans les pavillons pour évoquer, en divers dioramas, les aspects de notre empire colonial : M. Marius de Buzon, *Un village en Kabylie*; M. Émile Aubry, *Sur les hauts plateaux de l'Algérie*; M. Léon Cauvy, *Un marché indigène*; M. Bouviolle, *Un village du M'zab*; M. Fouqueray, M. Bouchaud, d'autres encore. On les sent un peu en service commandé, comme si la guerre continuait et qu'il fallût que l'artiste tint dans la tranchée. Ils ont bien fait de répondre à l'appel pour cette besogne patriotique : vaincre l'indifférence et l'ignorance, ouvrir les yeux de la foule sur les splendeurs de « la plus grande France ». Léonard de Vinci dessinait bien des armoires ! Un des traits de cette Exposition, c'est d'être un immense joujou scientifique. Et il ne faut point l'entendre dans un sens péjoratif. Peu importe que l'éducation commence par un joujou, si elle se continue par une étude et si elle s'achève par un acte. On a beaucoup médit de Jules Verne, jadis, dans les milieux pédants des années 70. Et pourtant, que de notions acquises par ses petits lecteurs au cours de ces « voyages extraordinaires », alors, banals aujourd'hui, où ils ne croyaient que s'amuser ! Que de curiosités éveillées, que d'énergies suscitées, que de panoramas ouverts !

Le panorama, dans le sens propre du mot, voilà ce qui

abonde aujourd'hui à Vincennes et ce qui constitue un de ses pôles d'attraction. Ce n'est sans doute pas une chose nouvelle qu'un panorama, mais ce qui est nouveau, c'est son rôle. Il était historique et dramatique : le voici devenu pacifique et éducatif. L'illusion d'optique ne sert plus à creuser l'horizon en des lointains menaçants où se tapit la foudre, comme en celui du *Siège de Paris* de Philippoteaux, qui fut une des grandes émotions de notre enfance, après la guerre de 1870-71. Elle sert à découvrir des horizons prometteurs, des villes de rêve, des campagnes enchanteresses où l'on a envie d'aller, comme le *Diorama de Fez* de M. J. de la Nézière dans le pavillon du Maroc, ou celui de *Marrakech*, par MM. Bouchaud et Géo-François, lequel commence par le déballage d'un marché de tapis et de poteries et finit par une ligne de cimes neigeuses sous le soleil, ou encore celui de *Java* par M. Leland, dans le pavillon de la Hollande, et celui de *Tunis*, aperçu à travers les baies d'un balcon ou les mailles d'un fenestrou, à l'étage supérieur des souks tunisiens.

Pour être éducatif, un diorama n'en donne pas moins une impression profonde s'il est dû à un véritable artiste et peut être jugé comme tout autre paysage, pour la qualité de son effet. Tel est celui de *Fez vu du tombeau des Mérinides*, par M. J. de la Nézière, à l'heure où un grand pan d'ombre bleue drapé une moitié de la ville blanche au delà du paravent roux des vieilles murailles féodales et quand les dernières ondulations des montagnes à l'horizon s'allongent dans la lumière immobile. On oublie qu'il s'agit de s'instruire, on ne pense qu'à admirer. Dans ce même pavillon du Maroc, les toiles marouflées de M. Genicot, aux quatre coins du patio, représentent les travaux du Maroc avant l'arrivée de la France, plus durs assurément que ceux du progrès, mais plus pittoresques et racontés avec un bel entrain et une belle couleur.

LES MONUMENTS ET LES ARTS MINEURS

Après la nature, les monuments. Quelles leçons, en passant, peuvent-ils nous donner? Il en est de bien diverses. Un des principes enseignés dans nos écoles modernes comme d'intangibles axiomes est que les formes apparentes d'un édifice doivent révéler sa structure interne, et que tout motif décoratif doit

être dicté par le but que remplit le « matériau » décoré. Rien d'inutile ne peut être beau, tout ce qui est nécessaire doit être témoigné. Voilà qui est fort bien, mais qui est démenti à chaque pas que nous faisons parmi les monuments les plus admirés d'Orient et d'Extrême-Orient. Dans l'art arabe, le mensonge architectural est continu; dans l'art khmer, il est fréquent et l'art chinois est plein de protubérances superflues. Ces arceaux arabes qui se multiplient et se recouvrent gracieusement comme pour porter le plafond de la mosquée ou de la medersa ne portent rien du tout : ce sont les colonnes, les piliers verticaux et les poutres de bois horizontales qui ont toute la charge. On a l'impression de mille voûtes, lorsque c'est un cadre qu'on devrait voir. Quant aux nids d'abeilles, ces stalactites qui s'attachent aux pendentifs, qui remplissent les tympans, et ainsi forment un autre trait distinctif de l'art arabe, elles sont souvent accrochées à des linteaux monolithes et donnent l'idée d'un soutien de voûte là où il n'y a pas de voûte : on plus. « Logiques ou non, elles témoignent d'une connaissance parfaite de la coupe des pierres, elles sont innées au goût arabe et trop élégantes pour qu'on puisse les lui reprocher », dit un de leurs analystes, partagé entre l'admiration qu'il a pour l'effet que produit l'artifice et la superstition des théories de l'École, M. A. Gayet. On peut en voir un exemple d'ailleurs très discret au fond du pavillon des États du Levant. Enfin le trait essentiel de toute mosquée, le *mirhab*, c'est-à-dire la niche pratiquée dans le mur du fond qui sert à donner aux fidèles pour la prière la direction de la *Kaabah* de la Mecque, qu'est-ce autre chose qu'une fausse porte ? Le *mirhab* a tous les aspects et il rassemble tous les motifs décoratifs d'une porte véritable. C'est à lui que les artistes consacrent tous leurs soins, et pourtant il n'est qu'une apparence démentie par la réalité.

Des fausses portes, voilà aussi ce que l'on trouve, dans ce chef-d'œuvre de l'art khmer, qu'est le temple d'Angkor-Vat. Elles sont deux fois fausses, d'abord, parce qu'elles sont en pierre immuable, ensuite parce qu'elles reproduisent des vantaux de menuiserie sculptés. Et elles les reproduisent si bien que c'est d'après elles que les archéologues pensent restituer le dessin ornemental des portes de bois disparues. Au milieu des ailes latérales, le perron vient buter sur un socle de soubassement et ainsi ne permet nullement d'accéder au

Temple. C'est donc un faux perron. Sur les côtés montent en pente raide des escaliers qu'on ne peut pas gravir, accédant à des portes qu'on ne peut pas ouvrir, lesquelles sont situées entre des fenêtres par lesquelles on ne peut rien voir. Car ces fenêtres aussi sont fausses. Enfin, les tiaras ou dômes qui surmontent l'édifice simulent la voûte ogivale inconnue de l'art khmer. Tels sont quelques-uns des plus beaux et parfois des plus grandioses motifs de cet ensemble architectural. Qui s'en inquiète et en quoi les lignes, les plans, les profils, les équilibres entre les forces d'ascension et les forces de pesanteur, sont-ils moins harmonieux? Si cela dérange la théorie, tant pis pour la théorie! Peu d'artistes voudraient démolir les inutiles arcades musulmanes, les nids d'abeilles tout à fait superflus, les mirhabs des mosquées arabes ou les faux perrons, les faux escaliers, les fausses portes et les fausses fenêtres d'Angkor-Vat, en l'honneur des logiques modernes qui n'ont rien produit jusqu'ici que ce que peut produire la logique en art : la froideur et l'ennui.

Un autre mépris professé de nos jours par les historiens et les professeurs d'art est celui des styles composites, c'est-à-dire où l'on peut retrouver des caractères distinctifs d'écoles et d'époques différentes. Il y en a d'assez nombreux exemples à Vincennes. On ne pouvait prétendre y offrir partout des reconstitutions littérales de tel ou tel style exotique et lorsqu'on l'a fait pour l'extérieur, encore fallait-il bien y renoncer à l'intérieur, afin d'aménager les espaces requis par les objets exposés. Pourtant, sans être des reproductions littérales comme le temple d'Angkor, il en est qui donnent l'impression d'un style parfaitement homogène : tel, le pavillon du Maroc bâti par MM. Fournez et Laprade. Les lignes et les proportions de l'ensemble qu'ils ont créé resteront dans la mémoire des visiteurs comme un modèle qu'on peut suivre dans ceux de nos climats qui se rapprochent du marocain. Telle aussi la cour intérieure du pavillon des États du Levant, Syrie et Liban, bâti par M. Moussali. C'est à peine si l'on peut parler ici d'exotisme, tant cet édifice répond par ses formes, couleurs, dispositions intérieures à ce que requièrent chez nous la vie, la lumière et les horizons de notre France méditerranéenne. Voilà la leçon que nous donnent les styles purs et homogènes.

Quant aux composites, il faut distinguer entre ceux qui

paraissent tels et ceux qui ne le paraissent pas ou dont le défaut ne se révèle qu'aux initiés et à la longue. L'Exposition nous donne des exemples de tous les deux : le palais de l'Indoustan et le pavillon des Missions catholiques. Ce « palais de l'Indoustan », le dernier-né de tous à Vincennes, est, en fait, le tombeau d'Itimad-ed-Daula, à Agra, édifié en l'honneur d'un trésorier de l'empire mogol. On l'a reproduit ici comme on a pu, sur une échelle sensiblement supérieure à l'original, afin d'y loger tout ce qu'on voulait montrer aux visiteurs et avec de pâles imitations des matières précieuses dont l'original est revêtu. Comme c'est précisément le travail de ces matières précieuses, le marbre ciselé, fouillé, reperçé comme une « guipure calcaire », selon l'expression de Maurice Maindron, qui en fait le charme, nous ne pouvons éprouver ici la sensation qu'il donne là-bas.

Mais nous pouvons juger du style. Quand on parle d'un tombeau à Agra, on pense au *Tadj-Mahal*. Celui d'Itimad-ed-Daula n'a pas son ampleur architectonique ni son prestige romanesque, ayant été construit pour un financier et non pour une femme aimée, mais il le préfigure en petit et en mieux. Il a été bâti en 1610, c'est-à-dire vingt ans avant les fondations du *Tadj* et conçu plus sobre et plus grave. C'est un parfait exemple de l'art musulman aux Indes et de cette école postérieure à la conquête musulmane qu'on appelle *mogole*. Les proportions des vides et des pleins, l'équilibre des poussées et des résistances, des verticales et des horizontales, tout s'accorde. On ne voit pas ce qu'on voudrait lui retrancher ou lui ajouter. La profusion même de sa décoration lapidaire et polychrome, les murs incrustés de pierres précieuses, les baies closes par de minces dalles de marbre ajouré, les parois du mausolée ponctuées de touches d'agates, d'onyx, de jaspes, de cornalines, tout cela qui ne déborde pas le dessin initial et ne rompt pas le calme des surfaces, donne une sensation de parfaite unité.

Or, c'est là un style éminemment composite.

Nous sommes dans l'Inde, où le grand trait des édifices est la pyramide qui ascensionne, étage par étage, dans le ciel et, tout au contraire, le trait de celui-ci est la coupole qui se recourbe et recouvre. Et même, pour recouvrir mieux, les coupoles d'Itimad-ed-Daula sont bordées à la base d'une visière

circulaire comme des casques coloniaux. Nous sommes dans l'Inde et pourtant c'est l'ogive surbaissée des Arabes et des Persans qui dessine le front des portes. Au lieu d'une profusion hindoue de figures décoratives, c'est une profusion musulmane de motifs géométriques et linéaires qu'on voit partout. Quant au mode d'incrustation des pierres de couleur dans le marbre, il est purement florentin. Mais les pavillons à jour qui couronnent les quatre tours cantonnant le monument rappellent bien le goût hindou pour les galeries ouvertes et bordées de colonnades ; l'idée de répandre le détail ornemental à l'extérieur n'est pas arabe, mais persane et nous voyons les baies qui occupent presque toute la façade s'ouvrir d'abord très largement, comme des entrées de pagode hindoue, puis se fermer entièrement par un voile de marbre ajouré, comme une mosquée musulmane. C'est le style d'un pays modifié par une religion qui n'est pas née dans ce pays et ornementé par des artistes qui ne sont ni de cette religion, ni de ce pays. Et tout cela n'en forme pas moins un ensemble homogène et cet ensemble est charmant.

Ce n'est point ce qu'on éprouve devant le pavillon des Missions catholiques. Là, le plus ignorant des visiteurs est déconcerté par la juxtaposition de trois formes d'architecture tout à fait différentes et antithétiques. L'église avec son fronton pointu, ses toits de tuiles en escaliers, sa façade plate tapissée de dominos de porcelaine, ou du moins imitant cette matière, sur lesquels on voit peintes tantôt des fleurs, tantôt des inscriptions chinoises qui signifient *glorieuse maison de Dieu*, est vaguement chinoise. Le hall des conférences, avec ses grands murs blancs et son porche aux arcades orientales, est plutôt mauresque et le clocher, peint en ocre rouge, avec décors à la chaux, rappelle les tours carrées du Soudan. Mais cette architecture volontairement composite a un but tout autre qu'esthétique : évoquer les trois parties du monde où s'exerce l'apostolat catholique, les pays de race jaune, les musulmans et les fétichistes. Au sommet, le crucifix étend ses bras sur les trois styles qu'il domine et les peuples divers qu'il a touchés le plus tard. C'est la « Chrétienté » de l'Exposition.

Là, l'exotisme ne sert qu'à illustrer et à imprimer dans la mémoire visuelle des visiteurs une idée morale. Avant même d'entrer, ils ont éprouvé ce que les éloquentes conceptions

de M. Maurice Denis, de M. Lucien Simon, de M. Desvalières, de M. Henri Marret, répandues sur les murs ou les verrières, témoignent dans le langage des peintres : le rayonnement de la foi sur tous les visages et parmi tous les paysages du globe, — tandis que les admirables *Béatitudes* de pierre modelées par M. Delamare marquent nettement dans le langage du statuaire le grand trait distinctif de cette foi : l'espérance. Pour emporter une impression favorable de ce pavillon, il faut le voir de face, au coucher du soleil. Alors, c'est un visage qui s'illumine et, quoique un peu énigmatique, semble accueillant. A le comparer avec la raideur compassée et glacée des façades cubiques venues d'Allemagne, on se demande si les architectures exotiques inspirées des pays d'outre-mer doivent être trop sévèrement jugées.

Si des monuments nous passons aux arts appliqués de l'Extrême-Orient : céramique, orfèvrerie, tissus, bois et ivoires travaillés, leurs suggestions sans doute sont précieuses. Nous avons déjà beaucoup appris, nous pouvons encore apprendre beaucoup de ces races anciennes. Mais à condition de voir en elles ce qu'il y a de vraiment supérieur, ce à quoi notre race ne s'est jamais attachée avec la passion qu'elles y mettent, et de ne pas sacrifier quoi que ce soit de notre idéal plastique et humain à un puéril engouement pour les nouveautés d'un exotisme, sur bien des points tout à fait inférieur. Pour cela, il ne faut point confondre les arts dits appliqués ou « arts mineurs » avec les Beaux-Arts. On peut, si l'on y tient, déclarer qu'ils sont égaux, mais dès qu'on serre de près les caractères des uns et des autres, les sources où ils puisent et les besoins auxquels ils répondent, on voit que cette égalité est toute verbale et ne tient pas à l'examen.

« La peinture sent mauvais », disait ce grand peintre pour témoigner qu'on ne devait pas regarder ses tableaux le nez dessus, et Michel-Ange faisait choir sur celui d'un visiteur, trop méticuleux dans son approche, la poussière de marbre que soulevait son ciseau. Et au contraire : « L'ivoire est un ami qui aime à sentir le contact de l'homme », dit un proverbe annamite. Les perles souffrent de n'être pas portées, le bois et le bronze gagnent à être caressés, les étoffes ne livrent le secret de leurs chatoiements que drapées et mouvantes sur la forme humaine. Voilà pourquoi les « arts mineurs » ou les

« arts précieux » sont d'une tout autre nature que les « Beaux-Arts. » Ils font appel à un autre ordre de sensations. Il y a entre eux la dissemblance la plus profonde qui soit : une dissemblance physiologique. Les créateurs des uns et des autres sont de familles d'esprit, de mœurs et de goûts très différents. Jusqu'à leurs mains qui ne sont pas les mêmes. « Je la ferai en grès », disait Carriès d'une rainette qu'il venait de ramasser la nuit sur le quai Malaquais et il l'effleurait voluptueusement de ses doigts extraordinairement longs et agiles, et à cette idée, l'eau lui venait déjà à la bouche. Chaplet, aveugle, prenait encore un infini plaisir à palper des porcelaines.

Il y a donc un « Beau tactile » qui satisfait un sens esthétique tout particulier, dont le sens de la vue, le plus noble et le plus tyrannique de tous, nous empêche souvent de goûter les blandices insoupçonnées. D'après les phalanges des doigts d'un artiste ou d'un amateur, on peut presque dire s'il éprouvera cette joie longue et concentrée au toucher d'un grès, ou d'un bronze d'une certaine cuisson ou d'une certaine patine, au palper d'une médaille fruste, dont les reliefs sont devenus à peine visibles, ou bien si, au contraire, tout aux grands spectacles de la Nature et des passions humaines, il passera dédaigneux devant ces magots. La loi se vérifie-t-elle toujours? Je ne sais, mais ceci est certain : c'est justement les peuples dont les doigts sont les plus agiles et les corps les plus capables d'hyperflexion comme d'hyperextension, qui ont le plus d'aptitudes congénitales et le goût le plus vif pour ce Beau tactile. Leurs dons natifs, cultivés depuis de nombreuses générations et entretenus par le respect des Ancêtres, sont précisément ceux qui conviennent le mieux aux « arts mineurs ».

Aussi, dans tous ces domaines, réalisent-ils des merveilles de matière et d'ingéniosité que l'Exposition ne nous révèle point, mais qu'elle nous donne une occasion nouvelle d'admirer. Ce qu'elle nous a révélé de moins connu jusqu'ici et de plus digne de l'être, ce sont les richesses ornementales des Khmers répandues sur les parois du dernier étage d'Angkor et les motifs décoratifs des tissus fabriqués par les races noires visibles dans les pavillons de l'Afrique occidentale et de l'Afrique équatoriale françaises. La plupart d'entre eux pourraient, sans rompre notre harmonie, être introduits dans nos intérieurs européens. Les uns, ceux de l'Indochine, inspirés

de la flore et de la faune d'Asie, les autres, ceux du Soudan, dérivés d'une idée géométrique, renouveleraient très heureusement le décor spatial de nos palais publics et de nos villas.

Dans le domaine des Beaux-Arts, au contraire, nous n'avons rien à prendre, rien à apprendre, seulement à comprendre, s'il se peut, et à admirer. Il y a sans doute des choses admirables dans la statuaire de l'Extrême-Orient, quand ce ne serait que les figures du Bouddha ou de Bhima, aux belles époques. Il y a, dans ce qu'on est convenu d'appeler « l'art nègre », des choses curieuses, par ce qu'elles témoignent chez leurs auteurs du soin à reproduire certains traits de leurs modèles et du goût d'en transformer certains autres. Mais, nulle part, il n'y a des sources de beauté où pourraient puiser nos artistes sans perdre un peu de ce qui a vivifié notre idéal d'Occident depuis la Grèce jusqu'à nos jours.

Précisément, on trouve, à Vincennes, des exemples de la sculpture exotique la plus parfaite et ceux de la plus barbare. Il suffit de traverser le lac pour passer des premiers, qui sont les bas-reliefs de Boro-Boudour, dans le pavillon nouveau des Indes néerlandaises, aux seconds qui sont les masques et les fétiches des pavillons de l'Afrique noire. Les bas-reliefs, chefs-d'œuvre de l'art hindou remontant au VIII^e ou au IX^e siècle, représentent quelques-unes des cent vingt scènes de la vie du Bouddha ou des cent vingt légendes sur ses naissances antérieures qui décorent les cinq galeries où processionnent les pèlerins dans le temple de Boro-Boudour, à Java. Dans ceux qu'on a reproduits ici, on voit, par exemple, les quatre rencontres fameuses d'où est sortie la vocation de Çakya-Mouni : le Bodhisatva est frappé par la vue d'un vieillard, puis d'un malade, puis d'un mort, enfin d'un moine. Alors il renvoie son valet et son cheval et se coupe les cheveux. Il prend congé des dieux qui l'accompagnent. Il prend la robe rouge des moines. Les filles de Mara, l'Esprit du mal, tâchent vainement de le séduire.. Et l'on assiste ainsi à toutes les étapes de sa perfection. Dans ces longues suites de scènes édifiantes, narrées par le ciseau du sculpteur, les acteurs s'échelonnent ou se groupent sans se confondre, dans une harmonieuse variété d'attitudes à la fois pleine de naturel et de gravité.

Souvent on salue quelque parenté avec les bas-reliefs de certains tombeaux chrétiens des premiers âges ou bien la pré-

figuration des tympans de nos églises romanes et même parfois des marbres de Nicolas et de Jean de Pise. Car l'art hindou de Java, tel que nous l'apercevons ici, n'a guère moins de sobriété, de finesse et de sentiment. Mais il ne nous offre rien que notre Moyen âge ou notre Renaissance n'aient bien connu et supérieurement exprimé. Seule, l'expression du Bouddha et sa statique ou ses gestes demeurent d'une beauté à la fois parfaite et inconnue de notre race. Seulement, cette beauté est si lointaine que nous ne pourrions l'atteindre, dans notre art, qu'au prix de la nôtre. Quant aux figures sculptées au Gabon, en Guinée, sur la Côte d'Ivoire, dans tout le Soudan ou en Nouvelle-Calédonie, non seulement elles ne nous offrent pas le don d'une nouvelle beauté, mais elles manquent le plus souvent de caractère. Les traits spécifiques des races noires n'y sont nullement marqués avec assez de force pour nous suggérer une formule d'art nouvelle.

Ainsi, ce que nous pouvons emprunter aux exotiques, ce sont leurs outils, non leurs idées. Leurs arts indigènes sont à louer et à encourager pour tout ce qu'ils nous apportent de subtil et de précieux chez les uns, de naïf et de barbare chez les autres, de spontané, de traditionnel et de consciencieux chez tous. Rien ne serait plus absurde que de sacrifier quoi que ce soit de notre idéal pour nous assimiler le leur ou pour nous inoculer leur naïveté primitive. Nous ne devons ni les mépriser ni les suivre.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LES PALAIS ET LES PAVILLONS

VIII⁽¹⁾

LE CONGO BELGE

Le Pavillon belge de Vincennes représente une manière de palais nègre, tel que sans doute jamais aucun roi nègre n'en habita, mais qui rappelle assez, par ses coupoles et ses palissades, certains sultanats d'Afrique centrale. Au centre, la coupole de paillasson jaune paraît dominer une cité illusoire, une cité de nouveaux paillassons. Les colonnes sont chargées d'images rustiques et d'une barbarie sombre. À l'entrée, le sable blanc est ratissé avec soin, et cet ensemble de sauvagerie et de jardinage, c'est peut-être un assez bon résumé de l'esthétique belge en Afrique.

Mon premier contact avec le Congo belge fut à Bangassou, à la limite extrême de l'Afrique française, sur l'Oubangui. A Bangassou où passe la frontière et à Bondo, un drapeau belge apparaît tout en haut d'un mât. Il y a vingt maisons, autant de voitures, un missionnaire en motocyclette, des bureaux, des fonctionnaires pressés, un bruit perpétuel de machines à écrire et de moteurs qui ronflent. C'est un poste belge. Ordre et propreté. Confort et discipline. Une odeur de village soigné et de boulangerie blanche. Quelque chose de fabuleusement moderne et d'assez petite villégiature...

Ici il faut abandonner, pour admirer, presque tout souci

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1^{er} et 15 juillet, 1^{er} et 15 août et 15 septembre.

d'esthétique civilisée. Un chef soudanais sort chargé d'armes excentriques, avec sa nouba, ses spahis, ses oripeaux, ses esclaves, tout un décor barbare, mais compliqué. Au Congo, dans la grande familiarité de la forêt, le noir vit depuis mille ans, seul et nu. Jusqu'aux compagnons ordinaires de l'homme, le cheval et le baudet, ont disparu. Même le chien, ce faux sloughi, qui pullule en Islam noir, a abdiqué à son tour. La place est aux bêtes de la brousse, et les hommes, quand ils ne sont pas aux chantiers, sont uniquement gens de la brousse.

Au commencement de la forêt congolaise, il y avait le nain. Ces pygmées qu'on fait parfois descendre de négrières mystérieux qui seraient venus de l'Est, sont les seuls à n'avoir jamais déboisé. On les retrouve partout où il y a eu forêt vierge et leur règne nomade et grimaçant s'étend sur toute l'Afrique tropicale. Les Pharaons en faisaient venir du Haut-Nil, par curiosité, et Hérodote les met quelque part bien loin dans les Monts de la Lune qui pourraient bien être aux environs du lac Édouard. Après eux, sont venus les noirs Bantous, ou Soudanais, ou Hamites, et ceux-là poussaient devant eux des moutons, des chèvres, et ces vaches bossues qu'on retrouve dans tout le continent noir depuis la Mer Rouge jusqu'à Tombouctou. Ils firent des huttes, semèrent des patates douces et du sorgho, et ils attendirent. On se représente aisément leur vie quand on traverse les villages noirs d'aujourd'hui. Rien n'égale au monde la simplicité millénaire des travaux et des jours en pays congolais. Et cela devait durer ainsi pendant des milliers d'années. Il y a soixante ans, une civilisation statique, d'une rusticité inouïe, gardait l'Afrique depuis les Grands Lacs jusqu'à Brazzaville. Des navigateurs portugais en avaient tâté la côte ouest, quand le génie de Léopold II lança Stanley en plein cœur des « terres inconnues ».

Alors, sur ce terrain vierge, sur cet univers magnifique et sordide, où la fileuse de sorgho continue son rythme éternel pendant que l'homme fume du chanvre, étendu sur une natte à l'entrée de la forêt bruyante, la Belgique jeta ce qu'elle avait de plus joyeusement moderne et le Congo, la plus primitive des terres d'Afrique, devint le royaume du coton, du diamant, du café, du cuivre et du radium...

* *

Entrons-y de plain pied. D'une coupole bleue une lumière douce tombe sur un dallage bleu. C'est le patio autour duquel viennent se grouper des galeries et des dioramas. Pénombre propice à l'étude. Par tout le pourtour on découvre des usines colossales. Une seule société minière emploie plus de quatre mille agents blancs et trente mille ouvriers noirs. Car au Congo les Belges ont travaillé à l'américaine. Leur colonie mesure quatre-vingts fois la surface de la Belgique. On y ignore totalement la journée de huit heures et la semaine anglaise n'y est pratiquée que pour permettre à chacun, le samedi après-midi, de travailler à autre chose. Élisabethville, Léopoldville sont des villes champignons, avec des palaces, des clubs, des dancings, des files de taxis. Dans la première des deux, il y a trente ans, on trouvait en tout deux blancs sous leur tente.

Hors des villes, le planteur bat la brousse, vêtu de toile kaki, culotte courte, chemise courte, qu'on appelle là-bas « capitula ». Sous son toit les meubles s'alignent, sans style. Aux murs les portraits de Léopold II et Albert I^{er} se regardent avec flegme. Sur l'étagère le phonographe s'ennuie, avec le flacon de whisky et la carabine. Je revois cinquante maisons ainsi faites. Tantôt la nuit descendra. Un boy apportera la lampe à pétrole. Le whisky flambera au fond des verres et tous les parasites viendront voler, rouler ou ramper dans l'orbite de la lampe. Parfois le blanc a toute sa famille, tout une patrie qui niche avec lui sur le sol battu, sous un plafond de roseaux, entre des murs de roseaux.

Les noirs du Congo sont de grands enfants. Ils connaissent une matière première et une seule. N'étant ni artisans, ni artistes, ni fabricants, ni industriels, ils sont seulement industriels et la malice inventive de leur esprit s'exerce uniquement sur la banane, le bananier et la bananeraie. Quand il pleut, la nègresse chemine sous l'ondée, ayant pour tout parasol une feuille immense, une grande feuille de bananier, comme une palme. Quand des nègresses vont ainsi en file, on dirait un défilé de mannequins chez un grand faiseur des Champs-Élysées. En auto, quand on menace cette colonne, elle descend d'un cran, de la route au sentier, ou au flanc du

talus, ou dans le fossé. C'est une rangée d'ombres qui quitte un écran pour entrer dans un autre.

La feuille de bananier, au lieu de servir de parasol, peut servir de couvercle. Quand l'eau manque au radiateur, on demande : *maï*, de l'eau. Il y a toujours de l'eau quelque part. L'homme disparaît avec un grand pot de terre et le ramène sur la tête trottant ou plutôt glissant d'un petit pas, rapide et égal, combiné pour que rien ne déborde. Mais la feuille de bananier est là, tout au-dessus, épousant avec souplesse la forme de l'orifice, en sorte que rien n'éclaboussé.

La fibre, elle, sert à tout, à faire de la ficelle, des filets, des paniers. Le porteur met entre sa tête et sa charge une couronne de feuillage tressé très serré. C'est de la fibre de bananier. Les œufs, on les met en chapelets d'enveloppes d'un jaune sec. C'est du bananier. En bananier les filets du pêcheur, la muraille de la hutte, la ficelle qui retient le vêtement à l'épaule. Toute nourriture, tout bagage est retenu par la fibre tressée. J'ai vu un crocodile en Ouganda, à qui on donnait à manger, pour le plaisir, des morceaux de poissons reliés par de la ficelle... de bananier. Le crocodile avalait le premier morceau, le second... et la ficelle y passait avec le reste.

* * *

Allons plus loin. Poussons dans les hautes herbes. Voici la faune et à sa tête le lion. Au sud du lac Édouard, les colonies de pélicans vont par dizaines de millions. Au nord du lac Kivu, on a formé des réserves d'animaux et de plantes, un Éden où les antilopes ne sont mangées que par les bêtes. La panthère, quand on ne la voit pas, on la devine, et toute la race noire en est hantée. En Ituri, une société secrète existe où l'homme fait vœu de vivre un an comme la panthère, pour s'aguerrir, et pendant cette année il est condamné par son serment à manger au moins une fois de la chair humaine. L'Européen passe par l'Ituri, cherchant une panthère à tuer. Il ne se doute pas que chez ses propres porteurs il y a des apaches aux visages fermés qui ont vécu de leur vie, presque de leur charnier.

Tantôt, vers neuf heures, une espèce de gros chien roux est venu trotter dans le rayon de nos phares. Il faisait tout le passage à lui tout seul, entre deux haies de brousse, sans doute jaunâtre, sur la route en sable tristement jaune. Il fallait aller

doucement, les bacs marquant les étapes et, à chaque tournant, on se demandait : « Arrêterons-nous à temps ? » avec cette vague inquiétude du trou béant, de l'eau noire qui attend la voiture imprudente dans la nuit tropicale.

Le gros chien allait son petit trot. J'ai dit : « Je crois que c'est une lionne. » Elle va toujours son petit train. La voilà qui tourne. Non, c'est une panthère; elle continue un peu inquiète dans les hautes herbes, souffle, presque rampante, le nez au sol, le museau inquiet. Dans un brusque contact, les yeux de nos phares ont rencontré les siens, qui sont devenus d'or, comme deux petits génies étonnés de la brousse et de la forêt, deux lampes de la nuit tropicale inquiètes et cruelles. Puis d'un seul bond, sans effort, elle a sauté dans la nuit, comme dans une niche.

Rentrions dans le village noir. Quand le chef est riche, il a des vaches; la vache est sa grande unité monétaire, le totem de la propriété matérielle, presque le Moloch de qui dépend toute richesse en ce monde. Ailleurs, on connaît le chameau, le cheval, le chien.

Au seuil de l'Afrique belge, finit le chien. Un chien spécial, moitié sloughi, moitié roquet, qui pourrait rôder dans les égouts, japper en plein jour, hurler à la lune, chien ordurier, moitié magnifique, moitié gueux, enfin, un chien d'écurie qui aurait fait un an dans les fortifs, attaqué le sanglier et farfouillé dans les baquets d'immondices. D'un jaune sale, haut sur pattes et le museau méfiant, c'est le faux sloughi, dernier bâtarde du chien d'émir, un seigneur, mais crapuleux. Nous en avons vu dix mille, et manqué d'en écraser cent.

Sitôt qu'on touche au Congo belge, le chien disparaît.

* * *

Pour moi, le cœur du pavillon belge, c'est le panneau central, occupé par un diorama du Kivu-Ruanda. Le Kivu, c'est le plus petit des grands lacs africains, entre le Tanganyika et l'Édouard. Il forme une singulière cuvette à 1 470 mètres d'altitude, une flaqué d'un bleu d'acier. Au nord, une chaîne de volcans en activité. Au sud, une ville, Bukavu, ville fiévreuse de marchands et de spéculateurs. A l'est, le Ruanda, terre conquise par les armes belges pendant la Grande Guerre, montre une succession de plateaux d'un vert immuable. Ce

Congo-là, c'est le Far-West de la Belgique. Aux jeunes Belges pris du démon de l'aventure, on a dit : « Allez au Kivu. » Par un hasard curieux, c'est dans cette même région des volcans que le roi des Belges a organisé une grande réserve de faune et de flore. Cette réserve, après les mirages du Sahara, j'ai cru que ce serait aussi un mirage, et que les troupeaux de buffles du Kivu s'évanouiraient à l'approche humaine, comme les lacs et les palmeraies, entre El-Goléa et Timmimoun. J'ai voulu en avoir le cœur net, et j'ai accompagné une mission scientifique dans la réserve du Kivu. Des savants m'ont dit : « Vous entendrez les lions toute la nuit. » Je suis parti loger dans la brousse, avec les savants, pour entendre les lions. Je m'y retrouve, il y a six mois. C'est comme si c'était la nuit dernière, cette nuit du Kivu.

Ce soir, en camionnette, à travers la brousse de la réserve, j'ai vu l'heure bleue de la nuit arriver à grands pas. On voit les volcans se profiler en arêtes dures sur un fond mauve. Deux d'entre eux crachent encore du feu et de la fumée. Le soleil s'enfuit avec cette rapidité effarante des crépuscules et des aurores sous les Tropiques. Arriverons-nous au gîte ? C'est peu probable. La route, faite sommairement, passe un moment sur une passerelle, plantée sur un marais.

Nous sommes au ras de l'eau, bloqués par un craquement dans les poutres de la passerelle, entre deux massifs de broussailles hautes de trois mètres. Le jour baisse, la camionnette aussi. Le soleil, en grande cérémonie, touche les arêtes noires des volcans. Un crapaud a commencé sa chanson, puis mille crapauds. Puis dix mille grillons et vingt mille moustiques. Il fait noir, on tire sur la camionnette : Hue... Dia... Quelqu'un éclate de rire dans les herbes. C'est l'hyène. Naturellement une autre hyène répond, comme toutes les commères méprisées, détestées des hommes et des bêtes, et qui prennent de force leur part à leur conversation. A cent mètres, on entend leurs ricanements lâches de charognards. La voiture est sauvée.

Tonnerre. Éclairs. Tornade furieuse. Tout s'est tu sous la pluie. Les hyènes se sont enfermées dans leurs gîtes maudis.

La pluie cesse. Les phares se sont cassés. Pas un fil de nos vêtements n'est sec. Sur leur perchoir, les noirs regardent la route avec inquiétude. Ils n'ont pas l'air de se douter qu'il s'agit d'une expédition scientifique.

Une maison, ou plutôt un gîte s'offre au bord de la route, à deux pas de la Rutshuru, qui, en cet endroit, charrie une eau bouillante sulfureuse. Il est neuf heures du soir. Mangeons et dormons. J'ai perdu mon lit dans la bagarre. Un trou béant tient lieu de porte. La pluie s'est tue, et les moustiques ont repris leur danse. Sur ma couche improvisée, ils viennent chanter leur plainte insupportable. L'herbe fait son grand tapage quotidien. C'est ce qu'on appelle « le grand silence de la nuit africaine ». La lune aussi a l'air de vouloir parler. Voilà les hippos qui s'en mêlent. Ils causent : Heuh! Heuh! Sûrement, l'un d'eux raconte une bonne histoire. Les autres se tordent. Heuh! Heuh!... On dirait un cercle de confortables gentlemen, assis en rond autour de leur *whisky and soda* et qui s'en racontent de bien bonnes. Ils sont là dans le gazon, à vingt pas. Heuh. Heuh. Heuh... Leur grognement sort des entrailles de la terre. Parfois un compère s'esclaffe. Il s'amuse trop, s'égosille, est pris d'une quinte. Houah... On devine la cantonade ravie, qui boit une nouvelle gorgée... Heuh... Heuh...

L'hyène s'est tue. Il y a mieux qu'elle : le lion. Cette fois je ne dors plus du tout. C'est toute la nuit qui parle. La porte est ouverte, là, béante. Les lions vont entrer. On entend leur long, long tressaillement, sorti d'une poitrine immense comme d'un gouffre où jouent cent cordes d'acier énorme. Ils travaillent. C'est leur heure. Ils sont deux cents à s'occuper ainsi. Et cent mille antilopes frissonnent. Demain ils mangeront. Maintenant, ils se ravitaillent, les restants seront pour les hyènes et les vautours. Les buffles eux-mêmes doivent lever les naseaux avec inquiétude. Dans les huttes on se tasse en invoquant les Masimose. Les hippos se gargarisent toujours et les moustiques viennent me vriller le tympan. Tantôt les hippos entreront par ce trou pâle, avec l'herbe, les cigales, la lune et toute la nuit avec tous ces bruits, et les crapauds qui rongent l'air avec un bruit de rapide lancé sur une voie sans fin. Il fait trop chaud pour se couvrir, trop froid pour ne garder que des draps. Des sources voisines vient une odeur de soufre. Puissent-elles empoisonner tous les moustiques!

Allons! l'aurore se lève. Il y a du rose sur les volcans. Un nouveau lion répond au premier lion. Levons-nous. Passons le trou livide qui tient lieu de porte... Heuh... Heuh...

Les hippos s'en retournent à la Rutshuru. C'est l'heure du bain. L'hyène se tait. Les lions s'éloignent. Les aurores viennent vite en Afrique. Tantôt le jour sera très haut. Les hippos plongeront doucement leurs gros corps ridicules dans l'eau fraîche. Devant moi, sans jumelles, je compte six phacochères (sangliers), qui font le guet, et dix-huit buffles. Cinquante antilopes piquent la brousse de petits points bruns. Tantôt les buffles auront regagné les fourrés, les éléphants leurs groupes d'acacias. Chacun, dans le grand écrasement lumineux, cherchera son petit coin d'ombre. A la bacchanale de la nuit succédera le grand silence du jour, et le soleil laissera aux vents, aux sources et aux feuilles, le monopole de leur éternelle chanson.

* * *

Enfin, dans le couloir sombre, j'ai cru rencontrer un pygmée, un de ces pygmées du Kivu, qui vont d'un pas rapide, et je lui ai demandé le secret de la beauté des Tropiques.

Ce pygmée du Kivu, au contraire de la masse des nègres inférieurs qui ont une voix de fausset, éraillée ou sans musique, avait une belle voix de contralto, chaude et bien timbrée. Avec sa courte barbe et ses façons d'ancêtre, il incarnait la sagesse patriarcale, et, aux premiers mots qu'il me dit, je reconnus un devin.

— Vois-tu, me disait-il, tu es un Blanc curieux de pittoresque, et tu es venu en Afrique avant tout pour voir de belles choses, en quoi tu t'es lourdement égaré. Le Congo n'est pas un beau pays. Il ne connaît ni les parfums, ni la lumière.

— Seulement...

— Au milieu des déserts, il y a des oasis. Au milieu de l'Afrique, il y a de grands lacs, cette cassure immense et délicieuse, chamarrée de verdure, arrosée de mille sources, piquée de cimes neigeuses. Et au milieu d'eux, il y a le Kivu, le plus mignon et le plus fantastique. Il ne faut pas me demander ce qu'on en penserait en Europe. Il faut venir le voir ici et l'écouter. Car ses bruits sont d'une variété merveilleuse. Écoute ce barrissement guerrier de l'éléphant. On comprend quel effet il devait faire en tête des armées d'Annibal. Et la plainte lamentable de la grue couronnée, le gémissement insupportable et méchant de l'ibis; le ricane-

ment de l'hyène, la clamour immonde du gorille, et le chant des nuits du Kivu...

« Si tu ne déboises pas trop, comme certaines autorités locales l'ont fait dangereusement, cette oasis sera bientôt légendaire. Écoute cette Rutshurn qui fuit en torrent. Elle prend sa source au petit lac Mutanda, près d'ici, près de cavernes remplies d'ossements humains, qu'on dit habitées par une panthère qui y vit de franches lippées. Ainsi cette rivière est fameuse avant seulement d'être née. Comment voudrais-tu qu'il en fût autrement? Nous sommes au pays du merveilleux, de l'étonnement et de la peur...

J'en savais quelque chose, pour avoir ressenti, pendant une soirée de brousse, des paniques soignées et inexplicables.

— Chaque chose ici a son histoire merveilleuse. Il viendra encore beaucoup d'hommes blancs, en curieux, pour chercher l'aventure, parce que ce pays est un des derniers où l'on respire un air exquis dans un pays de Fable. Le baron Empain peut bâtir un bel hôtel à N'Goma : on y viendra. Les rêveries du vieux milliardaire belge se vérifieront. Déjà la duchesse d'Aoste a campé chez nous. Le prince Guillaume de Suède a battu le pays des gorilles et le prince Eugène de Ligne plante des cafésiers dans l'île Kwidwi où il court chaque année, traversant l'Afrique de part en part, lui-même au volant de sa voiture, aussi simplement que son aïeul attelait sa berline pour Vienne ou Versailles. Le prince Bibesco a noyé sa torpèdo grand sport dans une rivière du Ruanda. Ce n'est qu'un commencement. Les petits lacs du nord de l'Inde occupent les affiches des gares de Londres. Mais c'est pure question de mode. On « fera » le lac Bunony et le lac Mutanda, tout frissonnants au vol des canards innombrables, sans parler de la grande Cordillère qui sépare à l'ouest le Kivu du restant du monde et qui demeure pour une grande part inexplorée...

Il se faisait tard. Le pygmée tendit simplement un doigt vers un point du diorama. Le Mikeno et le Karissimbi montraient leurs cimes toutes blanches, l'un en pain de sucre, l'autre en arêtes. Je regardai le lac. Le soleil plongeait dedans comme un tison rouge. Je me retournai vers le pygmée.

Il avait disparu.

* * *

C'est fini. J'ai fait le tour du pavillon belge. J'ai vu que les deux provinces du sud, le Kassaï et le Katanga, on ne les traverse plus qu'en pullman ou en avion trimoteur. Dans le Nord on va en auto sur des routes de limonite ou gravier rouge. La caravane n'est plus utile qu'au Kivu. J'ai vu les merveilles accomplies par les missionnaires, les Pères blancs aux Grands Lacs, les Bénédictins au Katanga, les Jésuites au Kwango. En faisant le tour, j'ai refait le voyage de rêve qui est celui de tous les écoliers belges. En 1914, l'habitude en venait déjà. La guerre a précipité le mouvement. Aujourd'hui, tous les jeunes gens de Belgique sont plus ou moins en partance pour le Congo, ou, comme moi, fraîchement revenus.

Ramené au centre, je revois le monument central, sous la coupole bleue étoilée, couleur du drapeau congolais. Au monument sont marqués trois noms : Léopold I^{er}, Léopold II, Albert I^{er}. Ce sont trois signatures. Le Congo, ce sont eux qui l'ont inventé. Le premier, l'ancêtre, avait le goût des grands voyages. C'est lui qui a déterminé chez son fils cette vocation de géographe qui l'envoya à vingt-cinq ans en Turquie, en Égypte et en Chine. A trente ans, Léopold II est un grand cosmopolite. Quand il monte sur le trône, il connaît le monde. A soixante ans, il est riche de tout le bassin du Congo. Quand il l'eut bien en main, il en fit cadeau à la Belgique. Le Roi actuel fit comme ses deux prédécesseurs. Il continua. Lui-même avait parcouru le Congo en 1907. Il y est retourné vingt ans plus tard, avec la Reine. A sa manière, c'est un roi technicien. Il n'est aucun problème du rail, de l'avion, du cuivre ou du radium, sur lequel il n'ait sa compétence et son opinion faite. S'il n'était roi et soldat, il dirigerait une grande entreprise d'aviation ou une compagnie de navigation.

C'est par lui que le voyage au Congo se modernise. Il y a cinquante ans, Stanley recrutait des Arabes et des Swahilis de Zanzibar et allait à pied en débroussaillant. Ce fut l'ère léopoldienne, l'ère des Congrès de géographie, des sermons du cardinal Lavigerie à Sainte-Gudule de Bruxelles, des polémiques puritaines et de l'indifférence du prince de Bismarck. On construisit ensuite un chemin de fer du Bas-Congo où allèrent voir Mandat-Grancey et Pierre Mille. Léopold II se

montrait à Paris chez Félix Faure, au Jockey-Club, dans les cabarets élégants, et causait avec M. Hanotaux pendant que Marchand préparait sa course à Fachoda. Puis le cuivre et le caoutchouc rapportèrent beaucoup d'argent. Bismarck en disgrâce, l'avenir de l'Allemagne était sur les mers. Le Roi vieillissant lançait des affaires en Chine, bâtissait des monuments, des routes, des villes nouvelles. La guerre vint : le portage avait à demi disparu, l'après-guerre vit une crise de prodigieux américanisme. Aujourd'hui le Congo est un chantier au milieu d'une forêt vierge.

Au terme de cette promenade à bâtons rompus, je le revois sous deux aspects. Le premier est celui d'une troupe de pygmées courant la lance au poing, en file indienne, au flanc d'un coteau du Ruanda, tandis qu'au fond de la vallée une fumée monte d'un groupe de huttes, entourées de ruches d'abeilles. Dans ce paysage divinement antique, mes pygmées vont comme de petits dieux familiers et farceurs et leurs voix homériques appellent un berger de Théocrite qui mène deux vaches à la rivière.

L'autre aspect est celui d'un wagon-lit roulant sans heurts dans la nuit. Dans sa course à travers la brousse, il fait un bourdonnement sifflant d'usine en émoi. Dans ses flancs capitonnés, il emmène des fonctionnaires et des chercheurs d'or, des missionnaires et des géologues, des officiers et des touristes millionnaires. Parfois une flamme che s'enfuit de la locomotive, atteint une touffe de broussailles et déchaîne un incendie. Toute la nuit il roulera ainsi jusqu'à ce que l'aube jaune vienne lui montrer Élisabethville, sa fièvre d'affaires, ses sirènes et ses autobus.

Ces deux défilés, celui des pygmées et celui de l'express, c'est un peu le résumé idéal de l'Afrique belge sous le règne d'Albert I^{er}.

CHARLES D'YDEWALLE.

HENRI HEINE

I

LES TEMPS HEUREUX

C'était à Corfou, dix ans avant la guerre. Il n'y avait pas longtemps que l'impératrice Élisabeth d'Autriche, la souveraine errante, était tombée au grand soleil sur un bateau du bleu Léman, les mains pleines des roses qu'elle venait de cueillir, le cœur transpercé par le poignard de l'anarchiste Luccheni.

Nous nous étions attardés pendant plusieurs semaines dans cette île de Corfou si délicieuse alors. L'Achilleion était une de nos promenades favorites; nous ne nous contentions pas de la visite traditionnelle; nous descendions par les allées tournantes du parc abandonné jusqu'à la mer Ionienne où nous conduisaient des degrés de marbre. A mi-chemin, parmi les oliviers géants et les cyprès « droits, immobiles, comme rêvant au ciel, comme oubliieux du monde », un temple s'élevait et, sous ce dôme soutenu par des colonnes corinthiennes, une statue représentait le poète Henri Heine assis, mourant, les yeux fermés, la tête penchée vers un feuillet où sa main achève de tracer quelques lignes :

« Que me veut ce pleur solitaire ? — Il trouble mon regard.
— C'est une larme d'autrefois — demeurée en mes yeux. »

L'Impératrice avait désiré que cette larme coulât sur la joue marmoréenne, que le visage fût tourné vers la mer qu'elle aimait comme Heine l'avait aimée. Tout autour, des rosiers grimpants, des citronniers prodiguaient éperdument leurs fleurs et leurs parfums. Quelle revanche pour le poète banni à qui, malgré le désir de la souveraine autrichienne, Guillaume n'avait jamais permis qu'on érigeât un monument

à Dusseldorf ! Une femme du plus haut rang et du charme le plus exquis le vengeait en mettant glorieusement sa douloureuse effigie dans un petit paradis terrestre.

Hélas ! lorsqu'en 1911, nous revînmes à Corfou, le kaiser avait acquis l'Achilleion, faisant de la rive enchantée, où la fée impériale se plaisait à se baigner, une base clandestine de sous-marins. Sur la pente qui menait au petit port, il avait chassé Heine de son temple, lui substituant une méchante statue en plâtre d'Élisabeth elle-même, d'une taille trop exigüe pour le cadre. Ironique et presque insultant hommage à celle dont il détruisait l'œuvre et enfreignait la volonté. Ainsi notre pensée fut ramenée vers celui qui fut le plus illustre des écrivains rhénans ; nous avons rouvert son œuvre et nous voudrions montrer ici, tel qu'il nous y est apparu, son visage ironique et douloureux.

LES FÉERIES DE L'ENFANCE

« Je veux, disait Heine, s'adressant à l'une des créatures idéales qui hantaient son imagination, te raconter le conte de ma vie. » Ainsi commençait-il ces *Mémoires* auxquels il travailla toujours sans les achever jamais et dont sa famille fit disparaître presque tout ce qu'il n'anéantit pas lui-même. Et cependant ce conte de fée existe. Parfois sinistre et diabolique comme celui que le poète enfant composa pour sa petite sœur, il fut pourtant l'enchanted et le charme d'une existence d'ailleurs pitoyable et dont il ne faut pas même essayer de justifier les erreurs et les bassesses. Il vaut mieux le plus souvent possible laisser parler le magicien. Il brode, il embellit, il invente, il ment même avec une singulière impudence, puis, tout à coup, il jette le masque, incapable de dissimuler longtemps et, dans un sursaut d'orgueil et de passion, il se montre tel qu'il est, semblant nous lancer, mais avec le plus ironique sourire, le défi de Rousseau : « Qui osera dire : Je fus meilleur que cet homme-là ? » Et c'est pour cela que ses amis, oubliant ses mensonges, ont très légitimement pu vanter sa sincérité.

La date même de sa naissance n'est pas définitivement fixée ; on hésite entre 1797 et 1799. Heine tenait pour 1799 et se prétendait même le premier homme du dix-neuvième siècle, né

avec lui. Le vieillit-on pour le faire admettre au lycée ? Se rajeunit-il pour échapper au service militaire prussien ou rendre plus étonnante sa précocité poétique ? On ne le saura jamais d'une façon absolument sûre et ses biographes ne sont pas d'accord à ce sujet. Il récuse lui-même le témoignage de sa mère vieillissante ; sa sœur Charlotte, née en 1800, assurait qu'il était son ainé de onze mois ; son acte de naissance avait disparu dans un incendie qui, pendant l'occupation française de Dusseldorf, anéantit tous les documents de l'état civil. Il dut à un ami et correspondant anglais de son père, négociant à Dusseldorf, son prénom de Harry qui devint Heinrich à son baptême, une vingtaine d'années plus tard.

Sa naissance à Dusseldorf, où le Rhin s'étale si majestueusement entre ses rives plates, le fit Rhénan et il conserva pour sa ville natale et pour le vieux fleuve une filiale tendresse. « La ville de Dusseldorf est très belle, écrit-il dans ses *Reisebilder*. J'y suis né et il me prend parfois l'envie de retourner tout de suite à la maison et, quand je dis à la maison, je pense à la rue du Peuple et à la maison où je suis né (1). » Et il raconte en plaisantant qu'il a conseillé à la vieille propriétaire de ne jamais la vendre, parce qu'elle deviendrait célèbre à cause de lui et que, plus tard, les seuls pourboires donnés par les riches Anglaises qui la visiteraient dépasseraient sa valeur actuelle.

De cette modeste demeure Heine gardait un doux souvenir. Son enfance y fut très heureuse sous la tutelle débonnaire d'un père insouciant, Samson Heine, dont la sévérité se bornait à le mettre en pénitence quand il avait dérobé du raisin, et d'une mère indulgente, née Betty Van Geldern, instruite et lettrée. Elle admirait son fils ainé ; si elle redoutait pour lui les contes et la poésie, elle ne nourrissait pas les mêmes préjugés à l'égard de la musique et de la danse ; mais le jeune Harry se bornait à écouter, couché sur un sofa, en pensant à autre chose, les airs que lui jouait son professeur de violon et il se permit de jeter par la fenêtre son moins complaisant maître à danser.

Rebelle aux enchantements du rythme musical, il trouvait moyen de vivre en pleine féerie grâce aux lectures les plus variées et les plus étranges. Son oncle, Simon Van Geldern,

(1) Cette maison n'existe plus depuis 1908 et la plaque commémorative (une plaque de marbre ornée d'un bas-relief) est posée sur la maison neuve qui l'a remplacée.

personnage curieux, un peu fantasque et déséquilibré, avait en effet mis à sa disposition sa riche bibliothèque et les trésors de certain grenier où voisinaient antiques volumes et vieux manuscrits : c'est ainsi qu'il se familiarisa avec les légendes du pays rhénan. De bonne heure l'instinct poétique s'éveilla en lui et il s'amusait à composer de petits vers avec sa sœur Charlotte. Il n'avait guère plus de dix ans quand il écrivit un conte d'un romantisme échevelé où des fantômes aux yeux de feu vomissaient des flammes.

EN REGARDANT PASSER NAPOLÉON

Cependant Dusseldorf était le théâtre de grands événements. En 1806, le prince souverain Guillaume de Bavière, duc de Berg, cédait la place à Murat, et le jeune Henri Heine, grimpé avec d'autres gamins sur la statue du prince détroné, assistait, dans le fracas du canon et des acclamations, à l'entrée des troupes françaises. En 1811, son émerveillement redoublait : cette année-là, Napoléon parut à Dusseldorf.

« Napoléon, a-t-il raconté dans les *Reisebilder*, chevauchait avec sa suite dans l'allée du jardin de la cour ; les arbres frémissons s'inclinaient sur son passage, les rayons du soleil tremblaient effrayés et curieux à travers la verdure, et au haut du ciel bleu on voyait planer une étoile d'or. L'Empereur portait son uniforme vert sombre et son petit chapeau historique. Il montait un cheval qui marchait d'un pas si paisiblement fier, si sûr, si relevé !... Une de ses mains tenait haut les rênes, l'autre flattait gentiment le cou de sa monture. C'était une main de marbre ensoleillé, une main puissante, l'une des mains qui avaient dompté le monstre aux têtes nombreuses de l'anarchie et réglé le droit des peuples, et cette main flattait gentiment le cou du cheval. Le visage avait aussi la couleur des têtes de marbre grecques et romaines, les traits, la noblesse de ces figures antiques. Un sourire, qui réchauffait et tranquillisait tous les cœurs, errait sur les lèvres... L'Empereur chevauchait paisiblement au milieu de l'avenue ; aucun policier ne l'accompagnait ; derrière lui, fière sur des chevaux écumants, s'avancait sa suite couverte d'or, les tambours battaient, les clairons sonnaient et les mille voix du peuple criaient : Vive l'Empereur ! »

Le petit Heine devait revoir l'année suivante son héros : « Jamais, dit-il, cette image ne sortira de ma mémoire. Je le revois toujours dressé sur son cheval avec son marmoréen visage d'Imperator, regardant avec la tranquillité du destin les soldats qui défilaient devant lui, — il les envoyait alors en Russie, — et les vieux grenadiers levaient leurs regards vers lui, si solennellement résignés, si gravement avertis, si mortellement fiers : *Te, Cæsar, morituri salutant.* »

Cette année-là, son père eut à loger un tambour de l'armée française. C'était un nommé Le Grand, un petit homme remuant à la terrible moustache noire et aux yeux de feu qui ressemblait à un diable. « Moi gamin, écrit Heine, je m'accrochais à lui, je l'aidais à polir ses boutons et à blanchir sa veste à la craie, — car M. Le Grand aimait à plaire, — je l'accompagnais aussi à la garde, à l'appel, à la parade où tout n'était qu'éclat des armes et gaieté. M. Le Grand ne savait que très peu d'allemand, rien que les mots essentiels, pain, baiser, honneur, mais il s'expliquait parfaitement à l'aide de son tambour dont il jouait en artiste. » Et Heine rapporte que, pour exprimer le mot « liberté », Le Grand tambourinait la *Marseillaise* et qu'il interprétait « égalité » par le *Ça ira*.

Pour le jeune Henri Heine, ce tambour Le Grand incarnait toute la gloire impériale. Dès qu'il entendait le roulement de tambour de son ami français, ou ses récits, son imagination lui représentait Bonaparte traversant les Alpes parmi les oiseaux de proie effrayés et le tonnerre des avalanches, ou bien s'élançant, drapeau en main, sur le pont d'Arcole. Il le voyait encore aux Pyramides, à Marengo, à Austerlitz, à Iéna. Et toute cette gloire l'étourdisait et l'enivrait.

Plus tard, bien après la retraite de Russie, Heine vit passer, à Dusseldorf, les débris de la Grande Armée, pauvres soldats faits prisonniers pendant la campagne de 1812, traînés en Sibérie, retenus là des années après la conclusion de la paix, puis tardivement rapatriés. Leur misère se montrait à travers les trous de leurs uniformes en lambeaux; des yeux aux regards profonds, accusateurs, luisaient dans leurs visages ravagés; ces mutilés las et boiteux gardaient pourtant une allure militaire, et, chose étrange, un tambour chancelait à leur tête. Heine se souvient alors de la vieille légende d'après laquelle les soldats tombés sur le champ de bataille se relèvent la nuit, pour

retourner, musique en tête, à leur ville natale. « Vraiment, le pauvre tambour français semblait être sorti à demi consumé du tombeau; ce n'était qu'une petite ombre dans une capote sale et déchirée, une figure jaune et morte, avec une grande moustache qui pendait lamentablement sur des lèvres pâlies; les yeux ressemblaient à des tisons presque éteints où ne brillaient plus que peu d'éclat et pourtant, à une seule de ces étincelles, je reconnus M. Le Grand... »

JOSETTE LA ROUGE

Tandis que se déroulaient les tragiques épisodes du drame napoléonien, Henri Heine poursuivait ses études, d'abord à l'institution israélite d'un certain M. Rintelsohn, puis au collège installé par les Français à Dusseldorf et dirigé par un prêtre catholique, le recteur Schallmeyer.

A l'un des examens scolaires de fin d'année, où d'habitude il triomphait, Heine déclamait en séance publique et solennelle un poème de Schiller, *le Plongeur*, lorsque tout à coup son regard tomba sur une jeune fille aux boucles dorées qui, avec son père, conseiller de guerre, était assise au premier rang. Trois fois il s'interrompit et reprit sa récitation sans pouvoir continuer; en vain le professeur essaya de souffler, l'enfant n'entendait plus; les yeux grands ouverts, il contemplait la blonde auditrice comme une apparition surnaturelle et il finit par s'évanouir...

Précoce comme ceux de sa race, beaucoup de gracieuses figures féminines hantèrent son enfance et son adolescence. Il y eut la belle Gertrude qui ressemblait à une rose de feu, Catherine aux prunelles d'un bleu si rare, la brune Hedwige aux regards étoilés et la pâle et mince Jeanne qui mourut toute jeune et savait tant de contes merveilleux, ceux des vieux chevaliers du Rhin et celui de la Loreley, et l'inquiétante Josette...

Cette Josette, ce fut par son ancienne nourrice Zippel qu'il la connut. Restée dans la famille Heine, Zippel croyait aux charmes et aux sorcières. Elle conduisit Heine chez la veuve d'un bourreau qui pratiquait la sorcellerie et chez qui l'on trouvait à bon prix, doigts de pendus, glaives qui avaient servi à décapiter des condamnés et possédaient, de ce fait, un terrible pouvoir; elle vendait aussi des philtres d'amour. Toutefois ce

n'était pas son art magique qui attirait chez elle le jeune Heine, alors âgé de seize ans à peine, mais une nièce du même âge que lui, grande et mince, plus belle dans ses vêtements légers qu'une statue de marbre. Son noble et blanc visage à la bouche dédaigneuse, aux grands yeux sombres et mystérieux, était entouré de longs cheveux bouclés d'un roux si éclatant, qu'on aurait dit une tête tranchée d'où jaillissaient des flots de sang.

Elle se nommait Josépha, et on l'appelait Josette la rouge. Elle plaisait à Henri Heine par sa beauté, son renom tragique, sa voix qui, dit-il, semblait, dans les moments de passion, l'écho de la sienne, par toutes les anciennes chansons populaires qu'elle savait et lui chantait. Fille elle-même d'un bourreau, c'était une réprouvée; elle avait mené, dans son enfance au fond des bois, une vie solitaire. Lorsque son père, escorté de ses valets, s'en allait au loin procéder à une exécution, elle restait dans la maisonnette de la forêt avec trois fileuses chenues qui buvaient de l'eau-de-vie en se querellant et, les nuits d'hiver, quand le vent secouait les chênes antiques en hurlant lugubrement dans la vaste cheminée, elle regardait en tremblant les fenêtres où souvent elle croyait voir apparaître et frapper aux carreaux de blêmes figures lamentables et grelotantes, celles de pendus grimaçants, cherchant à entrer pour se réchauffer un peu.

Heine embrassait la rouge Josépha et « pas seulement, écrit-il dans ses *Mémoires*, par tendre inclination, mais par mépris ironique pour la vieille société et tous ses sombres préjugés; et à ce moment, s'allumèrent en moi les premiers feux des deux passions auxquelles fut consacrée ma vie, mon amour pour les belles femmes et mon amour pour la Révolution française. »

Il dit aussi qu'il dut à la nièce du bourreau l'intense et sinistre coloris de ses premières poésies, les *Rêves*. Dans l'une d'elles, il évoque, en racontant leur lugubre et ardente histoire, tous les criminels, tous les damnés d'amour :

« Je venais de chez ma maîtresse, et j'errais affolé dans l'horreur de la nuit, — quand je vis, en passant auprès du cimetière, — lentement et sans bruit, se mouvoir les tombeaux.

« Là, sous la pierre où git le vieux musicien, — on remue: Est-ce donc le tremblant clair de lune? — Quelqu'un chuchote: Ô frère, ô frère, me voici! — Une blanche vapeur s'élève dans la nuit.

« C'est le musicien qui sort de son tombeau, — et se pose au sommet de la pierre funèbre. — De sa guitare, il gratte avec fureur les cordes — et chante d'une voix tour à tour aigre et creuse... »

AMOUR MALHEUREUX

Fait curieux, il fut un moment question pour Heine de devenir prêtre catholique; mais sa mère déclina les offres du recteur Schallmeyer qui lui permettaient d'entrevoir pour son fils un brillant avenir dans l'Église romaine. Heine assure que plus tard elle le regrettait beaucoup. Malgré son patriotisme allemand, la gloire de l'Empire français l'avait éblouie. Une de ses amies de jeunesse, fille d'un maître de forges de Dusseldorf, la maréchale Soult, était devenue duchesse de Dalmatie. A de pareilles séries, réalisées devant ses yeux, la ferme raison de M^{me} Heine résistait mal; elle rêvait, pour son Harry, les plus étincelantes épaulettes et les habits les mieux brodés à la cour de cet empereur au service duquel elle n'hésitait plus à le vouer. Elle recommandait donc à ses professeurs de lui enseigner assez de géométrie, de statique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de logarithmes et d'algèbre pour qu'il pût devenir officier ou administrateur de pays conquis.

Avec la chute de l'Empire, ces beaux songes s'écroulèrent et M^{me} Heine chercha dans une autre direction l'avenir brillant qu'elle continuait à souhaiter pour son fils. Alors commençait à se dessiner la prodigieuse fortune de la maison Rothschild que les Heine connaissaient bien; et tout autour d'eux, dans leur milieu israélite, s'édisaient à la faveur du bouleversement social d'autres fabuleuses puissances d'argent. Est-ce que le propre frère de Samson, Salomon Heine, n'était pas un des banquiers les plus considérables de Hambourg? Pourquoi, avec son intelligence, Harry ne marcherait-il pas glorieusement sur les traces de son oncle? Il fallait seulement qu'il apprit les langues étrangères, la géographie, la tenue des livres, enfin tout ce qui l'aiderait à réussir dans une fructueuse carrière de marchand ou de banquier.

Pendant quelques semaines, le jeune Heine fréquenta les comptoirs d'une banque et les caves d'un épicier en gros pour s'instruire du change et des denrées coloniales, mais un com-

mercant fameux « chez qui, dit-il, je devais être apprenti millionnaire, fut d'avis que je n'avais pas de dispositions pour m'enrichir et je lui avouai en riant qu'il pouvait bien avoir raison. » Néanmoins, Salomon Heine fit entrer son neveu comme volontaire à l'office de change de Francfort, dans les bureaux de l'opulent banquier Rindskopf. Il n'y resta d'ailleurs que quatre semaines et revint à Dusseldorf dans la maison paternelle où il devait séjourner jusqu'au milieu de l'année suivante.

C'était à Dusseldorf qu'en 1814 il avait fait la connaissance de celle qui figure dans ses œuvres sous les noms de Zuléima, Maria, Éveline, Otilie, sa cousine Amalie Heine qu'en famille on appelait Molly, troisième fille de l'oncle Salomon, celle qui fut son premier amour véritable, qui ne cessa jamais de hanter son imagination et que, pendant sa longue et douloureuse agonie, il évoquait encore.

« C'est dans la maison des champs, — très haut sur le versant — des coteaux ; nous courions, descendant le sentier, — courant à qui mieux mieux, nous tenant par la main.

« Comme Otilie est fine et bien faite ! Ses yeux — brillent glauques et doux, tels que ceux d'une ondine, — et sur ses petits pieds, comme elle se tient droite, — image de force et de grâce !

« Le timbre de sa voix est si pur, si profond, — jusqu'au fond de son âme il semble que l'on voie ; — et tout ce qu'elle dit est raisonnable et sage, — sa bouche est un bouton de rose. »

Tel était le souvenir que Harry Heine gardait de sa cousine Amalie lorsque, pendant l'été de 1816, il se rendit à Hambourg auprès de son oncle Salomon Heine pour continuer ses études commerciales. Il commença, croit-on, par travailler au comptoir de la banque Heckscher et C^{ie} dont Salomon Heine était actionnaire. Il s'y déplut beaucoup, n'apporta à ses études financières aucun zèle et trouva fort déplaisante l'atmosphère mercantile de la grande cité.

Souvent, il négligeait les comptes arides de la banque Heckscher pour rêver à la jolie petite adolescente. Pendant les heures d'exil et d'ennui, la cristallisation se faisait tout naturellement dans son cœur avide autour de cette gracieuse image. Les poésies de Heine et ses lettres à son plus intime ami de jeunesse, Christian Sethé, nous retracent l'histoire de ce malheureux et profond amour.

Dès le 6 juillet 1816, avant son arrivée à Hambourg, Heine mandait à Christian Sethé : « Je me sens dans une étrange et merveilleuse disposition d'esprit et j'ai le cœur si agité que je dois prendre garde qu'il ne m'échappe pas de chuchoter le moindre mot capable de trahir mes sentiments intimes. Je vois déjà comme me considéreraient fixement deux grands yeux bleus bien connus ; je les aime beaucoup, mais je crains leur froideur... Réjouis-toi, réjouis-toi ; dans quatre semaines je verrai Molly ! Avec elle, ma muse reviendra aussi. Je ne l'ai pas vue depuis deux ans. Mon vieux cœur, pourquoi te réjouis-tu et bats-tu si fort ? »

Il la revit probablement au commencement d'août, dans la somptueuse maison de campagne que Salomon Heine possédait à Rainville sur Elbe, et les premières rencontres ne durent pas manquer de charme. Molly, devenue jeune fille, avait embelli et sa beauté s'imposa à jamais à l'imagination du poète. Elle était de son sang, de sa race, pâle et blonde comme la Lucie de Musset, frêle et délicate ainsi qu'une fleur fragile, faite pour enchanter un poète romantique.

Molly ne devait pas l'encourager beaucoup ; c'était une enfant, un peu coquette peut-être ; mais un cousin familier de la maison, assez joli garçon et poète par surcroit, n'a-t-il pas quelque chance de plaire à un cœur neuf ? Il s'échauffe, il s'émeut, il soupire comme Chérubin, mais avec bien plus de mélancolie langoureuse.

Le 27 octobre 1816, Heine exhalait dans une longue lettre véhémente et déclamatoire, mais évidemment sincère avec ses exagérations romantiques, toute sa passion déçue et son désespoir. Cette lettre passe avec raison pour un des documents les plus significatifs, pour le plus important peut-être, sur la jeunesse de Heine, ses premières amours, la formation ou la déformation de son esprit, de son cœur et de son caractère.

« Au *studiosus* Christian Sethé à Dusseldorf :

« Elle ne m'aime... pas. Il faut, cher Christian, dire ce dernier petit mot tout bas, tout bas. Si le premier mot renferme tout le ciel vivant à jamais, dans le dernier vit à jamais l'enfer. Si tu pouvais voir un instant la figure de ton pauvre ami, combien il est pâle, violemment troublé, affolé, tu oublierais bien vite le mécontentement légitime que t'a causé son long silence ; mais le mieux serait que tu puisses jeter un coup

d'œil dans l'intérieur de son âme ; alors tu m'aimerais pour de bon. »

Et il avoue à Christian Sethé que jadis, dans les yeux de ce jeune homme, il avait trouvé quelque chose qui, d'une façon incompréhensible, à la fois le repoussait et l'attirait puissamment : « Il me semblait y reconnaître en même temps une affectueuse bienveillance et aussi le dédain le plus amer, le plus insultant, le plus glacé. Et vois, j'ai trouvé le même attrait mystérieux dans le regard de Molly. Et c'est justement ce qui me trouble tout à fait. Car, bien que j'aie les preuves les plus éclatantes, les moins douteuses que je ne suis rien moins qu'aimé d'elle, mon pauvre cœur amoureux ne veut toujours pas en convenir et me répète toujours : « Que m'importe ta logique ? j'ai ma logique à moi. » Je l'ai revue : que le diable ait mon âme, — et le bourreau mon corps, — pourvu que seulement j'obtienne cette belle ! Ah ! ne frémis-tu pas, Christian ? Frissonne d'horreur. Je frémis aussi. Brûle cette lettre. Dieu ait pitié de ma pauvre âme ! Je n'ai pas écrit ces mots ! Un homme pâle était assis sur ma chaise ; c'est lui qui les a écrits, parce qu'il est minuit. O Dieu ! la folie n'est pas un péché ! Toi, ô toi, ne respire pas si fort ! Je venais justement de construire un château de cartes merveilleusement beau et debout, tout au sommet, je la tenais dans mes bras.

« Vois-tu, Christian, ton ami seul pouvait lever les yeux sur ce qu'il y a de plus haut (le reconnaiss-tu là ?). A vrai dire, cela semble devoir être sa perte. Mais tu peux à peine te figurer, cher Christian, combien ce qui me perd est magnifique et charmant. *Aut Cæsar, aut nihil* fut toujours ma devise. Le tout pour le tout.

« Je suis un insensé joueur d'échecs. Dès le premier coup, j'ai perdu la reine et je joue encore, je joue pour la reine. Faut-il continuer à jouer ? »

Non seulement Molly se montrait de glace à l'égard de Heine, mais elle accueillait avec mépris les *lieder* que son cousin composait pour elle et, dans sa lettre à Sethé, Heine déclarait : « Mais si tu peux m'en croire, malgré cela la Muse m'est encore beaucoup plus chère qu'autrefois. Elle m'est devenue une amie fidèle et consolante, si secrètement suave et que j'aime bien profondément. Je poétise beaucoup ; le temps ne me manque pas, car les gigantesques spéculations

commerciales ne me donnent pas grand chose à faire. Je ne sais pas si mes poésies actuelles sont meilleures que les anciennes. Il est sûr seulement qu'elles sont beaucoup plus douces et tendres, comme de la douleur embaumée dans du miel. »

Au moment où, pour la première fois peut-être de sa vie, Harry Heine se sentait profondément malheureux, il prenait conscience du don merveilleux de poète qui lui avait été accordé. Dès 1817, un journal local, *Hamburg's Wächter* (*le Veilleur de Hambourg*), avait accueilli ses premiers vers prudemment signés : Sy Freudhold Riesenharf, anagramme de *Harry Heine aus Düsseldorf*. Ce sont des poèmes très romantiques où il peint sa bien-aimée, idéalement belle et tragiquement fatale, filant le linceul, clouant le cercueil, creusant la tombe de son malheureux amant, quand elle ne perce pas le cœur, ne boit pas le sang ou ne cause pas la damnation de cet infortuné.

L'attitude de Molly est fort aisée à imaginer. Elle a commencé par traiter son cousin en bon camarade, en ami d'enfance. Ils sont tellement jeunes tous les deux ! Mais si elle s'est montrée un peu coquette, si même elle a deviné son amour et lui a permis quelques menues privautés, elle ne l'a jamais pris au sérieux, ni encouragé véritablement. Elle ne voit en lui qu'un assez gentil garçon sans fortune ni avenir, incapable, suivant toute apparence, de faire son chemin. Elle n'avait évidemment aucune compréhension, aucun sentiment de la poésie, aucun soupçon de la supériorité intellectuelle de ce petit commis déjà raté, de ce rimailleur capable de l'amuser un moment par ses chansons exaltées et un peu comiques, dont il fallait rire pour ne pas fortifier une vanité outrancière. La fille du riche Salomon Heine ne se préoccupait guère d'ailleurs de son insignifiant admirateur, sauf pour râiller son enthousiasme poétique ou son mauvais caractère ; elle avait d'autres idées en tête.

Soupirant incompris, Heine resta à Hambourg jusqu'en 1819. Il avait fondé en 1818, avec l'aide de son oncle et sous son propre nom de Harry Heine, une petite maison de commission pour marchandises anglaises qu'il dut liquider au printemps de 1819. Il plaisantait lui-même sur les énormes spéculations qu'il faisait et qui se montaient en réalité à fort peu de chose et il observait, non sans complaisance, le contraste

de sa vie intérieure toute en rêves ardents et sombres, et de son existence extérieure qu'il qualifie de « folle, sauvage cynique, repoussante », — en un mot, romantique.

ÉTUDIANT ET POÈTE

Quoique n'ayant sûrement aucune inquiétude pour le cœur de sa fille, l'oncle Salomon aspirait à se débarrasser de son neveu en lui fournissant un gagne-pain honorable. S'obstiner à en faire un commerçant était inutile. Mme Betty Heine qui, dans sa maternelle tendresse, fondait de si belles et variables espérances sur ce mauvais sujet, souhaitait maintenant qu'il étudiât le droit; et Salomon Heine songeait qu'elle avait peut-être raison, que Harry, peut-être négociant, mais langue bien pendue, esprit subtil et retors, fécond en mauvais arguments, serait à sa place au barreau. Il finit, non sans s'être bien fait prier, par céder aux sollicitations de la mère. Il donnerait à son neveu les moyens d'entreprendre des études universitaires, à condition qu'il devint docteur en droit et s'établît avocat à Hambourg.

A l'automne de 1819, Heine entrat à l'Université de Bonn rouverte depuis 1818 par Frédéric-Guillaume III, après avoir été fermée plusieurs années pendant l'occupation française, et qui compta tout de suite sept cents auditeurs. C'était un foyer de chauvinisme allemand, mais aussi d'opposition libérale au gouvernement; la commission centrale de Mayence la surveillait de près.

Heine s'empessa de se mêler aux intrigues politiques de ce nouveau milieu; dès le 18 octobre, il prenait part à une manifestation qui fêtait l'anniversaire de la bataille de Leipzig et le chantre des *Deux Grenadiers* acclamait Blücher qui venait de mourir. Une proclamation patriotico-libérale que son ami et camarade de chambre à l'Université, Neunzig, publia dans le journal de Dusseldorf, lui fournit une nouvelle occasion de se compromettre. L'affaire n'eut pas de suite, sauf l'impression qu'elle laissa dans l'esprit de Heine.

Comme étudiant, ses débuts laissèrent à désirer; à leur examen d'entrée, lui et Neunzig obtinrent la note la plus basse, le numéro trois. Le 2 décembre 1819, il passa son examen de latin, le 4 celui d'histoire. Le 30, ses notes cons-

talent qu'il n'a pas appris le grec, qu'en latin ses connaissances sont incertaines, et qu'il n'a pas pu donner de composition. Aux mathématiques il n'a rien compris. Son travail en allemand, quoique singulièrement compris, prouve un effort sérieux. Le 11 décembre, il était inscrit comme étudiant en droit sur le registre de l'Université. Il eut la bonne fortune de compter parmi ses professeurs Auguste-Wilhelm von Schlegel, qui était célèbre alors comme poète et critique et connaissait les littératures espagnole et anglaise presque aussi bien que l'allemande. Tout de suite, il témoigna le plus vif intérêt au jeune étudiant qui le portait alors aux nues. Il lui conseilla de traduire plusieurs scènes du *Manfred* de lord Byron ; il admirait ces traductions et les lieder de Heine qui, sous son influence, devenait de plus en plus romantique.

A Hambourg, sans doute pour se consoler de son insuccès auprès de Molly, il avait mené une existence libertine où les séjours dans les brasseries tenaient une large place. A Bonn, sa vie, au contraire, est rangée et studieuse ; il ne participe pas aux beuveries des étudiants dépensiers de leur temps et de leur jeunesse, ne fréquentant que quelques amis intimes, la plupart poètes ou écrivains, composant lui-même des poésies, la plus grande partie de ses *Rêves*, des lieder et des romances, rassemblées sous le titre de *Junge Leiden*, et tous ses sonnets dont il dédia une série de onze à son ami Christian Sethé.

Le 4 octobre 1820, Heine se fit inscrire à l'Université de Göttingen, où l'attirait la renommée de la faculté de droit. Il se tenait toujours à l'écart des autres étudiants, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir avec un camarade, Wilhelm Wiebel, un duel qui lui valut, le 23 janvier 1821, le *consilium abeundi*, c'est-à-dire l'expulsion de l'Université.

Le cœur léger, dans les derniers jours de février 1821, il vint s'installer à Berlin ; son bagage, une petite valise, était plus léger encore. Les subsides de son oncle, l'argent des bijoux de sa mère, constituaient ses ressources ; il descendit à l'Aigle noire, rue de la Poste, puis il alla habiter Behrenstrasse 71, au troisième étage, dans une chambre à rideaux de soie rouge, où il écrivit la plupart de ses premiers lieder.

En arrivant à Berlin, l'étudiant y trouvait une existence sociale animée et joyeuse, malgré la réaction opprimante, la censure, l'espionnage qui ne nuisaient pas aux fêtes, bals,

théâtre, concerts, thés esthétiques, diners littéraires. La musique était excellente; Henriette Sonntag, la belle cantatrice, idole des Berlinois, les compositeurs Spontini et Weber triomphaient. La poésie était aussi appréciée que l'art dramatique; le *studiosus* Heine commença donc par s'amuser le plus possible dans ce milieu qui le charmait et où il retrouvait la trace de ceux qui l'avaient précédé dans sa vocation secrète: « Je frémis, s'écriait-il sur la promenade Unter den Linden, quand je pense que peut-être à cet endroit Lessing a passé»; car il admirait vivement, jusqu'à subir son influence, cet écrivain du siècle précédent, défenseur et glorificateur des israélites dans son drame *Nathan le Sage*.

Mais cette première ivresse dura peu, et Heine sut bientôt tirer de son séjour à Berlin des avantages plus sérieux et qui influèrent sur toute sa carrière future. Dans la célèbre *Weinstube* (cave, cabaret à vin) de Luther et de Wegener, située Behrenstrasse près de son domicile, se rassemblaient les étudiants, poètes et buveurs, derniers survivants de la « Table ronde » romantique. L'un d'eux, Louis Robert, dont la femme Frédérique était célèbre pour sa beauté, présenta Heine à sa belle-sœur Rahel Levin Markus, née en 1771 et mariée en 1814 avec le critique Varnhagen von Essen.

Le salon fameux de cette Rahel, Égérie du romantisme allemand, fut pour Heine une patrie intellectuelle, le berceau de sa renommée poétique. Dans cette petite et chaleureuse association où se groupait l'élite littéraire de Berlin et de la jeune Allemagne, les israélites dominaient; Goethe absent en était le dieu, Fichte présent le prophète, Rahel l'âme ardente, active, ambitieuse, intrigante et changeante. Tantôt toute pleine d'un intellectualisme fervent, tantôt brûlante de chaleur morale, un jour athée énergique, elle prêchera le lendemain les vérités religieuses avec un enthousiasme presque mystique; tour à tour passionnée, sceptique, amoureuse ou égoïste, apôtre de l'affranchissement de la chair ou de l'éternel féminin, les contrastes se réunissent en elle sans s'harmoniser et elle considère les paradoxes comme des vérités futures.

Par cette inquiétude, cette instabilité qui lui venaient peut-être de sa race, par cette ardeur capricieuse, elle ressemblait à Heine et elle ne pouvait manquer de prendre sur lui une

grande influence. Il la voyait entourée des hommes les plus remarquables de son temps et de son pays, des écrivains Alexandre et Wilhelm de Humboldt, Auguste-Wilhelm et Frédéric Schlegel, Tieck et Schleiermacher, Bopp, Gentz, Chamisso, Fouqué, Gans, Hitzig, de Dorothee Mendelsohn, Henriette Herz, Pauline Wiesel. Il rencontra même chez elle des membres de la plus haute aristocratie, tels que le prince Louis-Ferdinand.

Le débutant subit d'ailleurs à Berlin d'autres influences féminines ; il fréquenta le salon de la baronne Élise von Hohenhausen, une poëtesse qu'il illustra tristement le suicide de son fils âgé de dix ans. Elle reconnut la première le génie de Heine et le proclama le successeur de Byron en Allemagne. Heine lut chez elle son *Intermezzo lyrique* et des fragments de ses tragédies, *Almansor* et *Ratcliff*, et trente ans après, sur son lit de malade, il regrettait encore les belles heures des mardis littéraires de la baronne de Hohenhausen.

Tandis qu'il se mêlait au monde littéraire de Berlin, l'heure d'une douloureuse déception approchait. Au printemps de 1821, il apprenait les fiançailles de sa cousine Molly avec le riche John Friedländer de Königsberg et le mariage était célébré le 1^{er} mai. Cruelle désillusion qui lui inspirait ses poësies les plus douloureuses et les plus désabusées.

« Elle m'a bien souvent souri à la fenêtre, — la fleur des fleurs, la clarté de mes yeux. — Mais à la fin, la fleur des fleurs fut moissonnée — par un sec philistin, par un riche imbécile. »

Depuis cinq ans, Heine avait déjà plus d'une fois pensé à publier ses poèmes ; il avait porté au libraire Weber, de Bonn, un manuscrit qui ne fut pas lu. Après une deuxième tentative à Göttingen qui ne réussit pas mieux, il proposa ses œuvres à Brockhaus de Leipzig ; mais, cette fois encore, l'éditeur refusa poliment.

A Berlin, la situation changea. Varnhagen le mit en relations avec le célèbre professeur Gubitz, directeur de la revue *Gesellschafter*. Heine lui envoya plusieurs poësies avec ce mot : « Je vous suis totalement inconnu, mais je veux être connu grâce à vous », et, le 7 mars 1821, paraissait le premier poème : *Je venais de chez ma maîtresse...* D'autres suivirent et produisirent un grand effet. Maurer, éditeur des *Gesellschafter*,

offrit au poète de publier en volume ses premières œuvres, en lui donnant comme honoraires quarante exemplaires gratuits. Heine accepta et le livre, intitulé *Gedichte*, vit le jour au commencement de décembre 1821; il comprenait les *Rêves*, les *Lieder*, les *Romances*, les *Sonnets* et les traductions de Byron. Un second volume, qui renfermait le merveilleux *Intermezzo lyrique* et les deux tragédies *Almansor* et *William Ratcliff*, devait paraître en 1823 chez l'éditeur Dummler.

Dès ce moment, Heine commençait à souffrir de la maladie qui s'aggrava si dangereusement plus tard; il ressentait des maux de tête et des troubles nerveux. Au surplus, un autre mal le tracassait: celui de l'impécuniosité. Aussi décida-t-il, à la fois, afin de se soigner par un traitement hydrothérapeutique et de mener une existence peu coûteuse, de se retirer momentanément à Lunebourg où ses parents s'étaient fixés et où l'appelait d'ailleurs le prochain mariage de sa sœur Charlotte avec Moritz Emden. A Lunebourg, il constata que sa mère avait lu ses *Lieder* et ses *Tragédies*, mais ne les appréciait guère, que sa sœur les tolérait tout juste, que ses frères ne les comprenaient pas et que son père n'en connaissait pas une ligne.

LE VOYAGE DANS LE HARZ ET LA VISITE A GOTHE

Heine resta à Lunebourg jusqu'au 14 janvier 1824, avant de retourner terminer ses études de droit à l'Université de Göttingen d'où il avait naguère été chassé. Pendant les vacances d'été de 1824, il fit à pied, dans la contrée montagneuse et boisée du Harz, un voyage qui fut pour lui une détente, une communion délicieuse avec la nature. Il gravit le Brocken, le mont du Sabbat où dansent les sorcières. Dans le Klausthal, il visite les mines d'où l'on extrait l'argent; il fraternise avec les mineurs montagnards; il entre dans leurs maisons, écoute leurs anciennes légendes, leurs chansons, et s'associe même aux prières qu'ils récitent avant de descendre à leur périlleux travail souterrain. L'un d'eux le charge d'une commission pour son frère et sa nièce qui habitent dans la forêt près de Goslar.

A Goslar, où il ne passe qu'une nuit, il dérobe des fleurs à une fenêtre, un baiser à une jolie fille: « Je pars demain et

ne reviendrai probablement jamais plus », allègue-t-il pour s'excuser.

Son idylle avec la nièce du mineur est plus longue et plus poétique : « Sur un tabouret la petite — est assise et son bras s'appuie à mon genou. — Ses yeux sont deux étoiles bleues, — sa bouche, une rose pourprée. — Non, la mère ne nous voit pas, — car elle file avec ardeur ; — le père chante un vieux refrain, — tout en jouant de la guitare. »

Au retour de son voyage, Heine alla à Weimar rendre visite à Goethe, alors âgé de soixante-quinze ans. La lettre par laquelle le jeune Rhénan sollicite une audience de l'illustre vieillard est plus que respectueuse. Il implore humblement la faveur de lui baisser la main, décline son identité, se recommande de ses amis Wolf et Varnhagen, admirateurs de Goethe, lui rappelle que, trois ans et dix-huit mois auparavant, il lui a envoyé ses poésies, se pose en pèlerin enthousiaste.

Ce qui se passa entre eux, on ne le sut que par le récit de Heine qui, dans une lettre à son ami Moser, écrite après son voyage, ne parle de Weimar que pour en vanter la bière et les rôtis d'oeie, mais qui plus tard peignit avec son ironie habituelle son attitude et celle de Goethe; celui-ci tellement majestueux et olympien que son juvénile visiteur jette involontairement un coup d'œil de côté pour s'assurer de l'absence de l'aigle traditionnel. L'illustre écrivain n'avait évidemment conservé aucun souvenir des envois poétiques que lui avait faits Heine, qui, intimidé et vexé d'être traité avec condescendance, s'embrouille dans ses propos et parle des excellentes prunes cueillies et mangées en route et des belles allées de peupliers qui conduisent d'Iéna à Weimar. Enfin Goethe demande à quoi Heine travaille en ce moment et la réponse, d'une maladresse ingénue plutôt que malicieuse : « A un *Faust* », lui vaut un congé sec et froid.

Cependant les études de droit entreprises par Heine touchaient à leur fin. Le 3 mai et le 20 juillet 1825, il passait brillamment ses derniers examens et recevait le grade de docteur. Quelle carrière allait-il suivre ? Comme israélite, celle de magistrat, qui séduisait ses parents et lui-même, lui était interdite, à moins qu'il ne se résolut à se convertir. Malgré des hésitations antérieures, ce fut à ce parti qu'il se rangea et le

28 juin 1823, dans le cabinet du pasteur Grümm, de Heiligenstadt, petite ville voisine de Göttingen, en présence de son parrain, le pasteur Bonitz, de Langensalza, il recevait le baptême. Vaine abjuration : la carrière rêvée lui demeurera fermée. Durant les années 1823 et 1826, coupées par des vacances passées à Nordeney, où il s'imprégne de la sauvage poésie des mers septentrionales, il sollicite vainement une chaire de professeur de droit à Berlin, compose son cycle de la *Mer du Nord*, les *Reisebilder*, le *Livre des Chants*, mais vit surtout des subsides que lui fournit sa famille. En 1827, il fait un voyage en Angleterre au cours duquel, à la grande colère de son oncle Salomon, il dépense quatre cents livres sterling, — dix mille francs de ce temps-là, — touchées à la banque Rothschild; puis, il songe de nouveau à devenir professeur de droit, mais cette fois en Bavière. Sans attendre le résultat cherché, il part le 17 juillet 1828 pour l'Italie; quand il revient, c'est pour apprendre qu'il doit renoncer à la chaire convoitée. En 1829, il est à Berlin, mécontent et aigri. Son irritation s'aggrave du fait que le poète Platen l'attaque dans une comédie, le *Romantique OEdipus*, le tourne en ridicule et le traite de « Heine le baptisé ».

Blessé, déçu dans ses ambitions, ne tirant de ses œuvres littéraires que de maigres profits, en proie à des troubles nerveux de plus en plus accentués, Heine se trouvait à Helgoland, en pleine mer du Nord, quand la nouvelle lui parvint, dans les premiers jours d'août 1830, de la révolution de Juillet. Son enthousiasme fut presque délirant.

« C'étaient, enveloppés dans du papier d'imprimerie, des rayons de soleil qui embrasèrent mon âme jusqu'au plus ardent incendie. Il me semblait que j'aurais pu enflammer tout l'océan jusqu'au pôle nord avec l'ardeur de l'enthousiasme et de la folle joie qui flambaient en moi. La Fayette, l'étendard aux trois couleurs, la *Marseillaise*... Je n'aspire plus au repos. Je suis le fils de la révolution... Des fleurs! Des fleurs! Je veux couronner ma tête en attendant le combat mortel. Et la lyre, donnez-moi la lyre pour que je chante un hymne de combat!... Je ne suis que joie et chant, qu'épée et flamme! (1) »

(1) *Mémoires*, Helgoland, août 1830.

L'enthousiasme régnait d'ailleurs autour de lui parmi les baigneurs d'Helgoland et de Cuxhaven; les pauvres pêcheurs le partageaient sans en bien comprendre les causes et même à Hambourg, où les Français étaient particulièrement hais, le drapeau tricolore palpait, le peuple se réjouissait et chantait *la Marseillaise*.

Heine, à ce souffle révolutionnaire, sentait comme un besoin de changement et de renouvellement. Il brûlait de quitter cette Allemagne où il avait connu de si pénibles blessures d'amour-propre et de courir vers la France où l'on venait de renverser les vieilles idoles. A la fin d'avril 1831, il quittait avec joie Hambourg, en route pour Paris.

L'ENCHANTEMENT DE PARIS

Henri Heine fit son entrée à Paris, le 3 mai 1831, par la porte Saint-Denis. Dès le premier coup d'œil, il fut conquis par l'aspect charmant de la population, l'élégance des vêtements, la grâce des manières. Tous les hommes lui parurent polis, toutes les femmes belles et souriantes.

Il ne se heurtait plus à des préjugés contre les Juifs, les libéraux, les hommes de lettres. « Au lendemain de la révolution de Juillet, disait-il plus tard, je vins m'établir en France où j'ai vécu depuis, tranquille et content, en Prussien libéré... » Il s'enivrait à la coupe de la liberté et aussi à celle des plaisirs que lui offraient gentiment les séductrices irrésistibles rencontrées à chaque pas. Les poésies diverses de ces premières années parisiennes sont presque toutes groupées sous des noms de femme : Séraphine, Hortense, Anglique, Clémisse, Jenny, etc.

Le poète allemand, le libéral, méconnu dans son pays, obtint très vite en France des succès plus qu'honorables. Alors comme aujourd'hui, nous étions prompts à nous enthousiasmer pour ce qui venait du dehors, et à ouvrir les bras aux adversaires de la veille en leur attribuant généreusement les intentions les meilleures. Loève-Veimars, d'origine israélite et allemande comme Heine, était à Paris un des écrivains à la mode; il rédigeait le feuilleton théâtral du *Temps*, la chronique politique de la *Revue*. Il se chargea de traduire une partie des *Reisebilder* qui, précédée d'une étude sur l'auteur, parut

sous le titre d'*Excursion au Blocksberg et dans les montagnes du Harz* dans la *Revue* du 15 juin 1832. Elle fut suivie le 1^{er} septembre et le 15 décembre de la même année par l'*Histoire du Tambour Le Grand* et par *les Bains de Lucques*. Ce fut le commencement de relations durables entre Heine et Buloz, et d'une collaboration qui ne devait plus s'interrompre.

Victor Bohain, qui venait de fonder *l'Europe littéraire*, dont l'existence fut brillante mais courte, demanda à Heine des articles qui parurent en mars et mai 1833 sous ces titres : *État actuel de la littérature en Allemagne*; *De l'Allemagne depuis M^{me} de Staël*. Quand *l'Europe littéraire* eut sombré, Heine continua ses études sur la religion, la poésie et la philosophie germaniques dans la *Revue* (1). Ces articles, revus et augmentés, furent réunis en deux volumes, *l'Allemagne*, édités chez Renduel en 1833. Dans ce livre, Heine jugeait ses compatriotes avec une impitoyable clairvoyance et parfois se montrait prophétique. « Le christianisme, disait-il, avait adouci jusqu'à un certain point, mais sans la détruire, la brutale ardeur batailleuse des Germains et le jour viendrait où les vieilles divinités guerrières se lèveraient de leurs tombeaux et où Thor, se dressant avec son marteau légendaire, détruirait les cathédrales gothiques (2). »

Et il donnait encore à la France cet avertissement : « Prenez garde, Français ; vous avez plus à craindre de l'Allemagne libérée que de la Sainte Alliance tout entière... *On ne vous aime pas en Allemagne*. Un jour dans une taverne, un jeune « Vieille Allemagne » dit qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Konradin de Hohenstaufen que vous avez décapité à Naples. Vous avez certainement oublié cela depuis longtemps, mais nous n'oublions rien, nous.

« Vous voyez que lorsque l'envie nous prendra d'en découvrir avec vous, nous ne manquerons pas de raisons d'Allemand. *Dans tous les cas, je vous conseille d'être sur vos gardes*; qu'il arrive ce qu'il voudra en Allemagne, que le prince royal de Prusse ou le docteur Wirth parvienne à la dictature, tenez-vous toujours armés ; demeurez tranquilles à votre poste, l'arme au bras. Je n'ai pour vous que de bonnes intentions et j'ai été presque effrayé quand j'ai entendu dire dernièrement que vos

(1) 1^{er} mars, 15 novembre, 15 décembre 1834.

(2) *L'Allemagne*, 2^e partie.

ministres avaient le projet de désarmer la France (1). »

Ce seul avertissement — daté de 1835 ! — valait bien la pension de quatre mille huit cents francs, payée sur les fonds secrets, que Thiers lui accorda en 1836. Henri Heine la devait à l'entremise de la princesse Belgiojoso et de Mignet. Chez la princesse, à la Jonchère, sous l'ombrage parfumé d'un beau magnolia, Thiers, le prenant gracieusement par le bras, lui avait promis tous les avantages possibles, racontait-il plus tard dans un appendice de *Lutétia*, s'il consentait à se faire naturaliser; mais, malgré ses idées libres sur le patriotisme et tous ses griefs contre son pays, il y demeurait irrévocablement attaché et ne voulait briser aucun des liens qui l'y enchaînaient encore. Lui qui ne pouvait vivre qu'à Paris, ne disait-il pas : « Mon esprit se sent exilé en France, banni dans une langue étrangère » ?

Une édition allemande de l'ouvrage avait également paru, mais la censure prussienne en mutila la préface et le livre souleva de violentes polémiques outre-Rhin. En France, le succès fut très vif. Heine exagérait à peine lorsque, le 21 avril 1834, il écrivait à son frère Max : « Je suis presque écrasé sous les extraordinaires témoignages d'estime qu'on me rend... Tu n'as pas idée de la réputation colossale qui pèse ici sur moi », et il ajoute : « Je suis maintenant le meilleur écrivain allemand... Parmi les aveugles le borgne est roi. Celui qui comme moi a ses deux yeux l'est donc sûrement. »

Il était entré en relations avec presque toute l'école romantique: Victor Hugo, Barbier, Dumas, George Sand, Michelet, Mignet, Quinet, Berlioz, Halévy, Alfred de Musset, Jules Sandeau, Théophile Gautier et, pour se faire une idée de la haute estime et de la grande admiration que ces illustres écrivains professaient à son égard, il n'est que de consulter les lettres qu'ils ont laissées (2). Edgar Quinet n'hésite pas à se dire : « de votre divinité le très sincère adorateur »; Sainte-Beuve l'assure de sa vieille admiration; Philarète Chasles est fougueux et lyrique. Michelet écrit : « Nous vous appartenons dès longtemps par l'admiration et le cœur » et une autre fois : « J'ai lu votre livre, monsieur, et l'ai lu d'un trait. De le juger,

(1) *L'Allemagne*, édition de 1855, tome I, p. 184.

(2) Bibliothèque du musée Calvet, Avignon; legs Paul Mariéton. Cf. *Henri Heine et ses contemporains*, par André Mévil (*Journal des Débats* du 17 janvier 1927).

j'en suis incapable, car cela est tellement moi (sauf le talent qui n'est qu'à vous, que je n'ai rien contre. Il y a pourtant certaines choses auxquelles je voudrais résister. Mais vous tenez trop souverainement les fibres de mon âme, vous les tirez à votre choix. Je tâcherai de me ravoir en vous relisant, au moins pour raisonner mon admiration. »

L'AMOUR MAUDIT

Henri Heine était depuis environ trois ans à Paris et fréquentait les salons de la princesse Belgiojoso et de M^{me} Jaubert, la marraine de Musset, lorsqu'un jour, suivant un passage aux alentours du Palais de Justice, il s'arrêta soudain devant une boutique de chaussures. La patronne, M^{me} Maurel, avait comme vendeuse une nièce, Crescence-Eugénie Mirat, belle fille, née le 15 mars 1815 au hameau de Vinot, dépendant de la commune de La Trétoire (Seine-et-Marne). Son père était cultivateur et d'origine flamande ; elle avait dix-neuf ans, un teint éblouissant, de grands yeux noirs, un rire éclatant, de superbes dents blanches et une naïveté bête qu'elle garda toute sa vie et que Heine trouva toujours enchanteresse ; sa beauté était vulgaire, mais fraîche et plantureuse.

A travers la vitrine de la modeste boutique, le poète la vit, la remarqua et revint la voir ; des signes s'échangèrent ; la belle n'était point farouche et de mauvaises langues tudesques affirment que trois mille francs triomphèrent des scrupules de la tante. Cela se passait vers octobre 1834 et, le 11 avril 1835, Heine écrivait à Auguste Lewald : « Je suis enfoncé jusqu'aux oreilles dans une histoire d'amour dont je ne m'arrache pas encore. Depuis octobre, tout ce qui ne s'y rattache pas n'a pas pour moi la moindre importance. Depuis je néglige tout, je ne vois personne... Je ne puis rien vous dire d'autre aujourd'hui ; les vagues rosées tourbillonnent si fort autour de moi, mon cerveau est encore tellement étourdi d'un intense parfum de fleurs que je ne suis pas en état de m'entretenir raisonnablement avec vous. Avez-vous lu le Cantique des cantiques du roi Salomon ? Eh bien ! relisez-le. Vous trouverez dedans tout ce qu'aujourd'hui je ne pourrais pas vous dire. »

A la vérité il ne se laissa pas sans quelque résistance envahir et dominer par cette passion. Nul plus que lui ne discernait les

défauts de Crescence-Eugénie, de basse origine, de passé douteux, criarde et solte. « Depuis quatre mois, écrit-il, le 2 juillet 1835, à son éditeur Campe, ma vie est si orageusement agitée; ces trois derniers mois en particulier, les flots de la vie se brisent si violemment sur ma tête qu'à peine puis-je penser à vous et encore bien moins vous écrire. Je croyais, fol que j'étais, que j'avais passé le temps de la passion, que je ne serais jamais plus emporté par le tourbillon de l'humanité déchainée, que j'égalais les dieux éternels en sang-froid, circonspection et tempérance, et voilà que je me suis remis à délivrer comme un homme et, à vrai dire, comme un jeune homme. Maintenant, grâce à mon indestructible force de caractère, mon âme s'est de nouveau calmée, je domine mes sens agités et je vis joyeux et tranquille près de Saint-Germain, dans le château d'une belle amie, au milieu d'un cercle charmant de personnes et de personnalités distinguées. Je crois que mon esprit est enfin purifié maintenant de toutes ses scories, mes vers deviendront plus beaux, mes livres plus harmonieux. Je sais au moins cela que de toute chose trouble et ignoble, de tout ce qui est vulgaire et rechigné, j'ai en ce moment une véritable horreur. »

Il se trouvait au domaine de la Jonchère, chez la princesse Belgiojoso, qui, probablement d'accord avec Mignet, Mme Joubert et Thiers, s'efforçait de l'attirer dans un milieu plus élevé que celui où il risquait de sombrer, de l'arracher à ses basses amours.

Heine avait eu beau changer les prénoms de l'ex-vendeuse de chaussures et la baptiser Mathilde, il ne pouvait lui communiquer ni esprit ni instruction. N'importe! de plus en plus sa passion devenait irrésistible. « Hélas! écrivait-il dans une autre lettre, malgré la plus grande prudence, un sentiment tout-puissant nous saisit souvent et nous enlève cette clarté de vue et de pensée à laquelle je ne renonce pas facilement... J'ai été à la campagne, près de Saint-Germain, dans le château de la plus belle, de la plus noble, de la plus spirituelle des femmes..., mais dont je ne suis pas amoureux. Je suis condamné à n'aimer que ce qu'il y a de plus bas et de plus insensé. Comprenez-vous quelle torture pour un homme qui est fier et qui a beaucoup d'esprit (1)? » Ainsi pleurait-il sur

(1) Lettre à Henri Laube, 27 septembre 1835.

lui-même, se sentant perdu, enchaîné par un amour maudit.

Ce n'était pas que Mathilde fût méchante, ni perverse, ni même vicieuse. Elle ne le trompa probablement pas, elle le soigna de son mieux, elle se laissait battre par lui sans riposter, dit-on, quand il entrait en fureur. Mais il n'y avait rien en elle de vraiment généreux, de pur, ni d'intelligent; la noblesse de son cœur ne rachetait pas la pauvreté de son esprit. Elle avait du goût pour les bons plats et le linge de toile, les robes élégantes et les jolis chapeaux; c'était presque une bonne ménagère, si l'on peut qualifier ainsi une femme qui ne sait pas compter et jette l'argent par les fenêtres. Cette belle fille, qui devint vite une forte commère, abusait des scènes, des cris et des larmes; dans les grandes occasions, elle prenait des attaques de nerfs et cassait avec ses dents le bord des verres d'eau qu'on lui faisait boire.

La malédiction était dans l'amour sensuel, ardent, et inextinguible, que le poète éprouvait pour elle. Il s'en rendait compte, lui qui, au début de cette liaison, traduisait en vers la légende du *Tannhauser* que Wagner devait mettre en musique trente ans plus tard :

« Bons chrétiens, ne vous laissez pas — entortiller par les ruses du diable. — Je m'en vais vous chanter, — pour avertir vos âmes, — la légende du *Tannhauser*.

« Le chevalier veut quitter Vénus — qui le tient depuis sept ans enchaîné — par la volupté; elle proteste :

« Ne t'ai-je pas offert en y trempant mes lèvres, — jour après jour, le vin le plus exquis? — Et n'ai-je pas, jour après jour, — couronné de roses ta tête?

« Dame Vénus, ma belle femme, — le vin très doux et les baisers — ont rendu malade mon âme, — et je languis après du fiel...

« A Madame Vénus, je donnerais gaiement — le ciel entier si je l'avais. — Oui, je lui donnerais le soleil et la lune, — toutes les étoiles aussi. — D'un amour tout-puissant, je l'aime — avec un feu qui me dévore. — Sont-ce déjà les flammes de l'enfer, — les ardeurs qui durent toujours? »

En décembre 1835, Heine, qui avait jusque-là vécu dans différents petits hôtels, s'installait avec Mathilde dans un appartement, 3, cité Bergère, et leur liaison devint définitive. « Il faisait profession, dit M^{me} Jaubert dans ses *Souvenirs*, d'aimer

les femmes pâles, les sphinx. Mais de ces amours-là il vivait. La passion qui l'a tué a été inspirée par une fillette devenue sa femme, face pleine et ronde aux grands cheveux abondants, belles dents blanches dans une bouche rieuse, formes épanouies, vrai type d'ouvrière parisienne avec des mains d'une distinction aristocratique. Le son de sa voix était pour Henri Heine un enchantement perpétuel..., voix de fauvette toujours dans les cordes élevées. » Alexandre Weill s'exprime encore plus énergiquement : « Il l'aimait malgré lui, comme un damné. »

Au printemps de 1836, alors qu'il se trouvait à Coudry, aux environs de Fontainebleau, il écrivait à Lewald : « Depuis hier, à midi, je suis à la campagne et je jouis du charmant mois de mai..., il est en effet tombé ce matin une neige légère et mes doigts tremblent de froid. Ma Mathilde est assise auprès de moi devant une grande cheminée et travaille à mes chemises neuves; le feu ne se dépêche pas de prendre, il n'a rien de passionné et ne trahit sa présence que par un peu de fumée. J'ai mené à Paris, ces derniers temps, une vie très agréable. Mathilde égaie mon existence par ces constantes inconstances de caractère et je ne pense plus que très rarement à m'empoisonner ou m'asphyxier. Nous trouverons probablement une autre façon de nous suicider, peut-être par une lecture mortellement ennuyeuse. »

L'accalmie ne devait pas durer; après un été probablement très agité à Boulogne où il fut trop souffrant pour prendre un seul bain de mer, il arrivait à Amiens le 1^{er} septembre 1836, se plaignant d'être comme un chien pourchassé sur qui tombaient les événements les plus imprévus et les plus pénibles. Il venait en effet de se brouiller, une fois de plus, par lettre avec son oncle dont il ne pouvait plus supporter les fréquentes remontrances. Ces ennuis eurent pour conséquence une terrible jaunisse qui le terrassa dès son retour à Paris et dont il pensa mourir. Il envoya Mathilde chez la mère Mirat dans son village natal et partit lui-même pour Marseille d'où il comptait gagner l'Italie, les médecins lui recommandant un climat plus doux. Le manque de fonds le fit renoncer à ce projet.

Au printemps de 1837, les difficultés financières le contraint à vendre à son éditeur Campe, pour vingt mille francs,

ses droits pendant onze ans sur ses œuvres complètes, et il emmène à Granville celle qu'il appelle tantôt son *atra cura*, son noir souci, tantôt la croix de son ménage. Elle s'amuse à ramasser des coquillages sur la plage et à parcourir les vergers. Son caractère emporté plongeait Heine dans des inquiétudes continues. Pour la mettre de bonne humeur, il lui commandait des capotes à fleurs roses.

« Ma passion pour Mathilde tourne de plus en plus journallement à l'état chronique ; elle se conduit bien maintenant (elle me tourmente plus en rêve qu'en réalité), mais le chagrin rêvé et de sombres pensées d'avenir empoisonnent ma vie. Je savoure à longs traits les douleurs de la possession. Je suis allé dernièrement dans son village et j'ai vécu l'idylle la plus incroyable. Sa mère m'a fait cadeau de la première petite chemise de Mathilde et ce mélancolique chiffon est en ce moment devant moi sur ma table de travail... Nous vivons refrés et à moitié heureux, mais cette liaison finira mal... (1). »

En cette année 1837, la santé de Heine s'affaiblit ; une paralysie l'empêchait de se servir de sa main et de son bras gauches, et sa vue se troublait de plus en plus. En même temps, il souffrait de graves embarras d'argent. Toujours préoccupé de combler les vides de son budget, il publiait des essais littéraires et des traductions de ses œuvres chez Renduel ; il tentait de fonder un journal qui serait rédigé à Paris, imprimé à la frontière et vendu en Allemagne. Il ne réussissait pas et les tribulations de la vie quotidienne continuaient.

Depuis leur retour de Granville à Paris, Mathilde se conduisait d'une façon si exemplaire qu'il commençait à craindre pour sa vie : « Car un changement si radical est d'habitude un avant-coureur de la mort. Elle pouvait rester pendant huit jours de suite à la maison, se contentant du simple pot-au-feu. Elle ne pensait plus au théâtre : cela coûte cher. Elle arrangeait elle-même ses vieilles robes pour ne pas en acheter de neuves cet hiver. Enfin elle tomba sérieusement malade ; je dus la mettre dans une maison de santé, où elle est bien soignée et restera jusqu'au printemps (pendant tout le carnaval), car elle fait maintenant tout ce que je veux. Elle commence à se montrer si aimante et si tendre que je finirai par croire

(1) Lettre à Lewald, octobre 1837.

qu'elle a l'intention que je le devienne aussi. Elle est d'ailleurs très malade », écrit-il à Detmold en janvier 1838.

Et il ajoute cyniquement : « Je jouis de ma liberté et j'en abuse même », car, s'il exigeait de Mathilde une complète fidélité, il ne dédaignait pas lui-même les aventures qui s'offraient à lui. Cependant il allait voir la malade tous les jours à la maison de santé, près de la barrière Saint-Jacques et il demeurait alors 18 rue Cadet d'où il devait se transporter l'année suivante 23 rue des Martyrs, car, jusqu'à la fin de sa vie, il eut la manie des déménagements; à la recherche d'une impossible tranquillité, il habita successivement 23 rue Bleue, 25 rue des Grands-Augustins, 46 et 41 faubourg Poissonnière, 21^{er} rue de la Victoire, 9 rue de Berlin, 64 Grande-Rue à Passy, 50 rue d'Amsterdam et 31 Grande-Rue aux Batignolles, avant d'aller mourir 3 avenue Malignon.

Ses nerfs devenant de plus en plus malades, le bruit le torturait, mais nulle part il ne trouvait de repos, puisque Mathilde le suivait avec ses scènes, ses attaques nerveuses, ses cris, ses larmes, ses bruyantes querelles ancillaires. Elle était sortie de la maison de santé, guérie de l'inflammation intestinale dont elle avait souffert; et les soirées au théâtre, les parties de campagne, les dîners fins au restaurant avaient recommencé...

VÉGA.

(*A suivre.*)

POÉSIES

JOURNAL DE BORD

Les bras pressent les tailles souples
Et, dans le salon, à l'avant,
L'orchestre fait tourner les couples :
Le *Plata* roule, cap au vent.

Un feu luit, tremble et puis s'écarte...
J'écoute ce vent obstiné...
Comme elle est loin, loin sur la carte,
La vieille terre où je suis né!

Il vient du Sud, il va vers elle.
Depuis mon départ qu'y fait-on ?
Où sont Rose, Sylvie, Adèle,
Radegonde et son hoqueton,

Francine aux prunelles d'eau bleue,
Gwil, qui fut clerc et sacristain
Et, de Golgon, d'un quart de lieue,
Me « bonjourait » en son latin ?

Le lièvre a-t-il le même gite ?
Les peupliers font-ils encor
Bruire au vent qui les agite
Leurs petites cymbales d'or ?

Et Biquette, maintenant grande,
 Qui jouait avec mon enfant,
 Veut-elle encore, la gourmande,
 Mordre aux fusains qu'on lui défend?

Ah! pauvres êtres, humbles choses,
 Qui nous tenez par tant de nœuds,
 Hampes en fleur des passe-roses,
 Rocs moussus, porche ruineux,

Sur le paquebot qui m'emporte
 Vers de chimériques Pérous,
 Vieux amis de ma fille morte,
 Que je vais languir loin de vous!...

L'alme, la verte Espalmadore
 Hier à notre hanche émergea :
 C'est le printemps chez elle encore ;
 Chez nous, c'est l'automne déjà.

Valence riait à l'escale.
 Puis ce fut, Gibraltar doublé,
 La grande houle tropicale,
 Lisse comme un beau sein gonflé.

Son balancement isochrone
 Va nous bercer sept jours entiers
 Jusqu'à Rio, la quarteronne,
 En madras sous ses cocotiers.

Dans les écumeuses spirales
 Du flot blanchissant les lointains,
 J'entendrai par les nuits australes
 Vagir l'appel des lamantins ;

Ivre d'espace et de silence,
 Près des gauchos en chiripa,
 Je connaîtrai votre indolence,
 O midis bleus de la pampa!

Des constellations que Dante
Ignorait monteront sans bruit
Blasonner de leur croix ardente
Le vaisseau velouté de la nuit.

Tout sera beauté, joie, extase,
Comme en un Éden retrouvé,
Le rythme dansant de la phrase
Et le jet blanc de l'agavé...

Prestiges vaincus, vaine allégresse!
Que me font, triste Cimmérien,
Cette nature enchanteresse,
Ce beau ciel qui n'est pas le mien ?

Je n'ai pas l'âme planétaire
Des Giraudoux et des Larbaud :
Ma patrie est un coin de terre,
Non la plage d'un paquebot

Et, captif de mes rocs moroses,
J'éprouve que toujours, toujours,
Entre les merveilles écloses
Sous ces ciels d'or et de velours

Et moi que leur splendeur ennuye,
S'interposera, si touchant,
Le visage rayé de pluie
D'un petit pays du Couchant.

LE SERPENT JAUNE

Pauvre homme qui te crois libre, affranchi, vainqueur !
Toujours le serpent jaune est lové dans ton cœur.
Ainsi, pour s'évader des bras de Viviane
Et mettre entre elle et lui la barrière océane,
Quand Merlin se jeta, seul et tout pantelant,
Dans la barque amarrée au havre de Camlan,
Il croyait n'avoir plus à craindre la fâche

Et voguait sans émoi vers la grève bretonne.
 Soudain la mer chanta; quelque part, dans le soir
 Une main balançait un magique encensoir
 D'où s'épandaient au loin d'enivrantes fumées.
 Les îles embaumait comme autant d'Idumées.
 Tout se fit beau, doré, simple, logique et pur.
 Et Merlin, pour lui seul ignorant du futur,
 Ne reconnaissait pas les prestiges qu'en rêve
 Il avait enseignés à son avide élève
 Et qu'elle dirigeait maintenant contre lui.
 Il regrettait le cœur obscur qu'il avait fui,
 Lorsqu'en se retournant avant de prendre terre
 Il aperçut, toujours plus belle en son mystère,
 Avec ses cheveux d'ambre et ses yeux de jaïet,
 Viviane à la barre et qui lui souriait.

HAÏDJA

Je ne t'oublierai plus, Haïdja, brune enfant,
 Ni tes yeux allongés et noirs, tes yeux de faon,
 Ni sur ton front poli dont j'écartais le voile,
 Ce lotus bleu portant à sa cime une étoile
 Qui s'épanouissait entre tes deux sourcils,
 Ni les lourds bracelets de tes poignets subtils
 Et ronds, stèles, fûts d'or, d'où tes mains aux doigts frêles
 Imitaient dans leurs jeux l'essor des tourterelles,
 Ni ta marche glissante et, sous ton jeune sein
 Immobile, les sauts cadencés du bassin,
 Ni le grelottement précurseur des épaules...
 D'où viens-tu, toi pour qui nos palais sont des geôles
 Et dont le rêve obscur, dans leur faste, sourit
 A quelque mer de sable où tangue un méhari?
 Parle : quel feu secret brûle sous ta peau mate?
 Mais plutôt n'es-tu pas la passive automate
 Dont un tambourin sourd scande les gestes las?
 Volupté de l'Islam, ton œil est vide, hélas!
 Et, docile à la loi de l'amoureux servage,
 Tu le poses sur nous sans qu'une ombre, un nuage
 Ou d'un furtif émoi l'éclair diamanté
 En dérange l'inane et morne fixité.

A FAGUS

Toi qui veux dire « le hêtre »
 Dans la langue du Toscan
 — Et n'en es pas plus champêtre, —
 Ainsi pestant, critiquant,

Ni Bréhat, ni sur l'eau brune,
 Dans le soir mystérieux,
 La descente au clair de lune
 Des gabares du Trieux,

Ni Ploumanac'h et sa lande
 N'ont détendu ton sourcil,
 Fagus, et ta Brocéliande
 Est au carrefour Bucy.

Mais moi, tant est fine et tendre
 La musique de ta voix,
 Je quitterais pour l'entendre
 Volontiers mon Trégorrois

Et l'on me verrait peut-être
 A mon tour ensorcelé
 Par l'huis mangé de salpêtre
 Où passait la Champmeslé.

GOZ-GUÉODET

I

Soir d'août. Sur un fond de cinabre,
 De lapis, d'émeraude et d'or,
 Un paysage chauve et glabre
 Comme un masque d'Imperator.

Le tien, César, fils de la Louve !
 Ton sourcil, ta froide raison,
 Ton dur vouloir, je les retrouve
 Comme gravés sur l'horizon :

Dans ce roide et bref promontoire,
Pelé de la base au sommet,
Et dans ce grand mur péremptoire
Qui vers la terre le fermait.

La mer miroite aux embrasures
D'où s'est détaché le ciment;
Quelques toits, de vieilles masures
Qu'ennoblit encor l'arc roman,

Et partout, sur les landes rases
Que brûle un âpre siroco,
Des rocs taillés comme les phrases
De ton *De bello gallico*.

II

Torpeur. Silence. Un grillon crisse,
Et c'est l'unique bruit avec
La mélopée incantatrice
Du flot montant sur le varech.

Dans le jour fauve dont l'éclaire
Le soleil à demi sombré,
Ce paysage consulaire,
Sous le ciel breton égaré,

Par une affinité secrète
Émeut de son viril accent
D'obscurs témoins de la conquête
Endormis au fond de mon sang.

L'un d'eux, qui sait? quelque transfuge,
Un blessé des derniers assauts,
M'élisant en son cœur pour juge,
Vint s'enrôler sous tes faisceaux.

Et c'est lui, ce lointain ancêtre
Des temps où Rome ici campait,
Qui s'accoude avec moi peut-être,
Ce soir d'août, sur ton parapet.

III

Il me dit : « Vois, pèse, compare.
Quel était l'enjeu du destin ?
Un instant d'ivresse barbare
Ou vingt siècles d'ordre latin.

« Car, autour de ce moignon d'isthme,
C'est cela qui se décidait
Entre le Romain et l'Osisme
Sous les murs du Coz-Guéodet.

« Brave, prodigue de sa vie,
Est le Celte. Qui le nia ?
Hélas ! il donne à Gergovie
Pour lendemain Alésia.

« Ses victoires à peine écloses
S'effeuillent, tombent au Léthé.
Rome seule met sur les choses
Une empreinte d'éternité.

« Le cep, les marches sous la grèle,
Les factions et leur ennui,
J'acceptai tout pour que par elle
Naquit la France d'aujourd'hui. »

IV

Ainsi, penché sur mon épaule,
Le complice obscur qu'en mon sang
Rome nourrit contre la Gaule
Parle dans le jour finissant.

Et lentement, comme une tenté,
La nuit se déploie au-dessus
De votre présence lafente,
César et Publius Crassus.

CHARLES LE GOFFIC.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE L'OCCUPATION FRANÇAISE EN RHÉNANIE

II ⁽¹⁾

LE MILLÉNAIRE RHÉNAN

Juillet 1925. — Pour bien souder au Reich la Rhénanie qu'elle crut perdre, l'Allemagne à peine redressée cherche à l'entraîner vers l'impérialisme. Est-ce tactique? N'est-ce pas plutôt simple élan de ce dynamisme qui soulève les forts? Toujours est-il qu'on ne saisit plus maintenant dans toutes les manifestations de l'action et de l'esprit allemands en Rhénanie que volonté de puissance, et qu'appel à l'énergie. « Au commencement était l'action, » méditait Goethe.

Déjà au seuil de l'année, l'avènement de Hindenburg a sonné comme une fanfare. N'était-ce pas le bon Dieu allemand lui-même qui avait pensé au prestige de son peuple élu en rappelant à Lui ce pauvre Fritz Ebert et en promouvant au rang suprême, sinon le Kaiser, du moins son lieutenant? Quelle poussée de tout le peuple vers son Maréchal illustre! Même à l'extrême gauche on n'osa pas franchement attaquer sa candidature : n'était-il pas, le rude vainqueur de Tannenberg, l'incarnation de l'Allemagne impériale?

Puis la vigoureuse action entreprise par le gouvernement du Reich pour obtenir la « libération » de Cologne, trouva un soutien énergique dans tous les journaux rhénans. Ah! l'abandon

(1) Voyez la *Revue du 1^{er} septembre*.

décidé de la Ruhr, la liquidation de la Régie des chemins de fer, et toutes ces gratuites générosités des accords de Londres n'ont vraiment fait que mettre l'Allemagne en appétit. Il s'agit bien de paix et d'amitié; ni traité de commerce, nous annoncent-on, ni pacte de sécurité, si la France ne reconnaît son « infériorité de pays de 40 millions par rapport à un Reich de 70 millions » (car on y inclut déjà l'Autriche!). Ce bon docteur Fuchs, *oberpräsident* de la Province rhénane (qui faisait figure si humble à Coblenz en 1922-1923), proclame maintenant aux Rhénans « que c'est en 1916 qu'ils ont par leurs canons prouvé à quel point l'idée prusso-rhénane et l'idée allemande sont indissolublement liées ». Et voici le ministre docteur Wapfer-Aschoff qui, en plein Coblenz, au nez du Haut-Commissaire, ose menacer : « On parle de paix! Si l'on veut la paix, qu'on rende la liberté aux Rhénans et que le désarmement général suive le désarmement de l'Allemagne. »

Mais tout pâlit devant les « fêtes triomphales du Millénaire rhénan » par quoi fut définitivement assurée la mobilisation des coeurs et des corps rhénans. Ce Millénaire, la presse l'a-t-elle assez annoncé, magnifié! Par ordre sans doute, elle a voulu en faire l'apothéose de l'Allemagne reconstituée, un acte de foi envers la Prusse, mais aussi un défi à la « France policière ».

Telle cette bonne *Kölnische Zeitung* qui, il y a quelques années, sonnait le sauve-qui-peut et dans laquelle on lit maintenant : « Les Rhénans ont envers la Prusse la plus haute reconnaissance : la Prusse a assuré leur protection et leur bonheur... Aussi faut-il restaurer dans toute sa force l'autorité du gouvernement prussien en Rhénanie; il faut donc renoncer à l'article 18 de la Constitution. » Et ce bon M. Fuchs qui, en un temps si proche, s'en allait répétant aux Français de Coblenz comme aux paysans de l'Eifel qu'il n'était que Rhénan, le voici qui entonne l'hymne d'adoration à la Prusse : « La réunion de ce vaste pays à la Prusse est l'événement le plus heureux qui se soit produit depuis des siècles dans l'histoire allemande: nous crions donc avec un enthousiasme sacré : Vive notre Patrie prussienne et allemande!.. » O souvenirs de Görres et de l'évêque Ketteler! O grand cri de 1918 : « *Los von Berlin!* »

A quoi bon se gêner? « La France ne compte plus. » Chaque jour le *Mainzer Anzeiger* annonce quelque nouvelle défaite des Français au Maroc, signale le glissement du franc « sur la

pente savonneuse », souligne quelque nouveau désordre à Paris; chaque jour toutes les gazettes prophétisent des catastrophes en France. Si passif demeure le Rhénan, si sceptique reste-t-il devant ses journaux, il ne peut pas ne pas subir quelque trouble en son sang.

Et cependant, ces Rhénans, leur masse résiste toujours au prussianisme. Déjà, aux élections d'avril, ils ne se sont pas laissé entraîner par la vague d'enthousiasme qui a soulevé l'Allemagne : les circonscriptions rhénanes sont les seules qui aient donné des majorités substantielles à Marx, l'adversaire étiqueté « républicain » de Hindenburg; alors que la Saxe rouge a voté presque unanimement pour le Maréchal, les Rhénans totalisent 4 millions et demi de voix pour Marx, « l'homme de la Paix », contre 2 millions et demi au héros de Tannenberg.

Puis, ces fêtes du Millénaire, elles se déroulent dans la grisaille, malgré les coups de grosse caisse de la presse, malgré les cortèges, les drapeaux, les musiques et les voyages à prix réduit. Dimanche, bien qu'il y eût grande parade au Stadt Park, je vois mes voisins les Se... s'acheminer vers la gare. « Eh quoi! leur dis-je, vous n'allez pas au Millénaire? — Bah! répond dédaigneusement le père, ce sont des affaires pour fonctionnaires. D'ailleurs, la *Frankfurter Zeitung*, qui a au moins la qualité de rendre compte des événements avec assez d'exactitude, avouait l'autre jour « que ces fêtes du Millénaire n'avaient pas un caractère populaire, qu'elles tournaient aux fêtes de notables ».

Mais cette résistance du Rhénan à l'impérialisme prussien, combien de temps encore pourra-t-elle durer? Sans doute, il y a son bon sens, son ironie, son amour de la paix; mais cette perpétuelle excitation, cette action insidieuse de la presse, de l'école, du livre; mais ce grand orgueil qui monte!... Quand nous serons partis, j'ai bien peur que ces Rhénans bonasses ne se laissent emporter eux aussi par tout ce torrent d'impérialisme qui déjà partout bouillonne...

LOCARNO ET LA PRESSE RHÉNANE

Octobre 1925. — « Eh bien! nous voici donc amis maintenant! » me dit en riant le professeur D... qui me montre le nom de Locarno flamboyer sur le *Mainzer Anzeiger*. Je souris

gauchement, ne sachant où il veut en venir; mais il ricane :

— La politique, ce n'est que bêtises : le mois dernier, les journaux nous appelaient à la lutte; aujourd'hui, ils ne parlent plus que de réconciliation et d'entente : en réalité, qu'y a-t-il de changé?

Peut-être ce bon égoïste n'a-t-il pas si tort, car il est bien évident que l'acte de Locarno ne modifie rien à la situation respective de l'Allemagne et de la France, non plus qu'au rôle géographique du Rhin. En tout cas, le peuple de par ici n'y prête guère attention : la seule conséquence que les gens du cru paraissent devoir retenir de ces belles promesses de réconciliation, c'est que les chômeurs rhénans pourront aller travailler en France. Du coup, quantité de filles demandent à partir comme domestiques à Paris, et se trouvent tout étonnées lorsqu'au Consulat on leur refuse le visa. « On est donc encore en guerre? » s'effarait une paysanne à qui j'expliquais les formalités pour se placer en France. Et cette déception n'est pas sans laisser bien des amertumes.

En revanche, la presse est remplie d'articles sur le pacte : mais il n'y faut pas chercher d'enthousiasme, même point ces formules de politesse, et ce sourire de détente que les générosités de la France et ces appels à la réconciliation paraissaient tout de même commander : ce ne sont que plaintes, jérémiaades et nouvelles revendications. Dès l'évacuation de la Ruhr, elle nous avait d'ailleurs prévenus qu'elle se refusait à tout merci. « Ce geste que l'on veut dire généreux n'éveillera chez nous aucun sentiment de joie, encore moins de reconnaissance », écrivait gracieusement la *Deutsche Bergwerkszeitung*, organe des industriels de la Ruhr. Et l'on ne nous parlait ensuite que « des dévastations commises par la soldatesque française » : « Nous savons maintenant ce qu'est la barbarie française », écrivaient même les *Frankfurter Nachrichten*.

Aussi ne faut-il pas s'étonner après tout que ces mêmes journaux n'aient pu donner sur le pacte de Locarno que des commentaires filleux : « L'Allemagne, déclare avec une fermeté nouvelle la *Kölnische Volkszeitung*, doit être admise auprès des autres États sur pied d'absolue égalité : c'est dire qu'il ne saurait plus être question de la mettre au ban de l'Europe, comme responsable de la guerre. » Et le *Mainzer Anzeiger*, comme conclusion essentielle, de reproduire cette

déclaration d'ailleurs capitale du docteur Curtius, le familier de Stresemann : « Il ne peut s'agir par ce pacte d'aucune renonciation à des territoires, non plus qu'à des populations allemands, mais seulement d'un engagement réciproque de ne plus se faire de guerre à la frontière de l'ouest... *Nous ne renonçons pas au germanisme de l'Alsace-Lorraine, mais nous nous réservons la possibilité d'aider les Alsaciens à obtenir ce qui ne leur a pas été accordé en 1918, le plébiscite pour l'autonomie.* »

Après cela, il est évident qu'il ne peut plus être question de notre politique rhénane, non plus que de notre prestige sur le Rhin.

A WIESBADEN : LA PREMIÈRE ÉVACUATION

Décembre 1925. — La liquidation commence, et la consigne semble d'aller vite. En quatre semaines, voici la Haute-Commission à peu près annihilée, le *Reich Kommissar* rétabli à Coblence avec la souveraineté du Reich, les forces d'occupation diminuées de moitié, et les malheureux Français, emportés par ce vent de tempête, obligés de faire en hâte leurs paquets! Belle revanche pour les fonctionnaires prussiens que la Haute-Commission avait dû expulser en 1923 et qui reviennent maintenant pleins d'orgueil et de rancune!

Je viens d'assister à l'évacuation de Wiesbaden par nos troupes; ah! ce n'était ni gai ni fier. Paris avait précipité le mouvement de façon surprenante : ordre avait été donné au début de décembre de faire rapidement place nette pour qu'à Noël les Anglais pussent s'installer à leur convenance : toutes les représentations, même les plus élevées, ont été inutiles; il a fallu s'exécuter. Et c'est ainsi que, par exemple, des meubles de familles d'officiers et de sous-officiers combattant actuellement au Maroc ont été enlevés par des gendarmes, entassés en une cour de caserne et emballés en vrac.

On ne comprend pas bien les raisons de cette fièvre, accentuée encore par les excès de zèle de subordonnés, puisque les Anglais avaient fait savoir qu'ils ne viendraient pas s'installer avant mars. On ne peut l'expliquer que par la fureur de liquidation que semble connaître Paris, et par cette sorte de démoralisation qui semble avoir atteint ici certaines sphères militaires.

— Eh bien! m'a lancé le professeur L... qui est précisément

ment de Wiesbaden et se trouvait près de moi pour l'un de ces départs; à chacun son tour! Ce sont maintenant vos officiers qu'on expulse!

Je n'ai su que lui tourner le dos; mais qu'aurais-je pu répondre?

COLOGNE ET LE DYNAMISME RHÉNAN

Janvier 1926. — J'ai tenu à revoir Cologne à la veille de sa libération. Voilà deux ans que je n'y étais passé, et j'ai cru ne pas la reconnaître. Dès la gare, un gratte-ciel; partout, des constructions neuves, et des chantiers, et des percées; et dans tout cela une vie, un mouvement qui rappellent presque un Paris ou un Londres. Ah! l'occupation n'aura pas été défavorable à la sainte Cologne! Je ne sache pas actuellement de ville qui montre pareille vitalité, dont les progrès soient aussi impressionnantes.

Un aimable architecte colonial veut bien me donner les renseignements qui précisent et expliquent cet essor! Sous l'impulsion de son maire, l'habile Adenauer, la ville a profité de la dépréciation du mark pour entreprendre tout un programme d'urbanisme : trois nouveaux quartiers avec onze mille logements nouveaux sont déjà créés; et, le mouvement se continuant, dix mille maisons se trouvent en construction; un parc de 40 kilomètres de long et 1 kilomètre de large, véritable ceinture de verdure, tout en jardins, terrains de jeux et pelouses, va entourer la ville d'un cadre magnifique qui lui donnera santé et beauté; en outre, un port est en achèvement dans le faubourg de Nieh, qui aura 8 kilomètres de quais, 33 hectares de bassins, et qui doit éclipser tous les ports fluviaux par la perfection de son outillage.

Déjà la ville tentaculaire aspire à elle les environs, attire les immigrants de toute l'Europe, approche du million d'âmes. « La sainte Cologne, conclut mon guide, est redevenue la capitale du Rhin; la voilà cité impériale, et à coup sûr, ville modèle de l'urbanisme. »

Eh oui! quand nous quitterons la Rhénanie, elle ne sera sans doute pas un État, mais elle aura sa capitale, et merveilleusement placée sur l'artère essentielle de l'Europe. La Foire de Cologne, créée au lendemain de la guerre, n'approche-t-elle

pas déjà de l'importance de la Foire insigne de Leipzig ? Les journaux colonais, *Kölnische Zeitung*, *Kölnische Volkszeitung*, *Rheinische Zeitung* ne tendent-ils pas à prendre sur les partis rhénans le magistère que Francfort a perdu ? Sa Bourse même grandit, aspire à prendre tout ou partie du marché de Francfort. Et voici qu'à l'abri de sa puissance, s'ourdisent en son sein de nouveaux projets de Rhénanie autonome ou fédérale, Rhénanie déprussianisée de Schmittmann, « pays » de Lauscher, organisation plus ambiguë de l'énigmatique Adenauer. Dans ce remous confus d'idées et de forces, on sent bien une capitale qui naît.

Cologne et le Rhin ont pris désormais dans l'économie européenne un rôle de premier plan et qui ne pourra que grandir. En son *Explication de notre temps*, Lucien Romier nous avertit même que si nous ne savons pas y obvier, la route rhénane est appelée à attirer vers elle tout le transit que la Seine et Paris attirent encore présentement, mais ne savent plus que médiocrement retenir ; et Jean Brunhes nous a trop montré en sa saisissante *Géographie humaine* le rôle de la volonté humaine dans les constructions géographiques pour que nous ne prétions pas attention au vouloir des nouveaux barons rhénans.

Cologne ! Quelle volonté de puissance s'affirme en son expansion ! Quelle leçon aussi en cet ascendant d'un Patriciat ambitieux, en cette discipline de la masse laborieuse ! Nous voilà désormais devant une des grandes forces du monde. Les Anglais l'ont bien compris qui ont su habilement s'y ménager des sympathies et des alliances : encore récemment, Adenauer mariait sa fille à un gentleman britannique.

Et nous, quelles applications saurons-nous tirer de cette leçon ? Nous voici en tête-à-tête avec un voisin vigoureux qui va vivre désormais ses destinées hors de toute surveillance étrangère, qui tend au particularisme des groupements puissants, mais aussi qui est entraîné par l'impérialisme des jeunes et des forts. Cette force, peut-être encore pouvons-nous agir sur elle. Saurons-nous la diriger, la canaliser ? Ou décidément la laisserons-nous capter par Berlin, — ou par d'autres ?

LE MÉCONTENTEMENT DES RHÉNANS

Décembre 1926. — Ces Rhénans sont bien curieux : ils ont laissé écraser le séparatisme ; ils acceptent tout de Berlin, hommes et lois ; et les voilà présentement indignés des atrocités de la Reichswehr noire que dévoile le procès de Landsberg.

— Ah ! me dit le conseiller S... que je revois encore de temps à autre, malgré son lâchage du séparatisme. Ces Prussiens tout de même ! Quels reitres !

Et le voilà tout bouillant qui proclame qu'il va faire voter par le conseil municipal de Mayence un bel ordre du jour de protestation. Je ne peux m'empêcher de murmurer : « Le bon billet ! » Deux jours après, d'ailleurs, je le retrouve moins ardent ; et il m'explique qu'il faut laisser agir la justice, que le bruit est toujours dangereux : bref, le bel ordre du jour est enterré.

Mais il est bien vrai que tous ces braves gens sont révoltés par les méfaits de la nouvelle Sainte-Vébme : eux que les nouvelles politiques n'intéressent guère d'habitude, les voilà tout à coup passionnés.

Ils ont d'ailleurs, ces Rhénans, d'autres raisons de se montrer mécontents du Reich prussianisé et tout de même ils ne s'en font pas faute. A Cologne, on est furieux du renforcement des schupos. Partout on s'indigne du mauvais emploi qui a été fait des 75 millions accordés à titre de secours pour les pays occupés en avril 1923 par le Reichstag, et Adenauer lui-même a dû, comme président de l'association des villes des pays occupés, adresser une protestation sévère à l'administration compétente : la Prusse n'a-t-elle pas prélevé, sur ces 75 millions réservés aux Rhénans, 30 millions pour achever la construction des blocs militaires commencés en 1918, et 30 autres millions pour couvrir ses pertes fiscales ? Par ailleurs, les Palatins prétendent qu'ils sont sacrifiés aux gens de la Prusse orientale dans le programme des grands travaux ; les Hessois gémissent contre leurs charges fiscales accablantes, et doivent fermer, faute de subventions, l'Institut national de pharmacie hessois, le théâtre de Darmstadt, d'autres établissements.

Mais ce sont surtout les vignerons qui s'agitent. L'autre jour, un meeting s'est tenu à Bullay-sur-Moselle où 13 000 vignerons, répondant à l'appel de l'Union de la Moselle, ont manifesté avec une singulière violence : on arborait des pancartes où se lisait des inscriptions comme celles-ci : « Nous en avons assez de la misère que nous impose la Prusse. » « Si nous n'obtenons justice par notre résolution, ce sera par la révolution. » Un certain Faust a dénoncé en un âpre discours « la politique continue de la Prusse qui bientôt portera des fruits amers ».

Bref, les Rhénans s'aperçoivent peut-être à nouveau combien ce pauvre Smeets avait raison qui leur répétait qu'ils étaient « la vache à lait de la Prusse ».

LE PRUSSIANISME EN RHÉNANIE : L'ÉCOLE ET LE JOURNAL

Janvier 1927. — Comment en vouloir aux Rhénans si, en dépit de quelques velléités, ils réagissent si peu contre la Prusse ? Le prussianisme les enserré de toutes parts, et son esprit les intoxique dès l'école ! Notre ami le docteur M... m'a apporté ce manuel d'outre-Rhin qu'ont maintenant en mains la plupart des écoliers rhénans : c'est *l'Auszug der Geschichte* de Karl Ploetz, revu par le docteur Fred. Koehler. Laissons la conquête des Gaules par les Germains, passons sur les atrocités des bandes de Louis XIV en pays rhénan, oublions même « les méfaits de Napoléon », et courons à la grande guerre. Qu'apprend-il aux candides écoliers rhénans, ce docteur Ploetz, qu'a revu le docteur Koehler ? Il leur explique gravement que « les causes de la grande guerre se décomposent en trois qui sont exclusivement : 1^o la jalousie commerciale et maritime de l'Angleterre ; 2^o la soif de revanche de la France ; 3^o la volonté panslaviste de la Russie. » Ainsi, chacun a son paquet, sauf la pure Allemagne. O bonnes petites boules rondes des gars rhénans, et vous fillettes aux yeux bleus et aux tresses bien nattées, je sais ce qu'elle rumine, votre petite cervelle, tandis que je vous parle : ce sont les propos mêmes de Guillaume II : « l'Allemagne attaquée par un monde d'ennemis ! » Après cela, comment voulez-vous que ces enfants ne parent pas d'une gloire inexprimable les héros du Casque d'acier ?

Et quand ils seront grands, ce sera le journal, la bonne

vieille gazette de Rhénanie qui les guidera sagement. Et elle est tout inféodée à Berlin. Ils liront sans doute quelque chose de semblable à ce que je lis aujourd'hui dans la *Kölner Zeitung*. « Le sentiment de la vérité exige qu'il soit établi au delà des frontières que l'Allemagne a été entraînée fâcheusement à une agression en 1914, mais que la rupture générale de la paix retombe sur tous les belligérants... Ce ne sont pas les absurdes discours de Friedrich Wilhelm Forster qui donnent en effet le tableau de l'opinion populaire allemande, mais bien ces discours de Hindenburg où sans doute s'affirme le désir de la paix, mais où aussi se retrouve autre chose, cet honneur allemand qu'aucun diktat de Versailles ne saurait abolir. »

Pauvre Forster, qu'exécute si rudement le riche journal des messieurs de Cologne. Grande âme idéaliste qui eût voulu arracher l'Allemagne à cette destinée matérialiste et grossière vers où l'a entraînée la Prusse! Lui qu'aima Léonard Constant et qui le comprit, lui qui voulut collaborer avec notre ami martyr pour assurer aux Rhénans et, par delà, aux Allemands de nouveaux destins de paix et de justice, le voici maintenant repoussé par les siens et honni comme un traître: sa vie devient intenable et il doit quitter l'Allemagne. Trop heureux s'il échappe au poignard de la Sainte-Vehme!

Non, ne soyons pas sévères pour ceux des Rhénans qui se tournèrent vers nous, et maintenant regardent vers Berlin; peuvent-ils échapper au courant, puisque nul ne l'a détourné?

Mais dans la Rhénanie comme dans toute l'Allemagne, combien restera-t-il de Forster lorsque tous les Allemands auront été remis au pas de l'oie?

L'OCCUPATION ET L'ENRICHISSEMENT DE MAYENCE

Mars 1927. — Parce que l'évacuation n'a pas lieu cette année, le *Mainzer Anzeiger* affirme sévèrement qu'"une amère, une grave déception, pèse sur la population". Cependant, il n'y paraît guère, et les joyeux organisateurs du Carnaval de cette année ont été trop heureux qu'il existât une cavalerie d'occupation, puisqu'ils ont demandé au général Guillaumat de vouloir bien faire concéder à leur cortège un certain nombre de chevaux de l'armée du Rhin. Et notre servante Catherine, écho de la voix populaire et que nous avons, pour cette raison,

surnommée le « chœur de Mayence », disait hier encore en gémissant : « Où se placeront toutes les pauvres femmes qui ont servi les Français ? » Question naïve que se posent depuis ces bruits de départ tous les Rhénans qui ont profité des Français d'occupation : et malgré le *Mainzer Anzeiger*, ils prient tous le Seigneur Dieu de leur garder encore pendant de longues années de si bons et si fidèles clients.

Mais la presse, les politiciens et la plupart des fonctionnaires ne raisonnent pas ainsi, et, sur l'ordre de Berlin, reprennent avec violence la lassante campagne contre l'occupation. En ce moment, ils dénoncent particulièrement « les méfaits de l'occupation sur les logements ». Le gouvernement de la Hesse vient de réclamer à grand fracas une forte subvention du Reich, soulignant que sur 10 000 habitants de la Hesse, il y a 420 membres de l'armée d'occupation, alors qu'avant la guerre, il n'y avait que 169 soldats ; l'*oberburgmeister* Kulb dénonce bruyamment la réquisition de 1 766 logements à Mayence par les militaires d'occupation, et prétend qu'elle crée pour les habitants une gène insurmontable.

Il nous la baillent belle, les uns et les autres. Pas un propriétaire qui n'aspire à loger des membres de l'armée, car il sait qu'il sera payé régulièrement et largement. Pas un Mayençais qui n'ait pu voir de ses yeux toutes ces maisons que, depuis 1920, l'armée a fait construire sur les fonds du trésor Dawes, et qui, en tout état de cause, resteront à la ville.

Le conseiller S..., redevenu un familier de la maison depuis que la question du séparatisme ne se pose plus, a tenu précisément l'autre jour à me faire admirer les grands travaux de Mayence. Ces travaux, je les avais déjà bien souvent remarqués, mais leur aspect d'ensemble m'a vraiment impressionné. S... avait raison d'être fier : sans atteindre l'ampleur impériale de Cologne, toutes ces constructions de Mayence donnent une idée de grandeur et affirment une volonté d'urbanisme dont beaucoup de nos villes de France auraient besoin. Là aussi c'est toute une ville neuve qui vient entourer de ses parcs et de ses villas l'ancienne cité allégée : toute une ligne de jardins sur les anciens fossés, trois cents villas au sud du *Stadt Park*, cinquante grands blocs au nord de la ville, tout un quartier édifié autour de *Bismarckplatz*, un autre en construction à *Kastel*, un nouveau port creusé en aval de l'ancien. Qui recon-

naitrait en cette ville spacieuse et pimpante le Mayence resserré et vieillot, non sans cachet d'ailleurs, que nous connûmes à notre arrivée en 1918 ? Et il en est de même à Trèves, à Coblenze, à Kaiserslautern...

Mais ces maisons et tout cet urbanisme, les Mayençais auraient-ils pu les aménager, si nous ne les avions aidés, incités, poussés ? Quelques citadins en conviennent, comme cet excellent Dr M... qui me disait en riant : « C'est votre Napoléon qui a commencé à moderniser Mayence ; c'est grâce à votre présence actuelle que la ville prend maintenant figure de grandeur : il faudra que vous reveniez dans trente ans pour remettre tout à neuf. » Mais combien peu le savent, puisque nous n'en disons rien et que la presse locale affirme le contraire ? Certainement, à Genève, on est convaincu que ces pauvres Mayençais, comme ces malheureux Trévires, ne trouvent plus à se loger ; et, quand nous partirons, loin d'obtenir un remerciement, sans doute nous présentera-t-on la carte à payer.

LA HARGNE PRUSSIENNE

Décembre 1927. — Conformément aux promesses de Locarno et aux engagements de Genève, les autorités d'occupation viennent de réduire à nouveau et dans des conditions considérables les effectifs des troupes alliées : au point que beaucoup de Français s'inquiètent, et que les divers états-majors ont bien du mal à assurer leurs services. Peut-être le fallait-il, peut-être est-ce fâcheux ; mais à coup sûr cette fois tout le monde attendait, et le Quai d'Orsay le premier, un merci correct des Allemands et du bon Stresemann...

Comme c'était mal connaître la hargne prussienne ! Depuis qu'elle s'est installée ici, elle ne cesse de grogner, et le ton des journaux rhénans, loin de s'amadouer, se fait chaque jour plus aigu à l'égard de la France. Surtout ce fiellement *Mainzer Anzeiger*, qui semble se plaire à défier le Quartier général voisin. Hier, il accusait l'État-major français « d'abus de confiance », prétendait que nous conservions secrètement sur le Rhin « mille soldats de couleur » et concluait : « La façon dont on traite l'Allemagne au mépris de Locarno est honteuse : elle est celle dont on a coutume de se servir vis-à-vis des peuplades sauvages... » Ailleurs, la *Pfälzische Rundschau*

accuse « la France de jouer sur le Rhin un double jeu de fourberie, et de n'opérer que des comédies de réduction ». Les *Düsseldorfer Nachrichten* affirment que « les chefs de l'Armée du Rhin cherchent à exciter les esprits contre l'Allemagne... »; et la pieuse *Kölnische Volkszeitung* elle-même nous accuse de garder « la griserie de la victoire » et nous prévient tout net que « notre orgueil n'a réussi qu'à nous faire perdre notre prestige moral ».

En revanche, lorsque Forster, ce véritable artisan de paix rhénane, dénonce en son courageux *Menschheit* les armements secrets du Reich, et les sociétés secrètes de Rhénanie, toutes ces mêmes gazettes aboient contre le « traître »; lorsque Mertens fournit en sa correspondance de Genève des précisions définitives sur le rôle de la Reichswehr dans le *Stahlhelm*, pas un journal rhénan, même socialiste, n'y fait allusion; et lorsque, en punition de ces révélations, la Reichswehr fait empoigner, en gare de Wiesbaden, au nez des autorités anglaises, le directeur de la *Menschheit*, le Rhénan Rotteher, aucun journaliste rhénan n'ose protester...

Qu'après cela, ces journaux rhénans de temps à autre daignent se tourner vers nous, parler de « détente » et de « réconciliation », qu'ils nous offrent même quelques avares sourires, qui donc s'y tromperait? C'est chaque fois pour obtenir quelque nouvelle faveur qui, à peine reçue, sera dénoncée comme insuffisante ou mensongère...

Comment donc le Rhénan, qui ignore toute hargne, comment donc ce bourgeois, ce paysan avenant et souriant, peuvent-ils se satisfaire de pareils journaux? Ce n'est pas la première fois que je me pose la question, mais elle devient de plus en plus pressante: chaque jour s'affirme davantage la contradiction entre cette presse et l'opinion qu'elle est censée exprimer; et chaque jour s'accentue l'aspect prussien de ces journaux rhénans. Je sais bien: comme me le répète le Dr M... « on lit les nouvelles locales et le reste ne compte pas ». Tout de même, comment se fait-il qu'aucun Rhénan n'ait encore cherché à créer le journal de ses idées et de son cœur? Hélas! dans quelques décades, on ne connaîtra l'opinion rhénane, pendant l'occupation, que par ces articles de journaux, seuls témoins durables. Quelle idée mensongère, mais quelle idée lamentable! l'Histoire ne s'en fera-t-elle pas?

LES ÉLECTIONS DE LA LIBÉRATION ET LA PASSIVITÉ RHÉNANE

Mai 1928. — Jamais, on n'avait vu d'élections aussi calmes en Rhénanie. J'ai parcouru dimanche une bonne partie de la région hessoise : on rencontrait de nombreuses bandes de promeneurs (ces jolis groupes de jeunes gens précédés de mandolinistes, et chantant rythmiquement en chœur, ou bien ces familles montant gaillardement, le pic en main, le *rucksack au dos, à l'assaut d'une colline*) ; mais d'électeurs, point. Dans chaque bourg, on voyait se morfondre les hommes de confiance des partis, de ci de là circulaient encore des voitures de propagande, mais nulle part d'électeurs non plus que d'électrices pénétrant dans les salles de vote. Je sais bien que c'était un bel après-midi de mai, que la plupart avaient voté le matin : mais il est bien évident qu'on ne sentait nulle part, ni fièvre ni ardeur.

Et de fait, les résultats ont révélé que les abstentions avaient été, en moyenne, en Rhénanie de 30 pour 100 ; dans tel cercle paysan, elles atteignent 50 pour 100, à Mayence, 40. Évidemment ce vote présenté comme solennel n'a pas passionné l'opinion. Et pourtant, les députés Schmid et David étaient venus voilà quelques jours annoncer à Mayence que les pays occupés « proclameraient par leur vote leur volonté d'émancipation à la face de l'Europe » : les pays occupés n'ont rien proclamé du tout.

D'ailleurs, il suffit de bavarder un peu avec des gens du cru pour se rendre compte de l'absolue passivité de l'opinion, aussi bien au sujet de l'occupation que sur toute autre question. « Voyez-vous, m'explique assez congrument le docteur M..., nous autres, dans ce pays, les élections, ça ne nous intéresse pas beaucoup, à moins qu'il ne s'agisse de nouveaux impôts, ou d'assurer l'aménagement de notre ville. Pour le reste, on s'en remet au gouvernement ; et cela évite des tracas inutiles. »

Pour une fois, la presse rhénane paraît avoir compris son peuple : elle ne parle plus, au lendemain de ces élections, de protestation populaire contre l'occupation, et la *Frankfurter Zeitung* avoue même que « la question n'est pas encore mûre ». Elle préfère s'en prendre aux élections françaises, et tout en

reconnaissant « le triomphe de Poincaré », elle affirme que « l'opinion française s'est désintéressée de la question rhénane ». « Le peuple français est complètement apathique et inerte sur la question rhénane », écrit même la *Kölnische Volkszeitung*.

Et il est de fait qu'en France, cette question rhénane semble bien sortie des préoccupations publiques : même dans des milieux avertis, voire d'esprit solidement national, l'affaire paraît classée. Quant à la masse du peuple, qui en 1918 avait si ardemment vibré aux noms de Mayence et du Rhin, voici que, maintenant, elle les ignore totalement. L'autre jour à Paris cet homme politique ne me demandait-il pas s'il y avait encore des soldats à Mayence, et cet industriel par ailleurs tellement averti ne me disait-il point : « Vous êtes encore à Mayence ? Alors, ces Alsaciens, ils ne sont jamais contents ! »

Cette légèreté, mais aussi cette lassitude de l'opinion française, comment douter que les dirigeants du Reich n'aient misé sur elle et n'en attendent encore beaucoup : car ceux-là, ce n'est ni la persévérance ni l'opiniâtreté qui leur manquent.

Allons ! ce ne sont pas seulement Barrès et Mangin qui sont morts : c'est leur œuvre.

DEUX DIPTYQUES FRANCO-ALLEMANDS

Août 1928. — Diptyque. M. Herriot est venu à Cologne saluer la métropole rhénane et proclamer la réconciliation. Il s'est félicité de ce que 12 000 mariages franco-allemands aient été enregistrés par le Consulat français de Cologne, et il a cru devoir étonner un vibrant éloge du maire Adenauer, celui-là même qui sut si habilement duper certaines autorités alliées en 1919 et 1923 ; enfin, comme on lui présentait une gerbe de ces roses auxquelles, par un délicat hommage, on a donné le nom de Madame Herriot, l'orateur, entraîné par son lyrisme, s'est écrié « qu'au pays du Reich, là où grondait le canon, fleurissent les roses ».

En même temps, les autorités prussiennes de la Rhénanie du nord, évacuée généreusement voilà trois ans, font dresser à Kellern, près de Clèves, un grand monument pour célébrer « la libération de la Rhénanie inférieure martyre » ; sur le piédestal est représenté un flambeau renversé par un poing

brutal, cependant qu'au-dessous est gravée cette inscription : « En souvenir des douleurs de l'occupation 1918-26 », et que, sur la face arrière, sont insérés, comme de deux martyrs, les noms des deux espions saboteurs des voies ferrées qu'en 1919 les conseils de guerre franco-belges durent condamner à mort.

Diptyque encore. Sur ordres supérieurs, la Haute-Commission, ou du moins ce qui en reste, cherche à se faire oublier, et renonce à peu près à son droit d'ordonnances. Sur les mêmes ordres, le général commandant l'armée du Rhin diminue encore les effectifs, renvoie en France le gros matériel, et tend à réaliser l'occupation invisible. Trois malandrins ayant à Deux-Ponts arraché et souillé un drapeau français, les autorités d'occupation demandent réparation de l'outrage, mais en un généreux désir de pacification, le Quai d'Orsay décide de liquider l'affaire.

Sur d'autres ordres supérieurs, les autorités prussiennes de Rhénanie préparent tout un grand branle-bas : jamais on n'avait connu pareil pullûlement de sociétés nationalistes, sportives, équestres, de tir, en ce pays si peu militaire; jamais non plus on n'avait vu pareil développement de travaux de viabilité ou de moyens de transport : transformation des gares de Russelsheim, Kaiserslautern (qui à 20 kilomètres de l'Alsace va être pourvue de 16 voies de triage); reconstruction des ponts de Duisburg, Hochfeld, Wesel, construction prochaine des ponts de Spire, Ludwigshafen, et, à plus longue échéance, de ponts sur la Moselle à Kochem, Wehler, Treis; remplacement sur toutes les voies rhénanes des rails de 15 mètres par des rails de 30 mètres, fiévreuse percée de routes nouvelles vers l'ouest; brusque multiplication dans les plus modestes cités de magnifiques autobus en ces régions déjà luxueusement desservies par le rail : la Rhénanie n'est plus qu'un vaste chantier qui semble s'équiper pour on ne sait quelles concentrations.

« Nous constatons avec satisfaction, écrit là-dessus la *Kölnische Volkszeitung*, que certains observateurs français se sont rendu compte que l'Allemagne désire sincèrement la paix; ils s'efforceront résolument de convaincre leurs compatriotes de la nécessité où se trouve la France d'agir en conséquence... »

Que serait-ce donc si l'Allemagne ne désirait pas sincèrement la paix? Et comment la France pourrait-elle agir de façon plus pacifique et plus candide qu'elle ne le fait présentement?

LES FÊTES DU DÔME

Octobre 1928. — En des fêtes grandioses, Mayence vient de célébrer la réouverture de son Dôme millénaire et la venue du Nonce pontifical.

Comment ne pas admirer ce témoignage de vie unanime ? Tous les Français d'ici en ont d'ailleurs été frappés. Voici une ville dont près de la moitié des citoyens est composée de protestants ou de juifs, et, parmi les autres, de beaucoup d'indifférents : or aucun qui n'ait participé aux fêtes, aucun qui n'ait tenu à manifester sa vénération envers le Dôme, palladium de la cité. A la réception du Nonce dans la cathédrale, j'ai rencontré les Sc... que je sais israélites : ils ne paraissaient nullement gênés : « Ce n'est pas l'Église catholique que nous venons saluer, m'expliqua sentencieusement le vieux père Sc..., c'est notre ville, Mayence la dorée ! »

Saisissant accord des esprits et des cœurs autour d'une cité : le voilà, le véritable patriotisme rhénan : c'est l'attachement à ce petit coin de terre, œuvré par les générations. Particularisme excessif peut-être, mais qui, à coup sûr, ne serait d'aucun danger pour les voisins...

Mais aussi, ces fêtes, comme elles prouvent l'habileté du Reich pour capter ces Rhénans, et pour conquérir en outre les plus puissantes sympathies internationales ! C'est par les ordres d'un gouvernement luthérien que les honneurs souverains ont été rendus au Nonce pontifical, et deux ministres avaient tenu à venir le saluer ; c'est par les ordres du Comité directeur social démocrate de Berlin que le docteur Kulp, politiquement socialiste, religieusement protestant, est venu recevoir le Nonce à sa descente de wagon, l'a fêté magnifiquement, et lui a présenté le soir, du grand balcon du théâtre, toute la ville amassée alentour et vibrante d'acclamations.

Je ne sais si M^{sr} Pacelli, dont la figure méditative dit autant la finesse que la spiritualité, se méprend sur la valeur de ces témoignages. Mais comment n'eût-il pas été touché par cette unanimité de respect ? Et comment le Sacré-Collège, qui après tout est composé d'hommes attentifs aux honneurs, resterait-il insensible à ce flux d'hommages ?

Il y a aussi, dans ces fêtes, un nouvel et impressionnant

témoignage de la discipline germanique. Ce maire, on me le dit hostile au catholicisme, et son conseil, S... m'affirme que les deux tiers en sont anticléricaux; ces Mayencais de la foule, même s'ils sont catholiques, pensent à leurs plaisirs plus qu'à l'église. Mais, du moment qu'il s'agit de leur cité, les voilà figés dans le respect, et groupés pour la parade religieuse, comme ils ont été dressés pour les parades militaires.

LE GRAND HIVER ET LES CAMPAGNES POUR L'ÉVACUATION

Février 1929. — Décidément, si l'on en jugeait par la presse, il semblerait que tous ces Rhénans fussent suspendus à la question de l'évacuation. Ce sont chaque jour en première page plusieurs colonnes massives sur les négociations en cours, et sur « les revendications du peuple rhénan ». Il faut vraiment à ces journalistes du savoir-faire pour parler tous les jours de la même question sans se lasser eux-mêmes. Il est vrai que le procédé est simple : tour à tour de la rudesse, — avec le rappel des droits, voire des exigences du peuple allemand et des attaques contre tous ceux qui gênent le jeu de la Wilhelmstrasse, — puis de la mélancolie, — avec l'évocation de la tristesse « de ces méchants temps », la prosopopée rituelle sur la paix et la réconciliation. A suivre de près ce manège, on s'en amuse d'abord, on s'en fatigue assez vite.

Mais « le peuple rhénan » n'a cure de toutes ces campagnes : la rudesse de l'hiver et les sports qu'elle permet, le gel du Rhin, le carnaval surtout, qui est vraiment devenu l'industrie essentielle de la ville de Mayence, voilà bien les seules préoccupations publiques des gens d'ici; tout au moins leurs propos n'en révèlent aucune autre. Il y a mieux : jamais ils ne se sont autant amusés, et jamais peut-être, sauf en la première année, ils ne se sont autant mêlés aux Français d'occupation. Pendant le carnaval qui vient de finir, fastueusement célébré malgré un froid de — 13°, que de poilus en bleu horizon reçurent ces fameuses oranges que les masques des chars n'envoient qu'à leurs amis! Et le soir, dans les brasseries, combien on en voyait danser avec les filles du crû, sous le regard complaisant des parents! Cela donnera-t-il encore de ces mariages franco-rhénans que M. Herriot bénissait l'autre été? Je ne sais. Mais, à coup sûr, en cette cordialité de bon

aloi on ne peut discerner la revendication passionnée de l'évacuation!

C'est cependant le temps que choisit l'ex-chancelier Marx pour dénoncer en une revue américaine qui en fait grand bruit « la colère de la Rhénanie » et « l'affreuse détresse, la dégradante misère des Rhénans du fait de l'occupation ». Qu'il y ait un grave malaise économique en Rhénanie malgré ces fêtes, le fait n'est pas douteux, mais vaut pour toute l'Allemagne. Et qui ne sait qu'il est dû à cette industrialisation excessive dénoncée par tous les bons esprits, qu'il se trouve accentué par une rationalisation intelligente en son principe, inopportune en ses applications, et qu'ensin il se voit aggravé par les dépenses effrénées du Reich et des villes pour leur aménagement? Les manœuvres politiques des nationalistes y sont bien aussi pour beaucoup, comme le prouve ce lock-out de la Ruhr qui vient de jeter 300 000 ouvriers sur le pavé pour mater le socialisme. Mais l'occupation! Le docteur Kulb, maire de Mayence, n'a-t-il pas déclaré lui-même l'autre jour dans la réunion qu'il a eue avec le ministre des territoires occupés, von Guerard, que « les difficultés de Mayence venaient surtout de ce que le Reich et la Hesse n'avaient pas pris en sa faveur les mesures nécessitées par la situation, dans le domaine économique ». Comme me le dit notre ami M..., très inquiet de l'avenir : « C'est surtout après votre départ que nous allons connaître la misère : nous perdrons nos clients et il n'y aura plus de garnison pour garantir l'ordre. »

Douloureuse contradiction! C'est à cette heure où les Rhénans, effrayés des temps qui vont venir, se tournent plus amicalement vers nous que des Français éprouvent le besoin de miner l'armée du Rhin en entreprenant une campagne contre son commandement. Ces attaques contre « les généraux assassins » à propos de la lamentable épidémie de grippe qui vient de sévir en toute la Rhénanie, elles n'étaient pas seulement inopportunes et vilaines, tout le monde ici sait parfaitement qu'elles étaient injustes. On s'est étonné d'ailleurs, dans tous les milieux français réfléchis, qu'une parole décisive ne soit pas tombée de haut pour couvrir résolument le général de Partouneaux, le général Goubault et les autres officiers que le ministre de la Guerre a cru devoir prendre comme victimes expiatoires.

Les Rhénans nous donnent la leçon. Leurs autorités avaient laissé, malgré la température glaciale, le cortège du carnaval se dérouler comme à l'ordinaire, et tout le monde sait que certains des participants y ont gagné des congestions pulmonaires. Mais aucun journal, aucune organisation politique n'a cru devoir attaquer les magistrats municipaux. Comme me l'explique le conseiller S... : « Le scandale ne guérit pas les malades, ni ne ressuscite les morts. »

LA MORT DE FOCH ET LA PRESSE RHÉNANE

Avril 1929. — Cette presse germano-rhénane n'a décidément pas de tact. Une grande figure a disparu : le maréchal Foch n'est plus. A l'annonce de sa mort, une universelle émotion a parcouru le monde : les uns avec tristesse, les autres avec piété, tous avec respect ont salué ce grand soldat qui fut être à la fois un grand chrétien et un grand citoyen. Seule, la presse germanique, et surtout en Rhénanie, n'a pas compris. Que ses journaux aient marqué une certaine réserve ou quelque gêne devant leur vainqueur, on l'eût admis; mais cet effort pour rapetisser un homme dont s'honore l'humanité ! « Honore ton adversaire », commandait Zarathustra. C'est une tristesse de nos temps que des Rhénans de Cologne et de Mayence n'aient pas su entendre la leçon du Prussien Nietzsche.

Voici par exemple la grave *Frankfurter Zeitung* : elle affirme que « l'on n'était pas satisfait du maréchal en France, pendant la bataille de la Marne »; puis elle déclare que « la délégation allemande reçue dans la forêt de Compiègne par Foch, fut aussi peu satisfaite de la manière brutale dont le maréchal conduisit les négociations, que des conditions d'armistice qu'il proposa ». Le grand journal francfortois ne sait-il pas que c'est à l'humanité de Foch que l'Allemagne doit d'avoir obtenu l'armistice avant cette bataille de Metz, qui eût infailliblement déterminé l'écroulement de l'armée allemande, et l'entrée de nos troupes à Francfort ?

Mais la palme appartient à ces *Düsseldorfer Nachrichten*, qui sont cependant quelque peu l'organe de Stresemann. « Le maréchal Foch, le plus adulé des chefs de guerre français, l'adversaire le plus acharné, le plus dur, le plus intransigeant de l'Allemagne, vient de mourir ; il résumait tout ce que l'insol-

lente ivresse de la victoire a pu engendrer en France d'insatiable et de volonté de destruction à l'égard de l'ennemi vaincu. »

Pauvres âmes ! Pauvres gens ! L'Allemagne est-elle donc si dégénérée depuis les temps où Montecuculli brisait son épée devant le corps de Turenne, ne voulant plus combattre contre personne, « maintenant que son grand adversaire était mort », depuis les heures où le roi Frédéric-Guillaume faisait rendre des honneurs grandioses à la dépouille du général Marceau, depuis même ces temps si proches où l'Empereur et Roi envoyait ses condoléances au Président de la République, pour la mort du maréchal de Mac Mahon ?

Mais le vrai n'est-il pas plutôt qu'on appréhendait à Berlin certaines admirations ou certaines dangereuses sympathies parmi les Rhénans, et qu'on tenait à les briser ?

LA MORT DE STRESEMANN ET L'ANGOISSE DES RHÉNANS

Novembre 1929. — Les drapeaux du Reich en berne, et bientôt, sur un ordre de Paris d'une courtoisie peut-être excessive, nos propres drapeaux en deuil nous ont appris ce matin la mort de Stresemann. Nul ne s'y attendait par ici, mais tout le monde en est troublé; il y a même comme de l'émotion en ville. Est-ce ce synchronisme presque mystique entre le commencement de l'évacuation et la mort de son promoteur? Peut-être un peu, dans ce pays où l'on est assez disposé, malgré tant d'habitudes matérialistes, à rechercher le côté surnaturel des événements; mais c'est surtout, semble-t-il, l'inquiétude de l'avenir.

— Un grand malheur, me dit un petit commerçant, et qui va gâter bien des choses!

Et le conseiller S... vient spécialement me trouver pour me dire tout agité :

— Vous devriez, les uns et les autres, agir pour faire maintenir l'occupation; Stresemann mort, si vous partez, il y aura du vilain par ici.

A tort ou à raison, on avait confiance, sur le Rhin, en la force et la pondération de Stresemann : les éloges de la presse, les attaques des racistes, la réputation mondiale consacrée par le prix Nobel, tout avait assuré au ministre disparu un grand

prestige parmi les Rhénans, et tel qu'aucun autre homme d'État allemand depuis la guerre ne l'avait connu. Je le revois encore au Stadthall de Mayence, quelques jours avant les élections : un silence solennel suspendait les quatre mille auditeurs aux paroles un peu hachées de cet homme massif, et un tonnerre d'applaudissements salua sa péroration plus habile que décisive : évidemment, ce Stresemann, qui en réalité ne pensait qu'au relèvement de l'Allemagne bismarckienne, il apparaissait à ces Rhénans comme l'homme de la paix et de l'ordre ; et, lui disparu, cette paix et cet ordre, ils les sentent en péril.

Tout contribue d'ailleurs à accroître cette crainte : la précarité du gouvernement du Reich, l'agitation entreprise par Hugenberg contre le plan Young, les menaces de dictature, les manifestations nationalistes de plus en plus bruyantes qui se déroulent surtout en Rhénanie, l'accroissement du nombre des chômeurs et les évidents progrès du communisme parmi ces sans-travail. L'autre jour, à Wiesbaden, un défilé de « sociétés patriotiques », parmi lesquelles figuraient les hommes du Stahlhelm, ne s'est-il pas heurté à l'attaque de bandes de communistes ?

— Ah ! gémissait M^{me} D..., comme nous en parlions le soir même, quand vos soldats seront partis, qui défendra nos maisons contre tous ces fous ? Ce sera comme à Vienne.

Il y aura bien les schupos ; mais ceux-là, on les appréhende plus qu'on ne les désire. Tous Prussiens ou Brandebourgeois, ils possèdent une brutalité célèbre que les Colonais viennent déjà d'éprouver assez rudement. Tandis que nos petits soldats, on peut bien crier de temps en temps avec le journal que leur présence humilié, mais comme on s'arrange avec eux ! Comme on se sent en sûreté près d'eux ! Dans le train, l'autre jour, j'entendais tout un groupe de petites gens des environs en parler librement, et chacun de citer un trait nouveau pour prouver à quel point ils étaient accommodants. « Ce sont de bons garçons, au fond, conclut un solide gaillard qui avait servi dans l'artillerie bavaroise comme sous-officier, et avec leurs gradés on peut toujours rire un brin ou boire un verre. Tandis qu'avec nos feldwebels !... »

Mais si le conseiller S... et les autres croient qu'on pourra maintenant retarder l'évacuation, ils se trompent singuliè-

ment. S'ils le désiraient vraiment, c'est en 1923 qu'ils eussent dû agir. Avec ou sans Stresemann, l'évacuation ne saurait plus s'arrêter. Le vent d'est emporte tout.

LA LIQUIDATION : L'ÉVACUATION DE COBLEENCE

Décembre 1929. — La France tient sa parole. Le 30 novembre, à onze heures du matin, le drapeau français a été amené au bas de la citadelle d'Ehrenbreitstein ; la zone de Coblenz est évacuée. Dans le petit groupe de Français et parmi les éléments militaires qui rendaient au drapeau les suprêmes honneurs, aucun qui songeât à dissimuler son émotion ; quoi qu'on eût espéré, quoi qu'on eût contesté, comment ne pas sentir une grande œuvre qui s'efface ?

Mais l'Allemagne aussi tient sa parole... Dès la matinée, et pendant que les autorités françaises occupaient encore Coblenz, des trains spéciaux amenaient de tous les environs, et surtout de la rive droite, les enfants de toutes les écoles voisines conduits par leurs maîtres ; et d'autres trains encore déversaient presque sans arrêt des sociétés patriotiques, des délégations, des curieux. Et, à minuit, devant le vice-chancelier et deux ministres du Reich, devant toutes les autorités prussiennes de Rhénanie, en présence de près de quatre-vingt mille Allemands tassés sur les rives du Rhin et chantant au commandement le *Deutschland über alles*, un immense drapeau allemand, puissamment illuminé par de grands réflecteurs, fut hissé au sommet de la forteresse et plana sur le Rhin.

Y avait-il là, comme on l'a écrit, dix mille enfants ? Un peu plus, un peu moins, qu'importe ? Quelle image pour eux ! Et quel souvenir ! Au matin, ces soldats français qui partent rapidement et s'effacent ; puis cette nuit peuplée ; dans les ténèbres, ces réflecteurs, et soudain, immense et comme enflammé, ce drapeau majestueux qui monte. Ah ! le formidable *Hoch !* qui a soulevé toutes ces poitrines ! Et ce colossal *Deutschland über alles* qui, de la Moselle au Rhin, retentit, se répercute sur la montagne et s'amplifie !... dix mille enfants, vingt mille jeunes gens !...

Que vient faire après cela la passivité rhénane ? Sur le Rhin, l'orgueil allemand a repris racine ; en ces âmes déjà le voici qui s'épanouit. Des jours nouveaux commencent.

Je sais bien : rien d'incorrect ne s'est produit, et les autorités rhénanes ont pu se décerner dans la presse un satisfecit mérité. Je sais bien encore : nombre de Coblencais et de Coblençaises ont tenu à accompagner à la gare les derniers Français qui partaient, et bien des adieux furent touchants.

Mais tout se serait-il passé aussi correctement si l'on ne s'était rappelé qu'il restait encore des troupes françaises à Mayence et à Trèves ? Ce sont les *Düsseldorfer Nachrichten* qui l'avouent : « L'heure n'est pas opportune pour des manifestations dangereuses qui ne peuvent que retarder l'évacuation de la troisième zone. »

Ces manifestations contenues, elles exploseront inéluctablement, et avec quelle violence, après le suprême départ. Tout ce placide pays est, dès maintenant, travaillé par une campagne ardente des agents d'Hugenberg qui n'est pas sans troubler. C'est entendu : la campagne contre le plan Young a finalement échoué, et surtout en Rhénanie. Mais tout de même le référendum a réussi, et le plébiscite aura lieu, qui va encore faire monter la température des Allemands ; mais tout de même, Hugenberg a fait la preuve qu'il pouvait au premier appel et malgré la contre-offensive de toutes les forces gouvernementales, réunir une masse de choc de quatre millions d'Allemands, dont tout près d'un en Rhénanie, pour une politique de risque-tout. Et déjà ses journaux se flattent « d'avoir sur le Rhin restitué l'esprit de 1914 ». Et déjà les étudiants rhénans, ceux de Francfort comme ceux de Bonn, ne jurent que par Hitler ou le lieutenant Ernst Junger : tous ils rêvent « d'orages d'acier ». Je crois bien qu'ils sont finis, les beaux jours calmes des Rhénans...

LA FIN : LE DÉPART DE MAYENCE

15 juin 1930. — Nous n'irons plus aux bois : les lauriers sont coupés. Depuis deux jours, nous voilà à notre tour évacués de Rhénanie, sans avoir à assister au suprême abaissement du drapeau sur le Palais ducal de Mayence.

Oh ! tout s'est admirablement passé : les autorités allemandes ont montré un empressement et une correction qui prouvaient leur désir d'une liquidation sans accroc. L'état-major de l'armée du Rhin a de son côté réussi un problème

technique dont vers Pâques tout le monde doutait qu'il vint à bout : l'évacuation en trois semaines de cinquante mille hommes et de quatre mille familles avec leur matériel et leurs meubles, alors que l'état-major anglais, cet automne, avait demandé trois mois pour évacuer sept mille hommes et deux cents familles. Ce n'est pas la faute des Français d'ailleurs, si cette dernière évacuation n'a pu commencer que le 13 mai : la lenteur des ratifications allemande et anglaise a obligé le gouvernement français à retarder l'ordre définitif jusque-là.

Mais que ce départ fut triste ! A cette distribution des prix de notre lycée qui fut la seule cérémonie de clôture de l'occupation, combien d'yeux je vis s'embuer lorsque, dans ce discours d'adieux dont le difficile honneur m'avait été réservé, je fis allusion à l'angoisse secrète qui retient tous les Français et quelle émotion nous étreignait lors de la séparation définitive ! La peur, ricaneront les sots. Non pas, certes : aucun de ceux qui se trouvaient là et dont la plupart avaient fait leurs preuves, qui ne se sentit de taille à repousser toutes les malfaïsances. Mais l'amer sentiment d'une œuvre en partie gâchée ; mais l'appréhension pour les âmes qu'on laisse, mais le regret aussi de la bonhomie de ce petit peuple aux mœurs aimables.

Cette même tristesse, d'ailleurs, plus poignante peut-être, nous l'avons trouvée chez nos amis mayençais. Ces pauvres W..., nos propriétaires israélites, pleuraient en serrant nos mains, peut-être parce qu'ils regrettaient le substantiel bail que l'armée leur faisait verser, mais surtout parce qu'ils se sentaient désormais en danger : « C'est nous surtout, les Juifs, qui allons pâtir », gémit W... en me quittant. Cette brave marchande de la campagne voisine, sangloté en ses adieux : « Pourquoi partez-vous ? On s'était si bien habitué aux Français ! » Et à la gare, où, sauf le conseiller S..., que son mandat excuse, tous nos amis ont tenu à venir nous saluer, c'est parmi des larmes que le train nous sépare.

Ce qu'ils pleuraient, ces bonnes gens, c'est peut-être un peu notre amitié, beaucoup aussi cette atmosphère de gentillesse que nous leur avions apportée, mais c'est surtout, — combien ils me l'ont répété ! — la sécurité et le calme que nous leur assurions.

Un jour viendra ! menace Ernst Junger en son ardente préface. Ce jour, aucun des Mayençais, — j'en jure par leur Dôme, — qui ne le voie venir avec épouvante ; mais aucun aussi qui ne sache qu'il ne pourra l'écartier ni le fuir.

APRÈS LE DÉPART DES FRANÇAIS

Juillet 1930. — Je reçois du docteur M... cette lettre...

Mayence, 15 juillet.

« Cher et honorable ami,

« Nous venons de passer des jours bien pénibles, et notre tranquille Mayence a connu quelques heures l'aspect de la terreur. A peine M. le Haut-Commissaire et M. le général étaient-ils partis du palais que les manifestations ont commencé. C'était surtout le fait de gamins venus de là-bas ; mais il y avait aussi beaucoup d'hommes solides qui ressemblaient à des soldats. Ils ont, pendant deux jours et deux nuits, attaqué tous les bourgeois qu'ils rencontraient et pillé les magasins qui leur convenaient ; en outre, ils ont pénétré dans les appartements de tous les suspects de « séparatisme ». Nos pauvres *schutzman* ne pouvaient rien faire : beaucoup ont été blessés ; on a dû appeler la police de Darmstadt, et les schupos sont aussi arrivés pour cogner ; mais ils cognent surtout sur les Mayençais, car, depuis leur venue, les bandes des Prussiens ont repassé le Rhin. A Wiesbaden, à Biebrich, les choses ont été semblables.

« Le résultat : une douzaine de commerçants ruinés, ce pauvre docteur Roth suicidé, après avoir vu sa maison dévastée et sa femme frappée, et naturellement beaucoup de gens apeurés qui s'en vont de Mayence.

« Vous ne vous étonnerez pas que le *Mainzer Anzeiger* ait donné raison aux pillards ; il avait d'ailleurs publié le 30 une édition spéciale sur l'occupation qui sonnait comme un appel à la vengeance contre les traitres ; mais vous vous étonnerez peut-être que le catholique *Mainzer Journal*, si correct cependant ces onze années, ait lui-même approuvé ces violences.

« Les W... ont eu leurs vitres cassées, et ils se désespèrent. Le professeur D... a été déplacé, mais son ami L... est nommé

directeur. Le conseiller S... vient de prononcer un discours contre les séparatistes...

« J'oubliais... On commence à s'agiter dans les milieux politiques pour réclamer le rattachement de la Hesse à la Prusse. Au Congrès du parti populaire de la Hesse, le freiherr von Heyl a demandé parmi les approbations l'absorption de notre petit pays par la Grande-Prusse. Comme je ne vois pas qui pourrait l'empêcher, il est probable que lorsque vous reviendrez nous voir en notre vieux Mayence, — que malgré tout je ne veux pas quitter, — elle sera ville prussienne. Guillaume II, qui n'osait y mettre les pieds, sera vengé. »

LE BILAN DE L'OCCUPATION

Et maintenant, quelle valeur faut-il reconnaître à ces onze années d'occupation? Après tant de mois, je revois ces notes anciennes, et parmi leurs mouvantes impressions, je cherche à dégager la conclusion précise, le jugement définitif.

Beaucoup de Français, et bien des Rhénans, en cette année déjà lointaine qu'on appelle là-bas « le temps de Mangin », s'attendaient à voir bâtir sur le Rhin une grande œuvre d'histoire : nous y aurons cueilli seulement quelques profits momen-tanés. Ainsi vont les choses humaines.

Encore, après tout, ces profits ne sont-ils pas si négligeables; ces onze ans, d'abord, nous ont permis en toute sécurité de refaire nos forces, d'assurer nos défenses; puis, par les prises de gages, ils ont apporté quelque soulagement à la France accablée par les réparations; enfin, ce sont eux, à n'en pas douter, qui ont contraint le Reich récalcitrant à régler cette grande liquidation de la guerre qui ne nous donne certes pas les justes satisfactions promises à Versailles, mais qui nous apporte, tout de même, un peu d'or trébuchant.

Mais par delà ces modestes gains, subsistera-t-il sur le Rhin quelque chose de notre longue présence? Hélas! dès que je veux envisager l'avenir, je sens combien mes pensées se font confuses et mes conclusions contradictoires. D'une part, ce peuple si avenant, mais si passif, n'a su ni se défendre, ni s'organiser, et le voici retombé sous l'emprise de la Prusse plus strictement qu'avant la guerre. D'autre part, il a appris à nous connaître, et il comprend que nous ne sommes point les

impies plaignants ou les ennemis haineux que pendant trois générations de méchants maîtres lui avaient enseigné à voir en nous : s'il en doutait, le souvenir d'un Mangin, celui d'un Léonard Constant dont le rayonnement subsiste parmi lui le lui rappellerait. Peut-être aussi demeurera là-bas quelque chose de notre esprit, grâce à notre effort d'enseignement, à notre commerce intellectuel. Et des amitiés enfin se sont nouées qui sans doute ne périront pas, et donneront à notre souvenir une valeur plus émouvante, une vie moins inconsistante.

Ces virtualités compenseront-elles cette réalité que représente la disparition de la Rhénanie ? Car la Rhénanie n'est plus. Peut-être autour de Cologne s'organisera-t-il quelque jour un groupement économique. Mais ce nom qui eût pu être si grand n'a plus ni sens, ni souffle, et ce pays, le voici devenu une série de circonscriptions prussiennes, hessoises, bavaroises, en attendant qu'il s'unifie en l'administration nationalisée de la Prusse, ce qui, au témoignage de mon ami M...., ne tardera guère....

Désormais donc, face à face, sans frontière naturelle pour les séparer, sauf sur la courte lisière d'Alsace, voici un peuple de soixante-trois millions d'êtres, et un autre de quarante millions ; désormais sans tampon, ni liaison, il y a l'État français et l'État allemand. Trente kilomètres de zone neutralisée séparent encore théoriquement l'armée française de l'armée allemande, mais les cadres des schupos ont déjà pris possession de leurs garnisons depuis Landau jusqu'à Aix-la-Chapelle, et les « sociétés sportives » tiennent prêts les effectifs.

Ne soyons pas pessimistes.... Mais ne nous leurrons pas de phrases creuses. Ces onze années d'efforts décousus et de déceptions confuses, ces onze années dont les modestes valeurs ne pourront se réaliser que si nous savons garder parmi les Rhénans le prestige de notre rang, doivent imposer au peuple français une méditation sur lui-même, une réflexion austère, un effort énergique.

Peut-être notre grande erreur sur le Rhin fut-elle de ne pas savoir ce que nous voulions. Qu'au moins désormais nous sachions ce que nous ne voulons pas !

ALBERT MALAURIE.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UN NOUVEAU LIVRE SUR LE CID

Depuis plus de soixante ans, tout ce que nous savons du Cid provient des travaux de Dozy. Dozy a eu un grand mérite : avant lui, l'Achille espagnol était une figure poétique, dont rien ne permettait d'affirmer l'existence. Dozy la démontra par des témoignages arabes, mais le héros n'a pas eu uniquement à se louer de ce service. Un brigand qui brûlait ses prisonniers à petit feu pour leur arracher leurs trésors et qui passe la moitié de sa vie à la solde des musulmans, en somme un de ces soudards qui vendent leur bras au plus offrant, voilà le Cid tel qu'il sort des *Recherches* de Dozy : « Aucun héros, écrit Renan, n'a perdu plus que celui-ci à passer de la légende dans l'histoire... Encore une idole qui tombe sous les coups de l'impitoyable critique ! »

C'est pourquoi l'admirable histoire que nous devons à M. Menendez Pidal (1) mérite l'attention de tout le public qui pense. Le Cid est une des figures populaires du monde, un des types éternels de la chevalerie : nous sommes tous intéressés à l'authenticité de ce modèle de l'honneur. Le Cid importe à l'homme. Il s'agit de savoir si toute une conception héroïque de la vie repose sur une mystification, si nous avons vécu d'une ombre. C'est à quoi vient répondre, après une scrupuleuse enquête, le savant directeur du *Centro de*

(1) Ramon Menendez Pidal, *la España del Cid*, 2 vol. in-4, Madrid, Editorial Plutarco, 1929.

Estudios historicos de Madrid. Les deux épais volumes de son *Espagne du Cid* font honneur à l'école espagnole. L'auteur n'écrit pas un plaidoyer; nul sacrifice à l'éloquence. En montrant sous le jour du vrai, sans se départir un instant des règles de la critique, le héros national, le savant historien ne cherche qu'à rendre à son pays ses titres. Il valait bien la peine d'y consacrer sa vie. C'est un bel usage de vingt ans d'efforts que ce monument à la patrie.

Pour bien comprendre cette histoire, ne pas perdre de vue la carte d'une Espagne envahie aux trois quarts, refoulée et réduite à un chapelet de petits royaumes adossés aux Pyrénées. Celui de Léon, au nord-ouest de la péninsule, a seul quelque étendue et occupe la vallée du Douro; des quatre fleuves de l'Espagne, celui-là seul roulait jusqu'à la mer des eaux chrétiennes. Partout ailleurs, c'était le bariolage arabe, les quinze ou vingt émirs qui se partageaient les débris du califat de Cordoue. Il est clair qu'à l'égard du luxe, des sciences, de la philosophie, tout l'avantage était du côté des musulmans; ces roitelets arabes qui entretenaient à leur cour des poètes, improvisaient des vers, construisaient les fées de l'Alhambra de Grenade, de l'Aljaferia de Saragosse représentaient une culture autrement raffinée que les rudes barons terrés dans leurs donjons du Nord. Ce sont pourtant ces derniers qui, malgré l'apparence, se trouvaient occuper la situation la plus forte. Des deux plateaux de la balance le moindre se trouva le plus lourd, l'emporta sur le plus léger. Il ne faut jamais oublier le prodigieux mouvement qui souleva le monde chrétien dans cette seconde moitié du xi^e siècle : l'époque de la conquête de l'Angleterre et de la Sicile, celle des triomphes de la papauté, l'époque de Grégoire VII, d'Urbain II, est le grand siècle du christianisme. Tel est le siècle dont le Cid devait être une des plus nobles figures. Le Cid est mort l'année de la prise de Jérusalem.

Ce qui domine alors, c'est l'idée de croisade dont la guerre espagnole n'est pour ainsi dire qu'une des ailes; on sait que l'âme en est la maison de Cluny : c'est Cluny qui monta cette puissante machine de guerre. M. Menendez Pidal n'est pas sans regretter cette prépondérance : sans doute elle exigea le sacrifice de mainte tradition vénérable. L'esprit français, déjà

unitaire et centralisateur, s'exerça en Espagne par ses évêques et par ses moines, dont Cluny était le séminaire; ces grands hommes de Cluny, bien des siècles avant Louis XIV, auraient pu dire comme lui : « Il n'y a plus de Pyrénées. » L'illustre savant nous permettra un autre sentiment. Rodrigue de Bivar grandit à deux lieues de Burgos, sur cette route de Saint-Jacques qui descend de Roncevaux et qu'on appelle encore le *camino francés*; la *Chanson de Roland* se chantait déjà sur cette route au temps de sa jeunesse. Est-il défendu de penser que la Geste du vieux paladin a été pour quelque chose dans la vocation du fils de Diego Lainez? La grande Isabelle ne le croyait pas, lorsqu'après la prise de Grenade elle fit édifier la porte triomphale de Burgos, où voisinent les figures du Cid et de Roland.

Bivar est un village d'une cinquantaine de maisons croulantes sur un mamelon du plateau pierreux de Vieille Castille, à la frontière de la Navarre. Le Cid est un homme des marches, un homme d'avant-garde. Il pouvait avoir une douzaine d'années lors de la bataille d'Atapuerca, où Ferdinand de Castille tua son frère Sanche de Navarre, et où le père de Rodrigue joua un grand rôle dans les troupes de Ferdinand. Cette petite noblesse pauvre, hauts et puissants seigneurs d'un moulin dont ils tiraient le plus clair de leur revenu (on ne se gênait pas pour appeler dédaigneusement le Cid « fils de meunier »), n'avait rien d'une noblesse de cour et ne possédait d'autre ressource que le métier des armes. L'enfant, élevé sans doute aux frais du roi, en raison des services du père, apprit ce qu'on enseignait à ceux qui n'étaient pas d'église. Sans être un clerc, Rodrigue n'était pas illettré. Il savait écrire, — il nous reste une de ses signatures, — et il avait certaines connaissances juridiques; le vieil auteur de son *Histoire* nous a conservé quatre brouillons du serment qu'il adressa au roi pour se disculper. Ces textes permettent d'assister aux retouches d'une pensée déjà assez habile. Il n'ignorait pas le latin, peut-être le français, et savait certainement l'arabe. C'est beaucoup pour un homme qu'on serait tenté de prendre pour un sabreur.

Sur ces entrefaites, le roi Ferdinand mourut en laissant ses États partagés entre ses trois fils. Cette pratique, reste du vieux droit barbare, et qui traitait l'État comme un bien domestique, allait avoir pour Rodrigue des conséquences fatales. On va voir

comment. Le partage avantageait le cadet, Alphonse, qui obtenait la couronne de Léon, aux dépens de lainé. Sanche n'eut que la portion congrue, le maigre royaume de Castille. Garcia, le troisième, était roi de Galice et des Asturies. Cet arrangement de père de famille était une imprudence et une absurdité. Les trois frères devaient se dévorer entre eux : il y avait deux rois de trop. Sanche, lainé, qui se tenait à bon droit pour lésé, se saisit traîtreusement de Garcia, qu'il jette en prison, puis se précipite sur Alphonse, dont il met l'armée en déroute à Golpejera. Le vaincu n'eut que le temps de s'échapper chez l'émir de Tolède. Ainsi, par des moyens violents, Sanche achevait de concentrer le pouvoir dans ses mains ; la Castille prenait sa place à la tête des affaires. Elle s'était fait craindre de son voisin l'émir de Saragosse et tenait en respect la Navarre. Le roi de Castille s'était rendu de force, par une suite de coups de foudre, le maître du champ de bataille, quand il périt assassiné devant Zamora, en écrasant une révolte de sa sœur Urraca.

Dans ces campagnes fratricides, le fils du soldat d'Atapuerca n'avait pas manqué de se distinguer aux côtés de son maître. Une série d'actions d'éclat lui avaient valu son surnom de guerrier imbattable : c'est là, croit-on, le sens du mot *Campeador*, que les vieux poèmes écrivent *campi-doctus* ou *campi-doctor*, c'est-à-dire « prince de la guerre » ; d'autres disent *batallador* ou *campeón del rey*. Les Arabes de Saragosse, avec les habitudes d'un temps chevaleresque, l'appelaient « *Mio Cid* », autrement « *mi señor* », dans leur gazouillant langage *mi-castillan*, *mi-maure*. Le nom lui resta. Ainsi, de très bonne heure, le soldat de fortune s'était élevé au premier rang ; il était le bras droit de Sanche, qui l'avait nommé *alferez*, ou porte-étendard, ce qui équivalait au commandement des troupes, et c'est en cette qualité qu'il parut à Golpejera.

Le meurtre du roi de Castille vint inopinément interrompre une carrière si brillante. On sent bien qu'à la cour d'Alphonse (accouru en toute hâte de Tolède) le vainqueur de Golpejera ne devait pas être fort bien venu ; il lui servait de peu d'être si bon capitaine. Sa popularité lui nuisait. Les opulents seigneurs de Léon regardaient de travers cet intrus qui n'avait pour tout bien que son épée désormais inutile. Ce

n'est pas tout. La mort de Don Sanche était un crime ; il n'était pas douteux que le coup venait d'Urraca. Cette femme passionnée, ainée de cette famille d'Atrides, nourrissait pour son frère Alphonse une amitié furieuse et probablement impure ; ses ennemis en murmuraient. C'est elle qui avait sans doute obtenu pour son frère cher la couronne de Léon, aux dépens de don Sanche ; c'est elle qui avait fait égorguer celui-ci pour remettre Alphonse sur le trône, et l'on ne pouvait tenir ce prince pour étranger au forfait dont il profitait. La loi lui faisait cependant un devoir de s'en déclarer innocent, nul meurtrier ne pouvant être l'héritier de la victime. Ce serment équivoque, fait sous l'œil des Castillans désiants, laissa la situation tendue et les rapports gênés.

Alphonse sentit pourtant que Rodrigue était un homme à ménager et, pour désarmer l'opposition, il donna en gage de paix au jeune homme sa cousine Jimena Diaz, fille de sang royal, descendue comme lui de son aïeul Alphonse V de Léon. Il pensait préparer ainsi la fusion. Mais il se garda bien de donner à Rodrigue un commandement militaire, se bornant à l'user dans des fonctions décoratives. Pendant les dix premières années du nouveau règne, le Cid fut mis à la retraite. Le jeune général de Don Sanche n'était plus chez son frère qu'un subalterne sans emploi.

Le mariage d'Alphonse précipita la crise. Dans la suite de la nouvelle reine, Constance de Chalon, le roi découvrit une paire d'yeux dont il devint aussitôt éperdument épris. Ce n'était que le premier caprice dont ce prince léger, gâté par sa sœur Urraca, devait infliger la honte à la petite-fille de Robert le Pieux. Les coteries cristallisèrent autour de cette intrigue : il y eut le parti de la reine et le parti de la favorite. Le Cid se déclara pour Constance et celle-ci s'en souvint toujours ; elle devait demeurer la meilleure alliée de l'exilé, par une entente tacite entre les malheureux.

* * *

C'est ici que se place l'occasion qui fit déborder le vase. Mais il faut, pour comprendre la suite, entrer dans quelques explications, sans lesquelles le reste de l'histoire demeurerait inintelligible. Entre les deux civilisations qui se partageaient l'Espagne, nous nous représentons faussement un état de

guerre permanent ou du moins une muraille de Chine : « chiens de chrétiens », « chiens de païens », il nous semble que ce mépris réciproque devait déterminer toute la conduite de deux peuples qui se traitaient mutuellement d'Infidèles. Cela eût été vrai si les envahisseurs avaient exterminé la population indigène, ou si les princes chrétiens avaient massacré les musulmans des pays qu'ils récupéraient. Mais la réalité ne s'accorde pas de solutions si radicales. En théorie, chrétiens et musulmans pouvaient bien être en lutte ; en pratique, entre deux puissances qui vivent côté à côté depuis des siècles sur le même sol, il s'établit des compromis, un *modus vivendi*, toutes sortes de concessions qui éternisent des états de choses parfois paradoxaux. Ceci peut choquer notre goût des situations tranchées et des oppositions franches, telles qu'on les imagine en Espagne entre le jour et l'ombre. (Que fait-on de tes gris, Velazquez ?) L'intolérance et le fanatisme espagnols sont un des mythes les plus faux de la littérature ; on est peut-être parvenu à inculquer ces vices au caractère national à partir de Philippe II, à force d'expulsions et de bûchers ; je n'en connais pas de moins naturels au climat moral du pays.

En fait, depuis un siècle, la politique des rois chrétiens, plutôt qu'à une guerre ouverte, ressemblait fort à ce que nous appellerions un système de pénétration pacifique. Au lieu de s'attaquer au bloc de l'Islam (lequel d'ailleurs n'existe pas), on préférait l'effriter. Il s'y prêtait fort bien de lui-même. Ces petits princes efféminés, énervés et jaloux, toujours empressés à se nuire et trop débiles pour faire la guerre, eussent été incapables de subsister sans le secours de l'étranger. Sans cesse ils appelaient des alliés contre leurs voisins. La plupart avaient fini par trouver plus commode de payer tribut au roi de Léon, qui en tirait de grandes ressources ; c'était une prime d'assurance dont ils achetaient le droit d'exister. Le roi Alphonse, « seigneur des deux religions », exerçait en réalité sur l'ensemble du pays un véritable protectorat. On y distinguait même des « zones d'influence ». Le roi de Tolède relevait de Léon, et de Galice le roi de Séville. Alphonse ne trouvait à ce système que des avantages : il recueillait l'argent, en laissant aux émirs l'impopularité de l'impôt ; et l'argent qu'il touchait des uns lui servait à guerroyer contre qui ne le payait pas. Le pouvoir des émirs s'usait en guerres intestines dont

ils faisaient tous les frais. Par le jeu de cette politique, ce prince habile obtint sans coup férir le succès le plus mémorable de son règne, l'évacuation de Tolède.

C'est peu avant ce beau coup d'échecs que se produisit le fait décisif dont nous allons parler. En revenant de Séville, où il avait été recevoir pour le roi le tribut Motamid, le Cid rencontra une colonne commandée par Garcia Ordoñez, qui allait attaquer ce même Motamid pour le compte du roi de Grenade. Sans doute jugea-t-il déloyale la duplicité d'Alphonse, qui se faisait payer par les deux partis à la fois, par le premier pour avoir la paix, par l'autre pour attaquer le premier. Il est vrai surtout qu'il avait à se plaindre de Garcia. Ce seigneur, créature et favori d'Alphonse, était sa bête noire. C'est à lui que Rodrigue s'en prenait de tous ses malheurs. Enfin, son épée s'ennuyait au fourreau. Il fondit sur son adversaire, le battit, le fit prisonnier, et eut l'imprudence de lui laisser la vie.

Par cet acte d'indiscipline, il s'était rendu impossible, et sa victoire lui avait fait du tout-puissant Garcia un ennemi mortel. La colère d'Alphonse éclata : tous les biens du Cid furent confisqués, sa famille chassée du royaume et lui-même, exilé, ruiné, plus gueux qu'il n'était jadis dans le moulin de Bivar, allait commencer à quarante ans l'existence du paria et du *desterrado*.

Les dix-sept années qu'il allait passer chez les musulmans ressemblent peu, il faut l'avouer, à l'idée que le profane se fait d'un héros de la foi chrétienne. C'est ici qu'on doit se souvenir de la situation que j'exposais plus haut, et se garder d'appliquer des nuances modernes à des choses du passé. Ce n'est pas la faute de Rodrigue s'il ne trouva de service chez aucun des princes chrétiens auxquels il se présenta. Il fut mieux reçu chez Motamid, le roi de Saragosse : c'était là, de son temps, une situation fort ordinaire. Et si, à la tête de ses troupes, il étrilla vigoureusement les voisins de l'émir, le roi d'Aragon et le comte de Barcelone, personne n'y trouva à redire. L'idée de patrie, si elle existait à cette époque, n'avait nullement l'étendue qu'elle présente aujourd'hui. La Castille ne passait-elle pas son temps à se battre contre la Navarre ? Le héros de Rocroy, au xvii^e siècle, hésita-t-il à prendre les armes contre Mazarin ? Selon le code du moyen âge, l'attachement sentimental, le culte sacré qui nous unit au sol, à la

race, à nos morts, ne se formulait pas encore; ce qui en tenait lieu, c'était le lien mystique qui attachait par le serment le vassal à son roi. Ce serment, le Cid, même dégagé de tout devoir envers la main qui l'exilait, ne le viola pas. Le thème si fréquent de l'épopée française, la révolte contre le maître injuste du vassal outragé, est absent de l'histoire de Rodrigue. Jusqu'au bout, sacrifié à tort, il refusa de s'en prendre au roi de sa disgrâce. Même de loin, il trouva moyen de le servir et sa vie, en dépit des circonstances contraires, n'est qu'une longue fidélité.

* * *

Mais un coup de théâtre allait changer la face des choses et ramener l'Espagne aux jours funestes d'Almanzor. Les émirs du Midi, inquiets des empiétements d'Alphonse, outrés de ses exactions, craignant pour leur indépendance, appellèrent du Maroc les Almoravides à la rescoufle. Ces fanatiques venaient d'embraser le désert. Leur fièvre, en quelques années, avait gagné l'Afrique du Sahara jusqu'au Soudan. Débarqué à Algésiras, leur chef Yusuf avait écrasé l'armée chrétienne dans les plaines de Badajoz. Alphonse avait échappé à grand peine avec quelques cavaliers. C'était un réveil de l'Islam: de nouveau, il proclamait la guerre sainte. Dans ce péril, le Cid fut le rempart de l'Espagne.

Pendant les douze années qui lui restaient à vivre, il quitte Saragosse et transporte dans le sud-est son champ d'opérations. Valence, où régnait Actadir, ancien roi de Tolède, était une position stratégique essentielle : de là, on menaçait toute avance vers le nord, on pouvait lui couper ses communications, tomber sur ses derrières en fondant sur Grenade. C'était un coin enfoncé dans le flanc de l'ennemi. Les forteresses d'Aledo et de Murviedro, qui protégeaient à longue distance les avenues de la ville, constituaient un triangle, un bastion offensif qui rendait fort précaire tout progrès des armées de Yusuf. C'était la clef de la situation. On conçoit que l'Almoravide ait tout fait pour s'en emparer. Faute d'y réussir par force, il crut le faire par ruse. Ses amis, dans Valence, assassinent Actadir. Rodrigue accourt et investit les rebelles. La ville prise, après un siège de vingt mois, dont les horreurs restèrent fameuses, le Cid assure son triomphe en battant en rase campagne une

armée de secours envoyée par Yusuf : la victoire de Cuarte, revanche du désastre de Consuegra, fut le coup d'arrêt qui marque la fin de la terreur almoravide. L'Espagne vit que ces terribles noirs, avec leurs tam-tams assourdissants et leurs boucliers en cuir d'hippopotame, pouvaient être vaincus. La prise des châteaux d'Aledo et de Murviedro acheva de rendre inviolable, tant que Rodrigue vécut, le royaume de Valence.

Cette épopée, que je ne puis résumer qu'à grands traits, mettait en pleine lumière aux yeux de toute l'Espagne la figure du Cid. Le grand soldat qui, seul, au moment du péril, sait se battre et apprivoiser la victoire; ce simple gentilhomme sorti du moulin de Bivar, qui, à la pointe de l'épée, se taille un royaume; ce proscrit sans appui, sans titres ni honneurs, qui ne trouve de ressources qu'en lui-même, ramène la confiance, ne désespère jamais et balance à lui seul la fortune chancelante, devenait le symbole des vertus de la race. Il y a toujours dans toute grande aventure espagnole ce caractère gratuit de prouesse personnelle : le Cid ne le porte pas moins que Don Quichotte ou Fernand Cortès. Il devenait le type du héros national. Il faut avouer que le roi l'y servait de tout son pouvoir; en exilant le Cid, en confisquant ses biens, en jetant en prison sa femme, en lui préférant constamment des hommes de second rang comme Alvare Hañez, ou des courtisans et des flatteurs comme l'incapable Ordoñez, il lui faisait la partie belle; il donnait tout son relief à la physionomie du généreux *outlaw*. La mesquine jalouse du roi ou de ses conseillers forme un contraste fait à souhait, ce qu'en termes d'atelier on appelle un repoussoir; elle isolait et désignait à l'admiration, bien plus que n'eût fait la faveur, la figure du mérite et de la valeur persécutés. Elle donnait au Cid ce qu'on appelle un rôle en or.

En réalité, sans atténuer les torts d'Alphonse, il faut bien convenir que Rodrigue a eu les siens. Le revers de l'héroïsme à l'espagnole, tel qu'il apparaît avec tant d'éclat dans le Cid, c'est l'excès d'individualisme. Il y a dans son cas une pointe de cet orgueil que le moyen âge nomme démesure. C'est ce qui rendit inutiles toutes les tentatives de paix et toutes les avances du roi. La première fois, lors de la première expédition d'Aledo, Rodrigue fit manquer la campagne; il ne rejoignit pas l'armée au rendez-vous, ayant préféré pour son compte un

autre itinéraire. Quelles que fussent ses raisons, c'était là une désobéissance caractérisée. La seconde fois, devant Grenade, sous les murs de laquelle les forces chrétiennes faisaient une démonstration, le Cid ne s'avisa-t-il pas de planter ses tentes plusieurs lieues en avant de celles du roi, comme pour lui faire affront de rester en arrière ? Le roi fut ulcéré. Il n'y avait décidément rien à faire avec un homme qui n'agissait qu'à sa tête. En un mot, pour le dire tout bas, il y a chez Rodrigue quelque chose du tempérament anarchiste. C'est là son péché mignon. Il ne souffre ni ordres, ni voisins. Le roi finit par lui rendre la bride et par le laisser faire à sa guise dans Valence son prodigieux « cavalier seul ». Après tout, il était assez intelligent pour comprendre qu'en faisant ses affaires personnelles, le Cid faisait celles de l'État.

* * *

Quant à la politique du Cid, il est aussi vain de nier ses rapports d'amitié avec les musulmans, qu'il est fou de les lui reprocher. Repoussé par les princes chrétiens, que lui restait-il à faire ? L'Espagne, comme aujourd'hui la France, était puissance musulmane. Les petits princes du Midi, tributaires du roi de Léon, constituaient pour lui une clientèle de protégés. L'intérêt chrétien n'était pas de les combattre tous à la fois, au risque de les coaliser, mais de les maintenir désunis, et par conséquent impuissants. C'était pratiquer instinctivement la politique d'équilibre. On peut dire qu'à l'égard de l'Islam marocain, ces parties de l'Espagne islamisées jouaient dans le pays le rôle d'un vaccin. A force de voisiner avec le peuple autochtone, les anciens envahisseurs avaient fini par devenir plus ou moins indigènes ; il s'était formé une espèce d'intelligence entre les deux moitiés du pays. Elles ne faisaient pas mauvais ménage. Peut-être au fond n'y avait-il pas une très grande différence entre le paysan cantabre ou ibérique et le musulman de race berbère : ils tenaient beaucoup du même sang, comme le paysage est à peu près le même des deux côtés du détroit. La cassure géologique qui sépare les deux continents met entre eux une barrière plus fictive que réelle. Faut d'entendre ces nuances, on est exposé à chaque pas aux plus graves méprises ; la conduite de notre héros devient inexplicable.

N'est-il pas plaisant de voir Renan, pris d'un beau zèle pour l'Église, se voiler la face au spectacle du héros castillan, allié des rois maures de Saragosse ou de Valence ? Il s'agissait de faire le front commun, dans un péril pressant, contre une nouvelle invasion : il s'agissait de rallier toutes les forces du pays contre les sauvages du désert. Le Cid faisait de son mieux, en armant tout ce qui pouvait se battre : en somme, il défendait l'Europe contre l'Afrique. Avec un instinct très sûr des nécessités militaires et du rôle même de l'Espagne, on peut dire qu'il défendait contre la menace barbare la double civilisation qui fait encore aujourd'hui l'originalité de son pays.

Ce mélange de grâces mauresques et de beautés chrétiennes, nulle part plus saisissant qu'à Cordoue, où une cathédrale éclate au milieu d'une mosquée, cette combinaison dont l'esprit s'enchantait et dont Barrès s'est enivré à la folie, c'est bien le Cid qui l'a sauvée. Qu'on aime à l'évoquer sous les galeries du cloître de Silos, plafonnées d'un tapis de scènes chevaleresques, et dont les précieux chapiteaux, couverts d'inscriptions coufiques, furent ciselés comme des bijoux d'un filigrane d'arabesques ! Sans doute, la magie arabe offrait-elle très vite un poison, un élément de prompte décadence : c'est la tentation du plaisir, charme et péril de l'Orient. L'Espagne ne sut pas s'en défendre toujours : mille fois, comme à ce baron du siège de Barbastro, il arriva aux croisés de s'oublier, de s'amollir aux délices du harem. Les belles captives n'eurent que trop raison de leurs vainqueurs. L'émir de Séville, afin de plaire à Alphonse, n'eut-il point le front de lui envoyer sa fille Zaïde pour concubine ? La musulmane baptisée (crut-on ainsi diminuer le scandale ?) donna au roi un fils, qu'il n'avait pu obtenir de la vertueuse Constance : le fils de la sultane périra presque enfant à Uclés, dans la triste journée à laquelle son père n'eut plus le courage de survivre.

Le Cid sut mieux se garder de la contagion. « Vous savez, dit-il aux gens du conseil de Valence, que je ne suis pas de ceux qui s'enferment avec des femmes, à boire et à chanter, comme font vos gentilhommes. » Passionné pour les belles histoires, il se faisait lire, sans se lasser, celles des grands guerriers arabes. Mais, tout en respectant les coutumes des musulmans, est-il besoin d'ajouter que rien n'est plus loin de lui que d'abjurer le Christ ? Son premier soin, dans toutes les

ville qu'il occupe, est de construire une église, d'appeler un prêtre ou un évêque (il est même curieux qu'à Valence il commence par faire bâtir la ville chrétienne quelque peu à l'écart de la ville musulmane : le Cid précurseur de Lyautey!). Il est probable que, vivant avec des musulmans, il avait adopté quelques-unes de leurs habitudes : le luxe des armes damasquinées, des riches harnachements, des tapis, des bijoux. Le grand soldat, en un mot, devait avoir pris l'uniforme et l'aspect colonial.

* * *

Tel fut Rodrigue le Campeador, patron de l'Espagne et boulevard de l'Europe contre les Almoravides : sans lui, dans le désordre et la complicité des petits potentats arabes, dans l'émettement et l'impuissance des principièles chrétiens des Pyrénées, qui sait jusqu'où l'impatience et la fougue africaine eussent poussé leurs rapides cavales ? On les aurait revues comme au temps de Charles Martel couvrir les plaines d'Aquitaine, menacer la trouée du Poitou. Grâce au Cid, l'Espagne et la France respirèrent. C'est ce que note en son latin, à la nouvelle de sa mort, le religieux de Maillezais, proche de Ligugé : « En Espagne, à Valence, mourut le défunt comte Rodrigue, dont il fut mené grand deuil par toute la chrétienté, et grande joie en païennerie. » Il avait cinquante-six ans. Sa veuve tint trois ans dans la place que semblait défendre le fantôme invincible, et dont il avait fait une redoute qui intimidait les barbares. Enfin, après sept mois de siège, elle comprit que tout son courage devenait inutile ; Alphonse lui épargna la honte de capituler. A l'approche de son armée, l'ennemi se retira ; mais le roi renonça à conserver une position excentrique qu'il n'avait plus les moyens de défendre. Le Cid n'était plus là pour rester sur la brèche. Alphonse se résigna à évacuer la ville en emportant les restes du héros, dont la dépouille funèbre fut ramenée en Castille. Sa veuve lui survécut une quinzaine d'années. Alphonse en partant fit détruire Valence ; l'ennemi à son retour n'y trouva que des cendres.

Mais le Cid ne mourait pas tout entier. Il avait déjà sa légende : de son vivant, les jongleurs le chantaient aux carrefours. Un des caractères du Cid, comme le fait remarquer M. Menendez Pidal, c'est que son existence poétique lui est

contemporaine : on n'a pas attendu sa mort pour l'égaler aux héros d'Homère. La gloire fut littéralement pour lui une forme de ce que nous appellerions la presse. Sa figure singulière, l'étrange destinée qui l'amena à combattre toute sa vie *en tierra de moros*, les bizarres circonstances qui firent de lui un homme de solitude, un preux victime des cabales, un serviteur du roi brouillé avec le roi, ses malheurs, sa terrible épée, ses talents, ses travers eux-mêmes, l'espèce de symétrie naturelle qui opposait en lui la droiture à l'injustice, le courage à la fourberie, tout cela lui composait un personnage épique : il était celui qui n'avait jamais essuyé un revers, le seul qui avait su conjurer le mauvais sort, ramener la confiance après la panique de Consuegra. Moins de dix ans après sa mort, la malheureuse journée d'Uclès fit bien voir qu'il n'était plus là, celui qui charmait la victoire. Avec lui semblait enterrée la fortune de l'Espagne.

Ces regrets sans doute avivèrent l'émotion poétique. Un des mérites de M. Menendez Pidal, c'est d'avoir montré que dans beaucoup de parties, le poème de *Mio Cid* et l'histoire latine de Rodrigue (dont il nous donne en appendice un texte excellent) sont des ouvrages très précoce, composés sous l'impression toute fraîche des faits. Les choses y sont à peine transformées. Il faut avouer que le Cid avait tous les traits d'une figure poétique : il n'est pas dit qu'un héros épique soit sans défaut. Rodrigue n'est pas un saint ; c'était certainement un personnage difficile, un cabochard, une tête dure, *duræ cervicis*. Une part de ses maux vient de là. Si le roi fut ingrat, Rodrigue fut obstiné. Mais ses défauts ne le servirent pas moins que ses vertus. Ils le firent aimer peut-être davantage. L'Espagne chérira en lui ce qu'elle préfère à tout, l'indépendance du caractère, cette conception intractable de l'honneur, cette éthique exigeante dont elle s'est fait à la fois une grandeur et un vice. Il a donné une fois pour toutes à une race entière sa mesure de l'homme. *Catedratico de valencia*, dit un auteur du xv^e siècle : ce que je ne traduirais pas par « professeur d'énergie », mais en disant que le Cid a fixé pour l'Espagne l'idée de la valeur.

C'est un grand service que nous rend l'illustre savant, en nous apprenant que, tout compte fait, l'histoire ne s'est pas trompée, que l'admiration des siècles et notre reconnaiss-

sance ne se fondent pas sur une imposture. Trop longtemps la science s'est figuré que le suprême effort de la critique était de nous convaincre d'illusions, de nous montrer la vanité de nos religions les plus chères. Jamais elle n'était plus fière que si elle parvenait à nous faire douter de ce que nous vénérions, rougir de notre crédulité. Eh bien ! il y a mieux à faire que de se plaire à mettre la poésie dans son tort et que de l'opposer à une réalité, laquelle n'est bien souvent qu'un préjugé de notre esprit, venu d'une petite opinion que nous nous sommes faite de la nature humaine. La poésie ne ment pas toujours. La vérité elle-même peut être poésie. Cessons de croire qu'on triche avec les sentiments humains et que le critique, pour être dans le vrai, n'a qu'à supposer, chaque fois qu'il se trouve en présence de l'héroïsme, que l'on se joue de nous et que les dés sont pipés. Le scepticisme en ces matières n'est pas une méthode plus sûre que son contraire. L'histoire, telle qu'on l'a comprise au dernier siècle, respire une véritable phobie de la grandeur : on sera surpris un jour qu'une si pauvre ironie ait passé pour le dernier mot de la philosophie. Dieu merci ! Le Cid a raison de ses calomniateurs. De toutes ses victoires, ce n'est pas la moins belle ni la moins difficile.

Et Chimène ? Sur ce seul point l'illustre historien se voit contraint d'avouer que la légende est en défaut. Sans doute, sous le *cimborio* de marbre *mudéjar* qui étoile la lanterne de la cathédrale de Burgos, la femme qui repose couchée auprès du Cid porte le nom de Doña Chimène : mais cette épouse, d'ailleurs héroïque, était de la maison des Diaz. La fille des Gormas, le soufflet, le duel, les amants séparés par la vengeance et par l'honneur, tout ce divin roman ne serait donc qu'une fable dont il faut faire notre deuil ? C'est dommage. Mais qu'importe ? L'histoire aura beau nous montrer l'homme de guerre endurci, le vieux routier des routes d'Espagne, vieilli dans cent combats, le réfractaire, le grand *desterrado* farouche à longue barbe, *el de la barba grant*, il n'en restera pas moins pour l'imagination des hommes, tant que vivront Corneille et le *romancero*, le rival de Roméo, le héros immortel de la jeunesse et de l'amour.

LOUIS GILLET.

LES ACADEMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

La Société des Antiquaires de la Morinie va fêter son centenaire. Le seul titre de cette importante Société appelle d'abord deux remarques. C'est que les « antiquaires » sont ici des amateurs d'antiquité au sens le plus large de ce mot, c'est-à-dire comprenant tous les éléments qui constituent la civilisation d'un peuple ou d'une région. Les Antiquaires de la Morinie, comme ceux du Centre, de France, sont, en réalité, les membres de grandes Sociétés savantes, d'Académies, qui contribuent, comme les autres, à la connaissance ou au développement de la vie spirituelle du pays. Et leur « antiquité » ne craint pas de s'étendre jusqu'à l'histoire ou aux lettres les plus modernes.

Quant à la « Morinie », on songe tout de suite aux « Morini » de César, à ces vaillants et tenaces Morins qui lui disputèrent pendant plusieurs années le passage vers la Grande-Bretagne. C'est, en effet, le pays des Morins qui conserva son titre pendant tout le moyen âge, et que nous nommons plus volontiers aujourd'hui le Boulonnais, à cause de la prédominance de Boulogne dans cette région, qui s'étend au delà de Calais et de Saint-Omer.

C'est, d'ailleurs, dans cette dernière ville qu'est fixé le siège des Antiquaires de la Morinie, qui ont trouvé de nombreux éléments de travail dans l'histoire très complexe de leur province. Celle-ci participa, en effet, au mouvement communal du comté de Flandre, fut érigée en comté d'Artois au XIII^e siècle, passa de la suzeraineté de la France à celle des ducs de Bourgogne, des empereurs d'Autriche et des rois d'Espagne par succession, et revint définitivement à la France sous Louis XIV.

Tant d'histoire appelait beaucoup de recherches et de travaux,

dont M. J. de Paz nous donne un excellent tableau en introduction au gros volume, — le 71^e, — par lequel les Antiquaires de la Morinie commémorent aujourd’hui leur centenaire. Ces travaux s’étendent à tous les ordres d’activité de la région à travers les siècles, et beaucoup de ces monographies seront des plus utiles aux historiens futurs de la Flandre, de l’Artois, de la France elle-même, ou de certaines industries nationales.

Ce recueil du centenaire comprend une suite d’études qui montrent bien les préoccupations habituelles de cette Société. Le Dr H. Dervaux y retrace, avec la science d’un préhistorien et d’un historien, les *Origines de la Morinie*, avant l’heure même, par les documents des couches géologiques, où l’homme apparut dans cette région, puis la succession des races par l’histoire des objets primitifs qu’on y retrouve, l’installation des peuples modernes, la protohistoire telle que l’a conçue si lumineusement Camille Jullian, et, enfin, à partir de César, l’histoire, telle qu’elle s’établit par les *Commentaires*. C’est en un style clair, volontiers concis, un modèle d’étude scientifique d’une région.

Le même recueil contient encore une belle étude historique de M. J. de Paz sur la Ville de Saint-Omer et le port de Gravelines et sur les Premiers projets de jonction de l’Aa, — la rivière de Saint-Omer, — à la Lys ; c’est le grand drame économique de cette ville industrielle, hésitant à se tourner définitivement vers la mer ou vers la navigation intérieure qui la mène aux riches centres industriels des Flandres.

M. G. Cohen retrace ensuite, d’une plume alerte, l’histoire du *Cardinal Dubois, abbé de Saint-Bertin*, l’une des plus riches abbayes de ce pays. Le premier ministre de Louis XV, s’il était sans aucune conscience comme le dépeint Saint-Simon : « Tous les vices combattaient en lui à qui en demeureraient le maître... », n’était pourtant pas sans habileté ni sans talent. Il le montra bien dans cette affaire en obtenant l’adhésion du Pape, ce qui n’était pas facile. Il mourut, d’ailleurs, la veille de la prise de possession de ce riche butin. Au-dessus de la duplicité des hommes, il reste une justice divine. Cette vie du fils du petit médecin de Brive-la-Gaillarde, devenu premier ministre du plus puissant monarque de l’Europe, montre d’ailleurs que les hommes du Tiers pouvaient alors, même sans génie, parvenir aux plus hautes fonctions.

Enfin, M. J. de Paz nous donne, d’après les lettres de rémission des souverains de Saint-Omer et Aire, un savoureux tableau des

Mœurs rustiques aux xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, dans ces bailliages où les querelles étaient fréquentes et les meurtres nombreux, en grande partie par défaut de police. La justice y était assez indulgente, et laissait volontiers reposer les morts sans courir trop indiscrètement sur les traces des meurtriers.

La Société des Sciences, de l'Agriculture et des Beaux-Arts de Lille, fondée en 1802, est une des sociétés les plus actives de notre pays. La table très riche de ses travaux comprend toutes les matières qui peuvent intéresser l'esprit humain ; et si les études sur les sciences et l'industrie y ont une grande part, elles ne font que refléter la composition de cette académie où les savants et industriels éminents qui dirigent la puissante activité de cette région ont eux-mêmes une grande et légitime place.

Cette Compagnie, qui a de belles ressources, de nombreux prix, voire même un prix de Rome, — le prix de la fondation Wicar, — ne craint pas d'entreprendre des travaux d'érudition aussi considérables que le *Répertoire bibliographique des Imprimés lillois*, de 1594 à 1815, ouvrage en trois forts volumes, qui comprend plus de 6 000 numéros décrits avec grand soin, ainsi que des notices détaillées sur les imprimeurs. Ce travail de bénédictin est dû à M. F. Danchin.

Le dernier Bulletin de la Société reflète bien la longue suite de ses travaux. Voici une étude historique de M. de Saint-Léger sur les *Foires et Braderies* de Lille, qui sont de « toute ancienneté » et qui furent renommées au moyen âge. On y venait d'Allemagne, de France, d'Espagne, et même du Portugal. Quant à la « braderie », qui avait à l'origine le sens de rôtisserie, restaurant en plein air, elle devint par la suite le marché où l'on peut vendre, devant son domicile, au temps de la foire, tous les objets d'occasion dont on veut se débarrasser, une sorte de bric-à-brac généralisé.

Le Bulletin continue, après les rapports sur les nombreux prix de la Société, par une forte étude de M. Pierre Pruvost sur *l'Age de la Terre*. C'est un problème des plus arduis, que les géologues ont tenté de résoudre par le calcul du temps d'érosion des roches, ou du temps de formation des divers dépôts. Les physiciens ont essayé la même solution par le calcul du temps de refroidissement de la planète ou du temps de désagrégation de l'uranium ou du thorium. Les géologues, selon ces méthodes, hésitent, sur la durée

des temps géologiques, entre 90 et 400 millions, et les physiciens entre 1200 et 1500 millions d'années... Nous ne tenterons pas de les départager.

La Compagnie a fêté avec éclat le cinquantenaire académique du célèbre géologue Charles Burrois, de l'Académie des Sciences. Son Bulletin continue par des éloges de disparus, des œuvres des poètes lillois Edmond Blanguernon, Albert Samain, Léon Bocquet, d'autres. Et M. de Saint-Léger, en séance solennelle, trace un brillant tableau de *Lille en fête au XVIII^e siècle*, notamment à l'occasion de l'anniversaire de la réunion de cette grande ville à la France, en 1767, et à l'occasion de la fête des dentellières.

M. Stahl fait ensuite une étude historique sur *le Ravitaillement de la France occupée*; et M. Morvillez, un remarquable exposé des *Plantes de la région du Nord susceptibles de fournir pour l'alimentation et l'industrie des succédanés aux produits exotiques*. On sait que les Allemands, pendant la guerre, s'étaient efforcés de multiplier ces *ersatz*. C'est ainsi qu'ils firent de la pâtisserie et des tissus avec l'épi du roseau, du sagou avec le « pied de veau » des bois, de la farine et de l'huile avec le marron d'Inde, de la vanille avec la benoîte des chemins, du café avec de l'orge, du thé avec les feuilles de fraisier, du cacao avec de la châtaigne, du linge avec des orties, des flanelles avec des feuilles de pin, de l'ouate avec de la tourbe, etc... Ce sont ces produits singuliers, avec beaucoup d'autres plus étranges encore, que le laboratoire de Lille eut à analyser, nous dit M. E. Rolants, pendant toute l'occupation.

Dans le même Bulletin, M. G. Meyer nous parle des *Chansons de trouvères et de troubadours au moyen âge* dans la région du Nord, des œuvres de Jean Titelouze, Adam de la Halle, Pierre Fontaine. M. G. Chaudron montre le développement des *Instituts de recherches scientifiques et industrielles en Allemagne*. M. E. Gavelle nous entretient du sculpteur flamand Nicolas Halins, qui illustra l'école champenoise, au début de la Renaissance. Voici encore une belle étude, avec de nombreuses reproductions, sur le graveur lillois du romantisme Henri Porret, le graveur de Devéria et de beaucoup d'autres dessinateurs de l'époque.

La Société archéologique et historique de Soissons vient de publier un magistral ouvrage de M. Maximilien Buffenoir *Sur les pas de la comtesse d'Egmont, ou les beaux jours de Braisne au XVIII^e siècle*. Cette charmante comtesse, fille du maréchal

de Richelieu, mariée à seize ans (1756) au prince Pignatelli, comte d'Egmont, duc de Gueldre, l'un des plus grands seigneurs de l'Europe et vaillant officier français, mourra à trente-trois ans, dans sa magnifique résidence de Braisne, près de Soissons, où sa vie avait été comme illuminée par son amour idéal pour le jeune roi Gustave III de Suède.

Toute cette époque artiste, si noblement travaillée par le désir d'une meilleure condition de tous les hommes, semble se symboliser un temps autour de la brillante comtesse dans sa résidence de Braisne. Et c'est ce moment que, grâce à de minutieuses recherches dans les archives locales, comme dans celles d'Allemagne et de Suède, l'auteur nous restitue avec une grande science de l'histoire, une fidélité émouvante, un sens profond de la vie. C'est un beau livre sur le déclin somptueux de l'ancienne monarchie française.

Plus loin sur la route d'Allemagne, l'Académie nationale de Metz publie en un fort volume de près de 500 pages ses Mémoires de la dernière année, encore tout vibrants des souvenirs de l'ardent rattachement du pays messin à la France. Cet ouvrage, comme il convient à une cité militaire, dévouée à la garde de la civilisation latine, commence et se termine par l'histoire de beaux soldats lorrains, le général Edmond Germain, né à Metz, comme l'illustre Mangin, et Jean-François Guilpart, soldat mosellan de la Révolution et de l'Empire, l'un de ces grognards qui furent comme le ferment de formation de l'Europe moderne, et dont l'histoire nous est contée par le colonel Deville.

C'est M. Baudoin-Bugnet, président de l'Académie, qui retrace l'histoire du général Germain, sous le titre *Un cœur messin*. Polytechnicien de 1881, la guerre le trouva commandant du Génie, à Épinal. Il y organisa la défense des Vosges ; passa à Verdun en 1916 ; en 1918, au commandement du Génie de l'armée Gouraud ; en 1920, divisionnaire à Besançon. Il y mourut en 1929, après avoir ramené ses six enfants à Metz. Ce fut un officier de grande lignée et « un homme d'une valeur morale exceptionnelle ».

Cet ouvrage est plein d'émouvantes études concernant l'attachement de Metz à la France sous tous les régimes. C'est, d'abord, une étude du commandant Klipffel sur *l'Entrée à Metz, en 1613*, de *Bernard de Nogaret, marquis de la Valle, gouverneur de la ville*, fils du duc d'Épernon. Ces fêtes magnifiques durèrent dix

jours, et, déjà, les Messins, soixante ans après la réunion de Metz à la France, s'y montrèrent très ardents Français.

Le même auteur reproduit les discours qui furent prononcés à cette occasion par les représentants des grandes autorités messines, et qui ne laissent aucun doute, au-dessus même de la reconnaissance des Messins pour leurs éminents gouverneurs, sur leur dévouement passionné au Roi et à la France.

Voici encore le voyage du *Duc de Berry à Metz, en 1814*, au premier retour des Bourbons en France, selon le *Journal de la baronne de Coetlosquet*, et une érudite et sage étude de M. E. Fleur sur un ouvrage paru en 1610, *Le voyage du Roi à Metz*, qui est une remarquable histoire de la ville de Metz, de 1600 à 1610.

Nous trouvons encore dans ces Mémoires une étude de M. Hégly sur le vaste problème d'hydraulique que pose le régime de l'eau courante ; une étude juridique de M. Henri Dilq sur *les Congrégations religieuses en Alsace-Lorraine sous le régime français (1790-1870) et sous le régime allemand* ; une histoire des *Derniers grands seigneurs de Bertrange*, par M. André Gain, qui retrace l'émigration de cette famille lorraine, les Gestas, au Brésil, où, à la Restauration, M. de Gestas devint diplomate. Enfin, M. Henry Contamine nous donne, d'après les mémoires de Guillaume de Lasalle de Louisenthal, la vie aventureuse de cet émigré lorrain qui passa du régiment d'Alsace au Royal-Allemand, et combattit vaillamment aux Chasseurs de Lœwenstein.

Comme on le voit, les Académies de Metz et du Nord nous ont beaucoup donné, cette fois, et nous sommes obligés de remettre à une prochaine chronique les travaux toujours plus abondants et intéressants qui nous viennent des autres Compagnies spirituelles de la France, de l'Académie de Bordeaux et des Sociétés de Bayonne et de Semur-en-Auxois, toujours très actives ; de l'Académie de Montauban, qui vient de fêter avec éclat son deuxième centenaire ; de la Société archéologique de la Charente, de la Société d'émulation du Bourbonnais, de la vieille et vivace Société de Borda, à Dax, du Musée basque et de la Société Gorini, de l'Institut historique de Provence, de la brillante Société sélestadienne, des Antiquaires de France, et d'autres Compagnies dont l'attachement à la vie intellectuelle ne se relâche point.

C.-M. SAVARIT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En politique, rien n'est définitif. Les résultats acquis **ne sont** durables que si l'équilibre des forces reste inchangé. Bien folle la nation qui s'endormirait sur la foi des traités ; aucun texte n'est à l'abri d'un coup de force des soldats ou d'une interprétation captieuse des juristes. Rien ne dispense les peuples de la loi salutaire de l'effort permanent et de la perpétuelle vigilance. Il **est** physiquement sain, il est moralement bon qu'il en soit ainsi : **car** telle est la loi de l'humaine condition.

Sous la réserve de cette constatation d'expérience, la diplomatie de la France et celle de ses amis viennent de remporter un succès d'importance auquel l'intérêt dominant des événements d'Angleterre ne nous a permis, il y a quinze jours, qu'une brève allusion. Le 3 septembre, à la Commission d'études pour l'Union européenne, M. Schober, vice-chancelier d'Autriche, a déclaré : « Le Gouvernement fédéral autrichien proclame sa volonté de ne pas poursuivre le projet d'union douanière. » Et M. Curtius, ministre des Affaires étrangères du Reich allemand, a ajouté : « Le Gouvernement allemand, d'accord avec le Gouvernement autrichien, n'a pas l'intention de poursuivre le projet d'union douanière envisagé. » Au nom du Gouvernement français, M. P. E. Flandin, ministre des Finances, a « pris acte de la volonté si heureusement affirmée par M. Schober et M. Curtius, au nom de leurs Gouvernements respectifs, de ne pas poursuivre le projet d'union douanière entre leurs deux pays. » Il a exprimé l'espérance que « le malaise indiscutablement créé par ce projet se trouvera ainsi dissipé et que seront créées par là même des conditions plus

favorables au développement de la coopération européenne».

A vrai dire, ces déclarations, qui mettent officiellement fin à l'agitation politique née le 19 mars, n'ont été une surprise ni pour la Commission ni pour ceux qui suivent le développement logique des événements. Il eût été trop absurde, pour la France et pour les Puissances qui veulent la stabilité de l'Europe, d'aider l'Allemagne à sortir de ses difficultés de trésorerie et l'Autriche à rétablir ses finances, sans y mettre comme condition que ces deux États ne continueront pas à inquiéter l'Europe par la réalisation d'une union douanière qui n'apporterait aucun soulagement à leurs difficultés économiques, mais qui serait un encouragement pour le nationalisme allemand et une menace pour la paix par la rupture de l'équilibre établi en 1919. Il était nécessaire, pour que fût produit l'effet d'apaisement souhaité, que ces déclarations précédassent l'avis motivé de la Cour de La Haye, quel qu'il pût être, sur le caractère licite, d'après les traités et conventions en vigueur, de l'union annoncée le 19 mars.

Que d'ailleurs les ministres des Affaires étrangères d'Autriche et du Reich aient cherché à masquer leur retraite derrière des considérations économiques, comme ils avaient tenté de dissimuler leur offensive, comment s'en étonner? Ils avaient prétendu, contre toute vraisemblance, écarter de leur projet toute arrière-pensée politique et le présenter comme un modèle de ces ententes douanières recommandées par la Commission d'études pour l'union européenne. Ils déclarent aujourd'hui estimer que le rapport de la sous-commission des experts économiques «marque un progrès suffisant dans le sens de leurs désirs, une correspondance assez exacte avec les motifs qui les avaient amenés à mettre en avant leur projet, pour qu'ils y puissent renoncer aujourd'hui». M. Curtius a ajouté que les deux Gouvernements, en préparant le projet d'union douanière, avaient espéré qu'il deviendrait le point de départ d'une plus vaste union à laquelle auraient adhéré un grand nombre d'États et qu'ils y renoncent parce que, l'Europe paraissant s'orienter dans cette direction, leur entente partielle paraît moins nécessaire. Plus justement, M. Schober a déclaré «qu'une crise de confiance très générale ayant ébranlé les fondements de la vie économique de l'Europe, c'est à l'effet de rétablir la confiance mondiale que cette déclaration a été faite». N'est-il pas évident, en effet, que, pour une large part, le malaise économique qui accable l'Europe a des origines

psychologiques et politiques ? Le projet d'union douanière austro-allemande, en dressant sur le monde le spectre du pangermanisme dominateur et conquérant, en réveillant les appétits du nationalisme allemand, en stimulant ses désirs de vengeance, avait profondément inquiété et troublé l'Europe. Le projet est écarté; il convient de s'en féliciter.

Naturellement, la presse allemande, et même les hommes d'État, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour perdre le bénéfice d'une concession qu'ils ne pouvaient guère éviter, mais dont ils auraient pu tirer avantage. On s'est empressé de répéter que, en renonçant à l'union douanière, on cède à la contrainte, mais qu'il ne s'agit que d'un ajournement et que rien n'est changé dans les aspirations et les désirs du peuple allemand. Une partie de la presse allemande s'est complu à trouver, dans les déclarations de Genève, une humiliation pour son propre pays; on a parlé d'un « nouvel Olmütz », non pas qu'il y ait aucune analogie entre les deux situations, mais parce qu'Olmütz fut suivi de Sadowa et de Sedan. Les journaux nationalistes exhalent une rage folle. « Nous ne saurions négliger de souligner, écrit la *Börsen Zeitung*, que la brutale politique de bourreau que la France a appliquée à l'Autriche nous fait voir la visite des ministres français avec des sentiments très mélangés. La majorité du peuple allemand sera sans doute peu encline à assister à l'entrée en triomphateurs des ministres français dans la capitale de notre pays, de ce pays qu'ils auront vaincu peu de temps auparavant par des moyens qui sont une injure aux convenances politiques, à l'humanité et au droit des gens. » Mais laissons ces divagations hystériques. Le *Berliner Tageblatt* rappelle avec opportunité qu'il a toujours considéré comme une faute la politique de l'union douanière. Presque unanimement les journaux attaquent le ministre des Affaires étrangères et réclament sa démission : les uns lui reprochent d'avoir consenti à la renonciation à l'union douanière, les autres de l'avoir imaginée au mois de mars. En Autriche, la situation de M. Schober comme ministre paraît ébranlée, mais il semble en passe de devenir le candidat des pangermanistes à la prochaine élection présidentielle.

On aurait bien étonné les rédacteurs du traité de Saint-Germain et ceux du protocole de 1922 si on leur avait prédit que des textes si clairs pouvaient prêter à plusieurs interprétations. Mais la subtile casuistique de certains juristes internatio-

nalistes trouve à s'exercer au rebours du sens commun. Frédéric II avait bien raison de penser que les juristes de la couronne de Prusse trouveraient des arguments pour expliquer sa conquête de la Silésie. La Cour permanente de justice internationale de La Haye a fait connaître, le 5 septembre, l'avis consultatif qui lui avait été demandé, sur la proposition de l'Angleterre, par le Conseil de la Société des nations. La question était posée en ces termes : « Un régime établi entre l'Allemagne et l'Autriche, sur la base et dans les limites des principes prévus par le protocole du 19 mars 1931, serait-il compatible avec l'article 88 du traité de Saint-Germain et avec le Protocole n° 1 signé à Genève le 4 octobre 1922 ? » Il s'est trouvé huit juges contre sept pour estimer que l'acte du 19 mars était compatible avec l'article 88 du traité de Saint-Germain qui, pourtant, stipule avec la plus claire précision que l'Autriche « s'engage à s'abstenir, sauf le consentement du Conseil de la Société des nations, de tout acte de nature à compromettre son indépendance directement ou indirectement et par quelque voie que ce soit ». Il faut vivre loin de toute réalité politique et historique pour estimer qu'une union douanière conclue dans de pareilles conditions n'aurait pas été de nature à « compromettre » l'indépendance du plus faible des deux États. En revanche, huit juges contre sept ont déclaré que le protocole du 19 mars 1931 n'était pas compatible avec le protocole du 4 octobre 1922. Ce qui est déconcertant, c'est qu'il se soit trouvé sept juristes, dont le juge belge, pour estimer que le protocole de 1922, qui a précisément pour objet d'empêcher l'Autriche d'aliéner son indépendance économique, n'a pas cette signification et dit autre chose que ce qu'il dit.

Formulé dans ces conditions, l'avis de la Cour a des conséquences importantes. La première est que, malgré tout et bien qu'à une voix seulement de majorité, la thèse de l'Autriche est rejetée, celle de la France est admise. Et c'est l'essentiel. Mais il reste aussi que la Cour permanente de justice internationale n'a pas grandi, par ce jugement, dans la confiance des peuples. Elle n'est pas apparue, pour la première fois qu'elle doit se prononcer sur un litige d'importance, supérieure aux contingences politiques. C'est le défaut inhérent à toutes les institutions juridiques d'ordre international, — et la Société des nations elle-même n'y échappe pas, — qu'il est impossible de séparer la vie et la réalité politique de l'interprétation juridique des textes. Si la Cour de La Haye

est un tribunal, ses décisions devraient être rendues sans que l'opinion de chacun des juges fût connue, sans que chacun d'eux eût la faculté de faire connaître par écrit une opinion dissidente: le jugement seul compte, et c'est l'affaiblir que de faire connaître à l'extérieur s'il y a eu ou non une minorité. Si la Cour n'est qu'un conseil d'experts, il convient d'y introduire non seulement des jurisconsultes, mais des hommes ayant l'expérience des grandes affaires et le sens de l'histoire. Il faut craindre de compromettre la majesté du droit par des jugements qui cherchent à satisfaire tout le monde et qui ne satisfont personne. Le résultat politique de l'avis mitigé et incomplet de la Cour a été de rendre plus amère à l'Allemagne la renonciation à l'union douanière complotée entre M. Curtius et M. Schober, puisqu'elle n'est déclarée illicite qu'à une voix de majorité, et, d'autre part, de compromettre l'effet sédatif qu'aurait pu produire un jugement plus solide, en incitant la presse allemande à renouveler ses jérémiaades et à déclarer à tous les échos qu'il ne s'agit que d'un ajournement de courte durée et que l'union douanière, prélude de l'annexion, n'est qu'une question de temps. Le jugement de La Haye, en fin de compte, donne raison, sur l'essentiel, à la thèse française, mais il n'a pas été, pour l'assemblée de la Société des nations, une préface apaisante.

L'assemblée générale de la Société des nations s'est ouverte le 7 septembre; elle a entendu, comme de coutume, de nombreux discours. De la plupart d'entre eux, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils furent inutiles. En présence des événements si graves qui s'accomplissent en Angleterre, d'une guerre non déclarée mais effective en Mandchourie, on a l'impression que toute cette rhétorique est creuse; quand elle n'est pas vide, elle est dirigée contre la France sous prétexte de désarmement. L'idéologie puritaine, dans les pays anglo-saxons et scandinaves, s'est emparée de cette chimère; elle sert, par là, consciemment ou non, les rancunes et la soif de revanche du nationalisme allemand et les jaloussies de tous ceux qui, en Europe, envient la prospérité relative des finances et de l'économie françaises et détestent ce qu'ils appellent « l'hégémonie française ». Il est temps de crever cette baudruche et de dénoncer ces complots. On ne fera rien sans le consentement du Gouvernement français, c'est évident; mais on cherche à ameuter contre lui l'opinion pacifiste, comme si la France n'était pas le plus puissant instrument de paix qu'il y ait

au monde. Tout ce qu'on fera pour diminuer sa force, déjà si anémiee, créera un danger de trouble et de guerre. Nous ne prétendons pas que la France soit pacifique par une sorte de vertu propre; elle l'est parce que son intérêt le plus évident lui commande de l'être et parce qu'à un nouveau bouleversement de l'Europe elle aurait tout à perdre et rien à gagner; elle ne désire, quoi qu'on en dise, régenter personne, mais elle veut résolument le maintien de l'Europe territoriale créée en 1919; et c'est pourquoi tous les fauteurs de troubles, tous les pêcheurs en eau trouble s'acharnent contre elle, comme si elle n'avait pas donné l'exemple d'une réduction, peut-être excessive déjà, de ses forces militaires de terre et de mer. S'il est, par le monde, un gouvernement qui s'Imagine que par la réduction des armements et la révision des traités on assurera la paix, il est dans la plus dangereuse des erreurs et il conduit l'Europe aux aventures sanglantes et à une totale ruine économique.

Parmi les ministres des Affaires étrangères des grandes Puissances, M. Grandi fut entendu le premier; il fit montre d'un grand zèle pour la réduction des armements et s'efforça de rejoindre la thèse allemande. Les débats de Genève ont ceci d'intéressant qu'ils révèlent les positions et les tendances de la politique de chacune des Puissances. Le mémorandum français, fidèle à la ligne suivie dès l'origine par le Gouvernement de Paris, disait : arbitrage, sécurité, désarmement. M. Grandi, lui, au nom du Gouvernement fasciste, fait résulter la sécurité du désarmement préalable. « Il n'y aurait pas de question de sécurité s'il n'y avait pas de moyens pour arriver à des solutions de force. » Le sophisme est manifeste. Pratiquement, M. Grandi, très approuvé par M. Curtius, demande une trêve des armements. Qu'est-ce à dire? On peut suspendre la construction d'un navire, mais on ne voit pas comment l'incorporation du contingent, la fabrication courante et normale des fusils et des canons pourraient être suspendus, car tout cela résulte de prévisions budgétaires.

Le vicomte Cecil est, à la Société des nations, le spécialiste de l'utopie généreuse. Mais ses discours ont généralement pour effet d'apporter de l'eau au moulin des Allemands. Il déclare cette fois que « c'est le désarmement qui contribuera le plus à ramener la confiance des capitaux ». Il serait trop cruel de demander au vicomte Cecil s'il pense que son remède serait efficace pour la santé de la livre sterling. — Le discours de

M. Briand a été particulièrement mesuré et prudent, mais il a, comme presque toujours, manqué de quelques précisions utiles. Le ministre des Affaires étrangères a affirmé que la conférence pour la réduction des armements aurait lieu à la date fixée, le 2 février 1932 ; mais il a intégralement maintenu le point de vue français et montré, une fois de plus, que la France a, depuis long-temps, donné l'exemple et qu'elle entend être assurée de sa sécurité. Sa politique reste établie sur la Société des nations, mais qui oserait soutenir que l'État actuel de l'Europe soit particulièrement favorable à une réduction exagérée des forces militaires ?

Si la politique européenne était régie comme une affaire privée, un discours tel que celui de M. Curtius suffirait à justifier le maintien et le renforcement des armements. On dirait, en vérité, que le destin de la politique allemande est de dire *ei de faire* précisément le contraire de ce qu'il faudrait pour parvenir à ses fins. M. Curtius, inquiet, dit-on, de la campagne menée contre lui en Allemagne et soucieux de se réhabiliter dans l'opinion des nationalistes et des hitlériens, aurait volontairement forcé la note. Quoi qu'il en soit, il a repris à son compte les revendications les plus intransigeantes des partis de droite : révision des traités, fin des réparations, égalité des armements, bref, tout ce qui constitue le programme de destruction de l'Europe nouvelle. Le ton est arrogant, menaçant ; le sophisme se fait agressif. « Une forte réduction consentie par les Puissances fortement armées (lisez la France) est pour l'Allemagne la condition du succès de la conférence. Il ne doit plus subsister de droit international différent pour les vainqueurs et les vaincus. » Mais sur quoi donc est fondé le droit international, sinon sur les traités ? Si Pierre est créancier de Paul, s'ensuit-il que Paul soit en état d'infériorité juridique et puisse réclamer l'annulation de sa dette ? Il est trop clair que si l'Allemagne recouvrat la faculté de développer ses armements à l'égal des nations moins nombreuses, sa puissance deviendrait aussitôt menaçante et qu'elle l'emploierait à détruire, par pression ou par force, le statut territorial actuel pour rétablir l'Empire bismarckien. Est-ce cela qu'ont voulu les États-Unis, l'Angleterre et tous les États qui sont entrés dans la guerre pour détruire à jamais le militarisme allemand ? La France apportera à Genève un projet raisonnable et sérieux ; mais elle aura à lutter contre une coalition dangereuse d'intérêts, d'appétits, de rançunes, appuyés sur l'idéologie primaire du pacifisme le plus étroit.

La proposition scandinave de trêve des armements, qui fait écho à celle de M. Grandi, donne une idée des voies impraticables dans lesquelles on veut engager la future conférence.

L'Europe et l'Amérique n'ont-elles donc pas d'autres préoccupations plus urgentes et plus graves ? M. Laval et M. Briand vont rendre, le 26 septembre, à Berlin, la visite que MM. Brüning et Curtius ont faite au Gouvernement français. M. Laval, ensuite, s'embarquera pour Washington où vient de le convier le Président Hoover. S'il s'agit de chercher les moyens de conjurer le péril économique et financier, c'est parfait et la France sent tout le prix d'une invitation si exceptionnelle. S'il s'agit de nous arracher quelques concessions, de nous engager sur la voie dangereuse qui mène à la destruction de l'Europe, nous avons confiance en M. Laval pour maintenir fermement le point de vue qui a toujours été celui du Gouvernement français ; il a, en des circonstances délicates, donné assez de preuves de son esprit de solidarité européenne pour qu'il ait le droit d'être écouté. Aussi bien, les événements apportent-ils des préoccupations plus sérieuses et des périls plus urgents. La situation de l'Angleterre et les répercussions de la chute de la livre sterling sont de nature à inquiéter les plus optimistes.

La politique britannique vient de subir un échec dont les conséquences intéressent tous les peuples, car la livre sterling n'était pas seulement une monnaie nationale, mais un instrument universel d'échanges et de transactions. Les gouvernements qui se sont succédé en Grande-Bretagne depuis la fin de la guerre ont tout sacrifié au retour, puis au maintien de la livre à la parité de l'or. En 1925, M. Winston Churchill, chancelier de l'Échiquier, stabilisa la livre à son cours d'avant guerre ; la Banque d'Angleterre était obligée, en tout temps et en quantités indéfinies, de fournir de l'or en échange de son papier. Les conséquences de cette stratégie monétaire furent les suivantes : en politique, la recherche exclusive de l'amitié des États-Unis ; en économie, la ruine d'une industrie qui, produisant trop cher, n'arrivait plus à exporter, d'où l'extension désastreuse du chômage ; dans la vie sociale, l'élévation excessive du *standard of living*, d'où résulte l'exagération des prix, des salaires et des allocations de chômage. A l'origine de la détresse actuelle, il y a l'une de ces revanches des lois économiques dont nous parlions dans la précédente chronique. On ne règle pas arbitrairement le cours d'une monnaie ; il est

fonction de tout un ensemble de conditions que l'action de l'État ne peut modifier que dans une mesure restreinte. Ceux qui, chez nous, ont reproché à M. Poincaré de n'avoir pas poursuivi la revalorisation du franc devront méditer sur ce qui se passe en Angleterre et faire amende honorable. Après une longue résistance, la livre est obligée de renoncer au *gold standard*, à l'étalon-or, il lui faut subir l'humiliation des chutes et des fluctuations jusqu'à un rétablissement qui n'est pas encore en vue.

Comment cette catastrophe s'est-elle produite ? Elle est d'abord le résultat de l'orientation générale adoptée par la politique extérieure de l'Angleterre après la guerre; elle s'est délibérément désolidarisée d'avec la France pour se consacrer au relèvement de l'Allemagne et au rétablissement d'un équilibre qu'elle s'imaginait rompu à notre profit. Il en est résulté une conséquence psychologique : le nationalisme allemand, encouragé, a troublé le monde de ses revendications et détruit la confiance, fondement de la prospérité; et une conséquence financière : l'Angleterre a emprunté un peu partout d'énormes capitaux qu'elle a investis en prêts à court terme et à gros intérêts en Allemagne; mais ces capitaux sont maintenant « gelés », et c'est la livre qui succombe. Le nouveau ministère qui s'était formé pour la sauver n'y a pas réussi; la passion doctrinaire et l'ignorance des travailistes n'a pas voulu croire au péril; l'opinion de l'homme de la rue, habitué de longue date à un optimisme impérial en matière de finances, n'a pas aperçu l'étendue du péril. En vain, le ministère a obtenu, avec une majorité d'une soixantaine de voix seulement, le vote du bill sur les économies et l'équilibre du budget; en vain, la Banque de France et la Federal Reserve Bank ont apporté un concours rapide et considérable à la Banque d'Angleterre, l'ébranlement de la confiance était tel qu'il n'a pu être conjuré. Tandis que les capitaux anglais engagés en Allemagne, en Amérique du Sud, ailleurs encore, ne rentraient pas, l'exode de l'or continuait et partout les ventes du sterling se précipitaient. Le 20 septembre, le gouvernement décidait de renoncer pour six mois au *gold standard*, c'est-à-dire que la Banque d'Angleterre n'est plus tenue de rembourser en or la valeur de ses billets qui prennent, par conséquent, cours forcé, et que la livre sera soumise aux fluctuations du marché lorsqu'il sera rouvert. Le Stock-Exchange, naguère régulateur du marché mondial, est fermé.

De toutes les suprématies économiques qui, depuis un siècle

et demi, avaient appartenu à l'Angleterre, seule la Cité de Londres gardait celle de son prestige intact et de ses capitaux immenses placés dans le monde entier. Toute cette gloire n'est plus qu'un souvenir historique. Mais les conséquences de cette grande catastrophe ne sont favorables à personne. L'Angleterre y gagnera peut-être de ne plus vivre dans l'illusion d'une fortune compromise et d'une économie périmée : il faut d'abord voir l'étendue du mal pour accepter les remèdes appropriés. La France, de son côté, ne peut manquer de subir durement les conséquences de la dévalorisation de la livre, d'abord en raison de ses avoirs en sterling, ensuite parce que l'Angleterre sera tentée d'abriter son économie derrière des tarifs douaniers qui atteindraient notre commerce aux sources de sa prospérité. L'épreuve du socialisme a été fatale à la Grande-Bretagne : puisse du moins cette constatation n'être pas oubliée ! Solidarité européenne, coopération, telle est, en outre, la leçon qui, plus que jamais, s'impose à la politique de tous les peuples...

En attendant, Japonais et Chinois se battent en Mandchourie. L'armée japonaise a bombardé et occupé Moukden. Le Japon, avant tout, est résolu à ne pas laisser porter atteinte aux traités qui établissent, en Mandchourie, son influence économique et politique. En 1904, une grande guerre est déjà sortie de cette région. Cette fois, la guerre sera sans doute conjurée, mais des résultats sont acquis sur lesquels on ne reviendra pas et un précédent est créé qui pourrait trouver des imitateurs.

RENÉ PINON.

s
s
1
e
y
e
ir
e,
es
n
n
n
re
a-
te
n,
la

ie.
nt
qui
ne.
ette
ont
réé